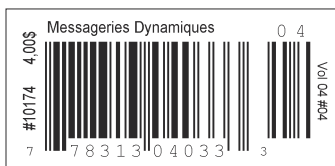

Le Verbe

voir • penser • croire



OÙ EST RENDUE
LA FAMILLE?

Prix régulier : 12 \$
Septembre octobre 2015
Poste-publications
N° 40063100



Texte à table

Que faire quand le virtuel
envahit le réel ?

Synode d'octobre

Les enjeux, les acteurs,
les points chauds

La famille

selon
Fabrice Hadjadj



*Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes,*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité.*



– Jean 1,1-5.9-11.14

UNE RENTRÉE PÉNÉTRANTE

La question «Où est rendue la famille?» sous-entend une certaine évolution de la famille. Toutefois, la couverture du *Verbe* que vous tenez demande surtout: «Où est *pas-sée* la famille?» Si nous considérons les taux de fécondité enregistrés en Occident (**Jeffrey Dérakon**, p. 19), nous comprenons le regard inquiet de Daniel, notre valeureux mannequin en cache-couche.

De plus, vous en conviendrez, à cause de la rencontre des familles à Philadelphie avec le pape en septembre et le Synode qui se poursuit en octobre, un dossier sur la question s'imposait.

Mais avant tout, il me semble que nous aspirons tous un peu au bonheur en famille. Tous... ou presque.

Quelques esprits éclairés – d'aucuns diront qu'ils sont cyniques – voient bien le piège derrière le rêve: les engueulades de couple, les pleurs la nuit, les ados rebelles. Qui voudrait, consciemment, vivre ces tourments? Pensons à ces moments où l'on se surprend à envier la famille Bélier (**Sophie Bouchard**, p. 89), composée de sourds-muets.

Le drame de la routine

Et pourtant! L'humanité tout entière continue «d'entrer» en famille. Ou dit-on de «partir» en famille? Rentrer ou partir, ce n'est pas du tout la même chose. Nombreux sont ceux, d'ailleurs, qui se perdent dans le va-et-vient et qui finissent par en sortir.

Peu importe, la rentrée automnale – et le retour à une certaine routine – est pour tous une véritable tragédie: comme au théâtre antique, elle révèle qui nous sommes vraiment. Une fois la bulle estivale éclatée, chacun de nous doit reprendre ses activités. L'école, le travail... la prière?

Alors, cette question revient immanquablement à notre esprit: est-ce que je *rentre* dans la réalité qui m'attend

aujourd'hui? Est-ce que je me ferme à la rentrée ou est-ce que je la laisse me pénétrer, me «rentrer dedans»?

Zombies ou morts-vivants

Nous pouvons faire nos tâches et devoirs quotidiens comme des zombies. Métro-boulot-dodo. À l'inverse, nous pouvons accomplir nos responsabilités comme des morts-vivants: *mourir* à nous-mêmes, comme le grain meurt en terre, et alors porter beaucoup de fruit.

L'idéal serait peut-être même de rentrer dans la rentrée «comme des condamnés à mort» (1 Co 4,9), c'est-à-dire comme des hommes et des femmes qui n'ont rien à perdre, qui sont complètement libres de se donner pour l'autre... par l'Autre.

D'ailleurs, notre époque moderne – qu'elle le soit *hyper* ou *post* – recèle des esclavages subtils mais efficaces (**Hilaire Belloc**, traduit par Michaël Fortier, p. 60). Le crédit, le cellulaire (**Benoit Boily**, p. 28), les téléromans, les néons au bureau, le prix de l'essence. Tant de chaînes dont nous aimerions nous défaire.

C'est la grâce que je nous souhaite.

Pour nous aider un peu, **Sarah-Christine** (p. 8) nous écrit un mot à propos de ce qui a été dit sur l'encyclique du pape François. Si le titre du document (*Laudato si'*) laisse entendre qu'il y sera question de louange, il y a aussi dans ces pages dérangeantes une invitation sérieuse à la simplicité et à l'humilité qui rendent libres. Des vertus qui nous délivrent des concupiscences de l'époque et qui libèrent aussi nos frères et sœurs en humanité, que nous tenons parfois en laisse par nos choix aveugles.

Bonne rentrée 2015! Bon automne!

3 Édito
Antoine Malenfant

8 Désintox
Sarah-Christine Bourihane

11 La langue
dans le bénitier
Brigitte Bédard



Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

Monumental
Pascal Huot

DOSSIER

FAMILLE

12 Déconstruire
la famille modèle
Antoine Malenfant

14 Tranche de vie
**Au pied
de la croix,
ou comment
ne pas te louer**
Brigitte Bédard

19 Des chiffres
et des mots
Jeffrey Dérakon

20 Portrait de société
Quelles familles !
Yves Casgrain

25 Boussole
Sauver sa famille
Simon Lessard



28 Réflexion
Tous à l'abri !
Benoit Boily

30 Prière
**Comment
faire prier
la maisonnée ?**
Jacques Gauthier

32 Rencontre
**L'arbre caché
dans la graine**
Sarah-Christine Bourihane



36 Vue de rome
**Point sur
le synode
de la famille**
Frédérique Francœur

40 Essai
**Qu'est-ce
qu'une famille ?**
Fabrice Hadjadj

50 Photoreportage
**Remonter
vers la lumière**

Gabriel Lapointe
et Antoine Malenfant



60 Boules à mythes
**Le destin de
l'Église dans le
monde moderne**

Hilaire Belloc,
présentation de Michaël Fortier

72 La chair et l'os
Je t'appartiens !

Alex Deschênes

74 Iconostase
**Marie, mère
de tendresse**

Sékolène Seillan, fmj

76 Poésie
Hymne à la foi

Jean-Sébastien Leclerc

76 Classe de maître
**Le salut
par l'amitié**

Sarah-Christine Bourihane

82 Patate chaude
**Tarte aux roses
de pomme et
crème anglaise
sans gluten**

Dada & Soda

Ouverture à la vie

Louis-Antoine Gagné



87 Psycho
**Soudainement,
l'abîme s'ouvre
sous vos pieds**

Yves Casgrain

88 Catho style
**Sucettes
et papillons**

Brigitte Bédard



89 Écran radar
Sophie Bouchard

90 Bouquinerie
Famille Marie-Jeunesse

91 Dans vos oreilles
Sophie Bouchard

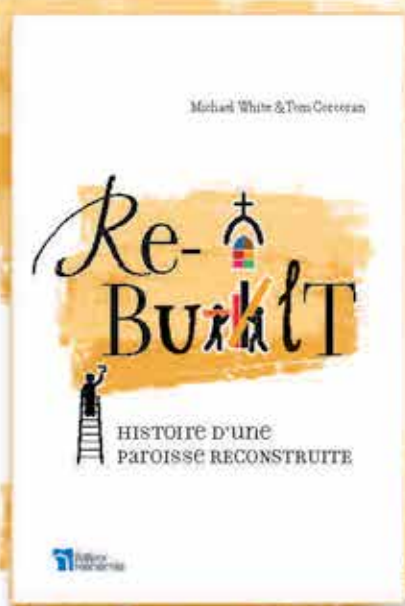
93 Mosaïque

96 Artisans

98 Prochain numéro

Re-Built

une source
d'inspiration
POUR VOTRE PAROISSE



Un prêtre et un laïc américains racontent avec perspicacité et humour l'histoire de leur paroisse reconstruite. Suivez le Père Michael White et Tom Corcoran, agent de pastoral, dans un périple semé d'embûches. La conversion pastorale ne se fait pas sans heurt... et ne fait que commencer!

Une source d'espérance, d'inspiration et de réflexion pour tous ceux qui espèrent voir (re)vivre leur paroisse.

Aux Éditions Néhémie

www.histoireduneparoisse.com

390 pages

29,95\$



Diffusé par la librairie saint Joseph

418-704-3252

www.librairiesaintjoseph.com



librairie saint joseph

LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRE

Le Verbe

voir • penser • croire

LE SITE INTERNET LE-VERBE.COM C'EST :

plus de vingt blogueurs de tous horizons

des commentaires et analyses sur l'actualité

de nouveaux textes plusieurs fois par semaine

RÉCEMMENT SUR NOS BLOGUES



Carnivore et bienveillant ?

- Sylvain Aubé

Les chrétiens revendiquent parfois le titre de défenseurs de la vie. Pourtant, un autre groupe revendique ce titre : les végétariens.



Commentaires sur *Laudato si'*

- Yves Casgrain

Le Verbe s'est entretenu avec trois écologistes chrétiens au sujet de la publication de l'encyclique du pape sur l'environnement.



Deux beaux imbéciles ?

- Antoine Malenfant

Comme deux imbéciles, ils ont signé leur arrêt de mort. Un mot sur l'ordination sacerdotale de Laurent et Thomas de juin dernier.



Musique et conversion

- Stéphanie Chalut

Notre blogueuse Stéphanie Chalut s'attarde ici à la musique, thème de l'été au *Verbe*.



Aux orphelins de la grâce ou La vie des elfes

- Édouard Shatov a.a.

Quand on aime un auteur et son écriture on est prêt à attendre. Billet sur le nouveau roman de Muriel Barbery.



Rap de prêtre

- Jeffrey Dérargon

Barbe fournie, le « Father » Claude Burns, alias *Pontifex*, a plus les allures d'un hipster que d'un homme d'Église.

TEMPÉRATURES MÉDIATIQUES

Le Verbe a capté pour vous quelques images satellite de l'atmosphère médiatique après la parution de l'encyclique *Laudato si'* du pape François, le 18 juin dernier.

Des records historiques

Globalement, le climat est très favorable. La récente encyclique sur la «sauvegarde de la maison commune» a suscité des vagues d'espoir et de réjouissance sur tous les continents. Athées, scientifiques, écologistes, catholiques engagés et croyants d'autres confessions se sont exprimés haut et fort sur la scène médiatique pour acclamer ce qu'ils pensent être un appel, une révolution, un tournant à portée historique.

Historique, oui, le qualificatif peut paraître exagéré. Il ne l'est pas dans la mesure où l'encyclique est la première à viser aussi large et à rejoindre autant de non-catholiques. L'homme cravaté, le fermier, la femme au foyer... Le pape François a adressé son encyclique «à chaque personne qui habite cette planète». Par les 1,2 milliard de catholiques que le pape rejoint déjà et grâce à sa popularité, les écologistes se réjouissent que le message pour la sauvegarde de la planète connaisse une telle portée.

Plus profondément, pour reprendre les mots de l'écrivain Fabrice Hadjadj, *Laudato si'* est «la manifestation

d'une époque et son dépassement». Elle est un appel à transfigurer le «paradigme technocratique » qui a défiguré l'homme et la création, sa maison. C'est la première fois que l'Église décrit ce problème spécifique à notre époque à la lumière de la crise écologique, qui en est un symptôme.

Que le pape François fasse entrer la question écologique dans le champ de la morale pour qu'elle ne soit pas seulement l'affaire de l'élite politique, économique ou scientifique est aussi une innovation. Le cardinal Turkson, à la tête du Conseil pontifical Justice et Paix, est d'avis que «François veut susciter un dialogue entre les diverses traditions, scientifiques, politiques, économiques, culturelles, philosophiques, mais aussi théologiques». C'est ce qu'on appelle une *écologie intégrale*.

Front chaud

On retrouve quelques anomalies au-dessus des moyennes médiatiques saisonnières. En temps normal, les journalistes de gauche ne sont pas si *chauds* envers l'Église catholique, pour eux symbole d'un dogmatisme rétrograde. Or, là, on assiste à un véritable réchauffement. Patrice de Plunkett, blogueur catholique, dit que «l'écologie ouvre un boulevard à la nouvelle évangélisation». Il pourrait bien sembler que oui.

Ne citons que quelques exemples, car il y a en beaucoup. Fabrice Nicolino, de *Charlie Hebdo*, a écrit sur son

blogue un article intitulé *Le pape est avec nous (une Encyclique miraculeuse)*: «C'est un très grand jour. Celui de la publication de l'encyclique du pape François. [...] Or, cette encyclique-là, par quelque miracle que je ne prétends pas expliquer, est écologiste.»

La Canadienne Naomi Klein, journaliste et militante altermondialiste, est étonnée de l'alliance qui se crée entre elle et le Vatican après y avoir été invitée pour s'exprimer. Elle dit avoir «été frappée par le courage et la poésie de l'encyclique, qui vont droit au cœur». «Lisez l'encyclique telle qu'elle est, non pas les résumés, mais l'ensemble. Lisez-la et laissez-la pénétrer dans votre cœur!» a-t-elle demandé.

On a même droit, dans le quotidien *Le Devoir*, à l'éloge du pape écolo. Louis Cornellier s'émerveille de «l'anthropologie à la hauteur de la dignité humaine, à rebours des dérives contemporaines», promue par l'encyclique. Il s'indigne à la suite du pape «qu'il n'existe pas de vérités indiscutables qui guident nos vies, et donc que la liberté humaine n'a pas de limites». Tiens donc! Un constat pourtant si peu accepté quand il s'agit d'autres questions morales...

Front froid

Déplaçons-nous maintenant vers les États-Unis. Au-dessous des normales médiatiques souffle un fort vent de climato-scepticisme. Les antennes de



Fox News diffusent la voix farouche des opposants. On assiste à des *tv shows* quelque peu caricaturaux. La médiatisation de l'encyclique agit comme un papier tournesol qui révèle les dogmatismes politiques.

Le chroniqueur Greg Gutfeld, en ondes, qualifie le pape d'homme le plus dangereux de la planète parce qu'il a un étrange respect pour ses adversaires. Selon lui, il ne manque plus qu'au pape latino au *background* marxiste d'aller manifester à Occupy Wall Street avec son chien.

À Fox Business, Stuart Varney s'inquiète du plan d'alliance entre Obama et le pape François pour taxer les riches, les combustibles fossiles et redistribuer les richesses.

Le député américain catholique Rick Santorum pense que le pape devrait laisser «la science aux scientifiques» et se consacrer à la théologie et à la morale. Et Jeb Bush de dire: «Je ne vais pas à la messe pour entendre parler économie ou politique.»

Brise légère

Où se trouve le juste milieu? On ne le trouvera probablement pas au milieu des tempêtes idéologiques. À gauche, on aimerait parfois voir François porter la faucille et le marteau plutôt que la croix. Comme le dit Gaultier Bès dans le *Figaro*, «le pape François n'est pas vert. Il est chrétien. Il n'est même pas écologiste. Il est catholique». La conversion à laquelle il exhorte est avant tout spirituelle et évangélique.

Il prêche en faveur de la sobriété, du souci du pauvre, de l'amour de la création et s'adresse à toute la fraternité terrestre, puisqu'elle a Dieu le Père en commun.

Ceux qui lisent l'encyclique avec les lunettes de leurs propres intérêts n'y liront que ce qu'ils pensent déjà.

Les enseignements de l'Église sont faciles à accepter quand ils n'impliquent pas de conversion des mœurs. Et quand ils nous dérangent, c'est la faute du pape. «C'est le pape – le pape en tant que tel – qui pose problème, qui est un problème. Parce qu'il est hors du champ clos de nos dérisoires petits clivages, de nos polémiques bavardes, de notre manichéisme creux. Parce qu'il est dans le monde, mais pas du monde», dit Gaultier Bès.

Le pape ne voue certes pas un culte à Gaïa, la Terre-Mère. Mais il nous rappelle que l'homme ne peut pas user

de la création comme bon lui semble. Or, plusieurs catholiques ont adopté à l'instar de l'Occident des habitudes de consommation excessives.

«Pour des raisons historiques, notamment la lutte contre le communisme, de nombreux catholiques ont eu tendance à s'allier fortement au monde technolibéral de la croissance illi-

Ceux qui lisent avec les lunettes de leurs intérêts n'y liront que ce qu'ils pensent déjà.

mitée. Cette encyclique vient briser cet attelage boiteux», fait remarquer Fabrice Hadjadj.

On peut le dire, le pape n'est ni de gauche ni de droite, mais bien christocentré. Ainsi, il y a fort à parier que ce bon climat ne durera pas toujours. ■

Sarah-Christine Bourihane: D'abord embauchée (bénévolement !) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

Pour nourrir l'espérance !



NOVALIS - 12 numéros/an
+ les éditions de Noël
et du *Triduum* pascal

Visitez notre site :
prionseneglise.ca

■ Vous y retrouverez :

CHAQUE JOUR... **un guide spirituel au quotidien**

- L'intégralité des lectures bibliques du jour
- Un rappel du calendrier, du temps et de la couleur liturgique
- Des clés de lecture pour comprendre les textes bibliques
- Une courte méditation pour interioriser la parole de Dieu

CHAQUE DIMANCHE... **Un compagnon pour vivre en Église**

- Le « billet » qui aide chacun à se préparer et à vivre la célébration dominicale
- L'intégralité de la liturgie du dimanche
- Des suggestions de chants en collaboration avec la revue Vie Liturgique

CHAQUE MOIS... **Une revue pour donner un sens à ses engagements**

- L'éditorial du mois pour donner un souffle et un sens aux jours
- Des textes sur la vie de l'Église
- Un agenda d'activités catholiques d'intérêt national
- Des chroniques sur la vie spirituelle actuelle

La langue dans le bénitier



Une année de vaches maigres

Cette expression désigne une période pauvre et de privation. Elle est inspirée de la Bible, dans l'une des plus belles histoires de l'Ancien Testament (Gn 37-50), celle de Joseph, fils de Jacob, vendu par ses frères et qui se retrouve dans les geôles de Pharaon en Égypte.

Un jour, Joseph interprète un rêve de Pharaon où il est question de sept vaches grasses et de sept vaches maigres. Il explique qu'il s'agit de l'annonce de sept années de bonnes récoltes pour son pays, puis de sept autres de famine. Grâce à cet avertissement, Joseph devient ministre de Pharaon avec «autorité sur toute l'Égypte». Devenu riche, Joseph sauvera ses frères, et tout son peuple, de la famine.

Donc, «une année de vaches maigres», c'est avoir une période de privation, certes, mais si l'on s'inspire véritablement du sens biblique, on sait que les épreuves, aussi injustes et difficiles qu'elles soient, peuvent mener à un destin dépassant les rêves les plus fous, pour celui qui reste fidèle à Dieu et qui pardonne l'impardonnable.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Dans une paroisse près de chez vous



Michel Boyer, ofm

Le père Boyer est supérieur de la communauté des Franciscains de Trois-Rivières depuis juillet 2014.

«Ici, il y a le tombeau du père Frédéric Janssoone (1838-1916), alors c'est certain qu'on s'occupe de tout ce qui bouge autour de lui: c'est notre première mission. Cette année, nous fêtons le 400^e anniversaire de l'arrivée des Récollets au pays. Dès l'automne, nous entamerons des visites partout où le père Frédéric est passé. Il y aura des animations de prière. Tous pourront vénérer le reliquaire du bienheureux.»

La chapelle Saint-Antoine, à côté du couvent, inaugurée en 1907, a été construite grâce aux aumônes recueillies par le père Frédéric dans le diocèse de Trois-Rivières, «rang par rang, dans ses 67 paroisses et dessertes»!

«Le bon père Frédéric» a été témoin du Prodiges des yeux et cofondateur du Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap. L'Église canadienne prépare sa canonisation.

Avis aux visiteurs et aux pèlerins: le père Boyer est fier de dire qu'à sa chapelle on peut toujours se confesser.

Pour en savoir davantage:
Centre Frédéric-Janssoone: 819 370-1280 –
perefrederic.ca.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Monumental



Saint-Joseph du cimetière

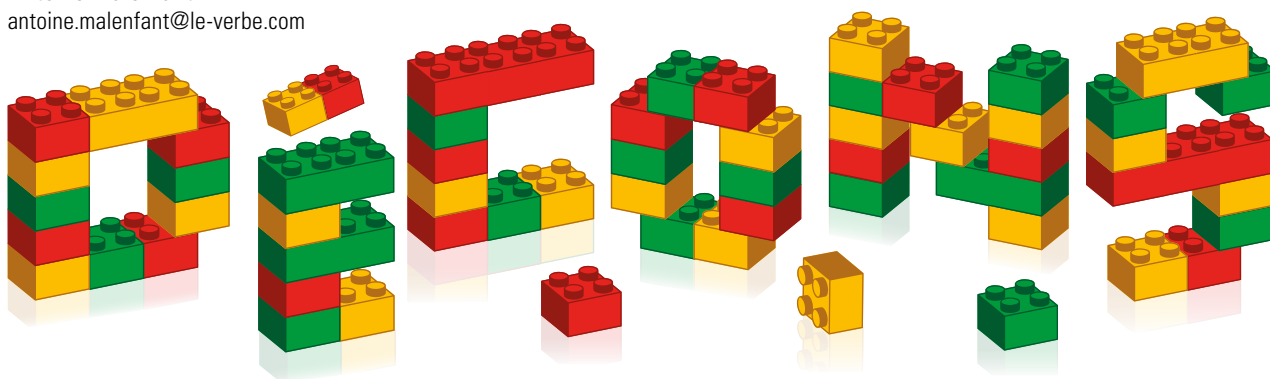
À Saint-Basile de Madawaska, à l'est d'Edmundston au Nouveau-Brunswick, on retrouve une jolie petite chapelle de dévotion tenue par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph, elles qui ont joué une part importante dans l'histoire régionale. M^{gr} Louis Napoléon Dugal (1853-1929), alors curé de Saint-Basile, y célèbre la première messe inaugurale le 21 juin 1881, l'année de sa construction dans le cimetière de la communauté.

D'abord situés à l'avant de l'Hotel-Dieu, près de la route, le cimetière de la communauté et la chapelle ont été déménagés dans le jardin du monastère en 1912.

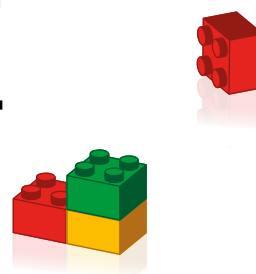
En 1940, on entreprend plusieurs travaux de rénovation. On soulève la chapelle afin de lui offrir des fondations en ciment. On ajoute un clocher et, par la même occasion, un petit vestibule qui change l'apparence de l'entrée de la chapelle de bois. Devant celle-ci, on procède également à l'ajout d'un groupe de personnages à la croix, ce qui en fait maintenant un calvaire. Enfin, le cimetière ayant été agrandi dans les années 1980 pour assurer un endroit de sépulture aux religieuses, la pérennité de la chapelle est ainsi assurée.

Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com



LA FAMILLE MODÈLE



«La famille nucléaire est morte», clament les sociologues patentés, pensant faire brailler les matantes catho-nostalgiques.

Elle est morte? Bien fait. Piétons son cadavre. La famille nucléaire – contrairement à la bombe – méritait pleinement de sauter. Stérile, refermée sur elle-même. Cocon fermé autant à la vie intérieure qu'à la vie extérieure. La famille *bungalow*. La famille sans ancêtres et sans descendants.

La fission nucléaire

La famille est maintenant plurielle, nous diront les penseurs les plus «ouverts d'esprit» du marché idéologique du 21^e siècle. Ils se féliciteront de cette découverte progressiste, de ce bond en avant.

Comme si, auparavant, sous le joug de la terreur ecclésiale, la famille était uniforme, lisse et toujours bien peignée. Parlez-en à grand-maman, elle en perdra son dentier.

Mais maintenant, mesdames et messieurs... maintenant, la famille peut s'épanouir sous diverses formes. Toutefois, n'oublions pas que, parce que tout est possible, tout n'est pas nécessairement profitable.

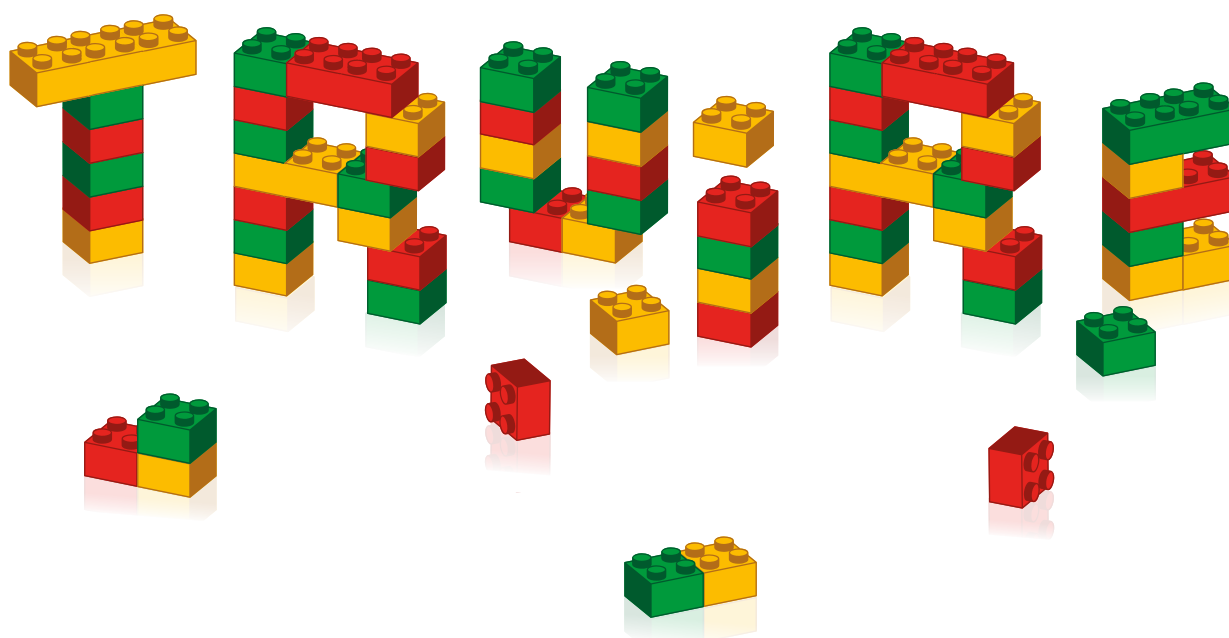
L'Église reconnaît quoi comme famille (**Frédérique Francœur**, p. 36)? Seulement le petit couple parfait avec deux mioches? C'est que nos contemporains confondent l'Église et le catalogue Sears.

Attachez vos tuques: il paraît que notre Très Sainte Mère l'Église reconnaît aussi les familles composées de parents avec enfants adoptés, avec ou sans la belle-mère sous le même toit, avec ou sans les cousins qui viennent jouer aux Lego les samedis pluvieux. La famille n'est pas *élargie*; elle est *large* en soi.

Solidaires ou lucides?

Les plus solidaires (lire communistes-romantiques-façon-post-1989) aiment bien accuser les néolibéraux de mettre en application la maxime thatchérienne: «*There is no such thing as society.*» Mais ils semblent parfois oublier que la famille est au fondement de chaque société et que le royaume de l'individualisme prend sa source à même la fontaine détournée de leurs gonades: entre les draps. À ce titre, l'essai de **Fabrice Hadjadj** (p. 39) nous rappelle merveilleusement que le principe de la famille est entre les jambes.

Les plus lucides (lire réactionnaires-nostalgiques-d'avant-1789) aimeraient rayer de la surface du globe tous ceux qui s'attaquent autant à la famille «traditionnelle» qu'au portefeuille des rentiers.



L'Église reconnaît quoi comme famille ? Seulement le petit couple parfait avec deux mioches ?

Or, si les marxo – puis les Femen ayant pris le relais – se sont attaqués à la famille, eux, ils l'ont instrumentalisée... Faire des enfants pour la nation, c'est défier la nation.

Le véritable modèle

À première vue, la famille de Nazareth répondait aux critères de la famille nucléaire : père ouvrier, femme au foyer, un seul enfant plutôt brillant, installée en dehors des grands centres urbains. Tout cela est vrai, mais incomplet. Il ne faut pas oublier papi Joachim et mamie Anne, les cousins Jean (le Baptiste) et Jacques (apôtre).

Est-il nécessaire de souligner que cette famille s'inscrit dans une lignée, fait partie de l'histoire universelle et la marque à jamais ?

Cette famille est pour nous un modèle (**Simon Lessard**, p. 25) d'abord parce qu'elle désire ardemment faire

la volonté de Dieu. Au diable les projets de déco de notre petit loft : ce sera plutôt l'exil en Égypte. Au diable la lune de miel au Hilton de Riviera Maya : ce sera plutôt l'accouchement à l'étable. Et au diable la mort *soft* comme dans les *Invasions barbares* : ce sera la croix.

Mais de cette suite de *fiat* prononcés dans l'adversité par Jésus, Marie et Joseph naîtra pour chacun de nous la possibilité de la Joie éternelle. Et cette possibilité est renouvelée chaque fois que nous prononçons, nous aussi, ce *fiat* et que nous entrons dans l'incompréhensible vie de famille que Dieu a prévue pour notre salut (**Brigitte Bédard**, p. 14).

Antoine Malenfant : Marié et père de famille, Antoine Malenfant s'éclate au pupitre de la rédaction de *L'Informateur catholique* depuis janvier 2013. Diplômé en sociologie et en études internationales et langues modernes, il anime aussi le blogue du *Verbe*.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

AU PIED DE LA CROIX

OU COMMENT NE PAS TE LOUER ?

Comment rester unis à travers tant d'épreuves ? C'est la question qui est sur toutes les lèvres de ceux qui connaissent, de près ou de loin, la famille Ménard. Et puis, on se demande : « Comment Dieu peut-il permettre de telles choses ? » Rencontre avec une famille qui vit l'épreuve les yeux fixés sur Jésus Christ.

Comment Dieu peut-il permettre de telles choses ? « On ne sait pas ! Il faut cesser de se demander pourquoi, sinon on devient fou ! On le saura un jour, de l'autre bord », répond Gérard, un homme que j'ai toujours admiré et qui aujourd'hui me bouleverse en me parlant du suicide de ses enfants, le *motton* dans la gorge et les larmes comme des ruisseaux.

Gérard et Céline ont eu sept enfants. À quinze ans d'intervalle, deux d'entre eux se sont enlevé la vie... en se jetant en bas d'un pont. Gabriel venait d'avoir ses 18 ans. Marie-Michèle allait les avoir bientôt.

Michou

« Depuis la mort de Marie-Michèle, il n'y a plus rien qui peut me séparer de l'amour de Dieu », insiste Céline, les yeux tout rouges.

C'est à cause de ça que je suis dans leur cuisine. Depuis que je les connais, pas une fois je les ai vus perdre courage, ni espoir, ni même leur douceur, leur gentillesse et leur joie. Jamais !

Aux funérailles de Michou, le 20 juin 2014, dans le petit village de Valcourt, en Estrie, il y avait près de 400 personnes. Des croyants, des non-croyants, mais

tous des amis des Ménard et de Michou, celle qui ne ratait jamais une occasion de parler de l'amour de Dieu.

« Le lendemain de sa mort, un groupe s'est formé à l'église pour une soirée d'adoration, raconte Gérard. Il y avait 80 personnes ! Nous étions là, Céline et moi, on s'est levés pour toucher le saint sacrement. Les amis de Michou ne connaissaient rien à ça... C'était une première, pour beaucoup. Ils se sont tous levés et sont venus, en pleurant, toucher et embrasser Jésus. »

« C'est là que notre famille a puisé ses forces, poursuit Céline. On a continué à vivre et à faire ce qu'il fallait pour les funérailles, ensemble, toute la famille. »

Les Ménard qui restaient ont admiré les merveilles de Dieu. « On a eu des dons, des fleurs qui venaient de partout. Une dame du coin, qui avait perdu son fils l'an dernier, nous a apporté une lasagne. Catherine composait la prière, Nathalie faisait le montage photo, une autre était au téléphone. On a fait tout ça ensemble, on a pleuré, chanté, prié. Ça nous a soudé encore plus. »

Aux funérailles, Céline, Gérard et leurs cinq filles, Nathalie, Mélanie, Marie, Myriam et Catherine, sont



montés dans le chœur, et d'une seule voix se sont mis à chanter un chant de louange, *Comment ne pas te louer, Seigneur Jésus!*

«C'était surnaturel! s'exclame Myriam. C'était une grâce divine! Comment ne pas croire! Après avoir connu ces jours d'enfer après la mort de Marie-Michèle, je goutais à la présence profonde de Dieu.

«Quand ma mère m'a appris la mort de ma sœur, je travaillais à Cap-Jeunesse. Je me suis effondrée au pied du calvaire, dehors, et j'ai supplié Marie de me donner la force de choisir la vie. Mon père est venu me chercher et on est allés à l'Alliance de Trois-Rivières [un centre de ressourcement spirituel catholique] pour faire prier sur nous.

«C'étaient les grâces de ces prières-là que nous recevions le jour des funérailles! Comment chanter les louanges de Dieu, sinon? La Parole dit: "Soyez toujours dans la joie." Tu te dis que c'est impossible dans la vraie vie, mais moi, je l'ai vécu! C'est une joie de paix, pas de *party*. Une joie intérieure de savoir que ce n'est pas fini pour Michou...»

Certains n'ont pas compris cette louange et disaient que la famille faisait du déni. «On ne fuyait pas la

réalité, affirme Myriam. C'était pour dire merci d'avoir eu cette petite sœur si formidable pendant 17 années... En relisant sa vie, je réalise que j'ai beaucoup à apprendre d'elle au sujet de l'amour; elle était tellement aimante!»

Gabriel

Pour Gabriel, en 1999, les choses avaient été différentes. «Il était vraiment bon, très sensible, un artiste, raconte Céline. À 14 ans, une amie l'a emmené dans une messe noire – c'est du moins ce qu'il nous a dit. Sa vie a basculé. On ne le reconnaissait plus. Il était dangereux pour la famille, mettait des couteaux partout, menaçait de nous tuer.

«Quand on faisait le chapelet en famille, c'était la guerre! Il menaçait les filles, leur faisait mal. On a dû le placer en famille d'accueil. Il fallait protéger la famille.

«Les médecins disaient qu'il faisait une sorte de psychose. On a fait de nombreuses démarches en pédopsychiatrie, mais avant 18 ans, ils ne formulent pas de diagnostic. Il a été placé en institution et médicamenté. À 18 ans, il est parti vivre en appartement... Après, il s'est enlevé la vie.

«Il disait qu'il avait fait un pacte avec le diable, qu'il ne pouvait plus s'en sortir... Je lui ai demandé s'il savait que l'amour du Seigneur Jésus était plus fort que ça. Il m'a dit oui... Je lui ai dit d'aller voir un prêtre... C'est la dernière conversation qu'on a eue.»

Gabriel n'est pas mort sur le coup. Céline et Gérard ont pu le voir à l'hôpital. Une scène horrible les attendait. «Ça été très dur... de le voir... », dit Céline, étranglée par l'émotion.

«C'est parce que... il est tombé du pont, poursuit doucement Gérard. Alors... tu comprends, il y avait du sang qui sortait par les oreilles, le nez... de partout... Il était cassé de partout... il était maintenu en vie par un respirateur.»

«J'ai prié avec lui et je lui ai demandé pardon, poursuit Céline. On lui a dit qu'on lui pardonnait et qu'il pouvait s'en aller au ciel avec Jésus et Marie! Que le Seigneur l'aimait encore plus que nous, et qu'il l'attendait les bras ouverts!

«Quand le prêtre a béni Gabriel, une grande paix nous a envahis... Une paix qui n'est pas de ce monde... J'ai dit : "Le Seigneur est là!" On a débranché le respirateur et on a prié... et il est parti au ciel», conclut Céline, le regard brillant, presque rendue joyeuse par cette espérance qui anime chaque chrétien.

De malheurs

Dans le cas de Gabriel, on pourrait comprendre le geste, mais qu'en est-il de Marie-Michèle? Elle avait de graves problèmes de glande thyroïde et elle «jouait au sauveur», comme dit Gérard. «Ça ne l'a pas toujours aidée. C'était une fille très charismatique. Tous les rejetés de la société, elle les hébergeait.

«Je pense que c'est à cause du 5 mai 2014... le jour où elle a été séquestrée à la pointe du couteau par le *chum* de Marie, sa sœur. Elle a été terrorisée. Marie

était là et n'a rien fait. Elle était figée. Marie est déficiente légère, elle ne savait pas quoi faire.»

Après s'être enfuie, Michou est restée avec l'idée que sa sœur ne l'aimait pas. Et puis, il y a eu toute cette histoire avec la police, qui a mal tourné: les documents ont été mal remplis, le personnel absent, le conjoint en question s'en est sorti indemne. Injustice sur injustice.

«Il fallait sortir Marie de là! Étant donné qu'elle doit venir avec nous pour retirer son argent à la caisse, on a profité de ça pour la "kidnapper" et la mettre à l'abri chez sa sœur Nathalie.

«Ensuite, ce furent toutes les démarches et les batailles en cour pour obtenir la garde du bébé de Marie. La Direction de la protection de la jeunesse s'en est mêlée. Maintenant, Marie vit ici, avec sa fille Christina.»

*Gérard répond
du tac au tac :
« C'est parce que
le Seigneur veut
qu'on devienne
des saints ! »*

Tout ça en même temps que le décès de Marie-Michèle? «Oui, tout est arrivé en même temps! Il y a des jours où je pensais devenir folle!»

Ce n'est pas tout. Cinq ans plus tôt, en 2009, Céline et Gérard se sont battus contre leur propre parenté pour avoir la tutelle de Marie. Comme si ce n'était pas suffisant, l'année suivante, lors d'un souper, devant tous les enfants, Gérard a fait un ICT (ischémie cérébrale transitoire, un type d'accident vasculaire cérébral).

«Après mon opération, j'ai fait une dépression. Je commençais juste à prendre du mieux quand est arrivé le bébé de Marie et la bataille pour avoir la garde, puis la mort de Michou. Là, j'ai planté. Physiquement, je suis à terre.»

Le malheur semble s'acharner sur vous, on dirait... Gérard répond du tac au tac: «C'est parce que le Seigneur veut qu'on devienne des saints!»



Grand silence. Grand étonnement. Grands éclats de rire. C'est ça, Céline et Gérard.

La croix

Après Michou, Céline était accablée par la culpabilité. «Ce n'était pas une mort ordinaire, c'était un suicide ! Qu'est-ce que j'avais fait ? Pas fait ? Comment se faisait-il que je n'avais pas vu venir ça ? Avais-je été une bonne mère ?

«Le seul endroit où j'ai trouvé le calme et le repos, c'est au pied de la croix de Jésus. J'allais dans ma chambre, à ses pieds, je le regardais, et la Parole qui montait dans mon cœur était : "Celui qui regarde vers moi resplendira, sans ombre ni trouble au visage. Un pauvre crie, le Seigneur entend et il le délivre de toutes ses angoisses."

«Le Seigneur m'invitait à cesser de me regarder le nombril et me demandait de tout jeter dans sa miséricorde... parce qu'on n'est pas parfait comme parent... on fait du mieux qu'on peut... Je pouvais recommencer cinq, six, sept fois par jour !

«Moi, dit Gérard, c'était différent. Je souffrais énormément, mais j'étais incapable de prier ou de parler. Je me suis lancé dans le travail. Je travaillais comme un fou tout le temps : à l'atelier, en faisant des heures supplémentaires, et en plus

comme pompier volontaire. La fin de semaine, je faisais de la moto, du bateau... ça n'arrêtait pas ! Je n'ai pas dormi pendant trois mois.

«Ma crise de cœur de 2010 m'avait forcé à m'abandonner au Seigneur, à l'époque. Avant l'opération, je lui disais : si je te donne tout, qu'est-ce que tu vas me demander ? C'était ma peur ! Ça prenait la maladie pour que je m'abandonne totalement à Dieu. Sans cet abandon, je pense que je n'aurais pas été capable de survivre à la mort de Marie-Michèle... »

As-tu été en colère contre Dieu ? «Beaucoup ! Je sortais de la maison et je lui criais après ! Elle s'est tuée le jour de la fête des Pères ! »

«Ce qui m'a aidé, c'est de prier avec Marie, poursuit Céline. Elle était la mère du Christ, elle ne comprenait pas tout, elle non plus. J'allais dans le cœur de Marie et je disais : "Que la volonté de Dieu soit faite", même si c'était insensé. Pour Jésus aussi, c'était insensé ! Le Seigneur ne voulait pas le suicide de Michou ; tout le monde peut tomber dans les mensonges du Malin. »

Regard de Jésus

Comment vivre en famille avec tout ça ? Myriam admet que, plus jeune, elle n'osait pas parler de

Gabriel parce que, chaque fois, elle voyait à quel point cela faisait souffrir sa mère. «Ce n'est pas tout le monde qui est capable d'entendre la douleur de notre famille. Même entre nous, il faut faire attention. Il faut en parler, mais chaque fois, ça ouvre la plaie, et ça fait si mal. Il faut être délicat les uns envers les autres.»

Céline se souvient que Catherine l'avait consolée après le départ de Gabriel. «Il fallait choisir une place au cimetière, et je l'avais emmenée. Elle avait cinq ans. Je pleurais tellement que je n'arrivais pas à sortir de la voiture. Catherine avait mis sa main sur mon épaule en disant: "Maman, pourquoi tu pleures? Pourquoi tu t'inquiètes! Il est parti au ciel jouer au ballon avec les anges!"»

Et après Michou? «Il fallait se raisonner, clame Gérard, et donner plus d'amour aux enfants qui restaient. Myriam appelle souvent pour prier avec nous au téléphone.»

Myriam était très proche de sa sœur. «Un an et demi avant de se suicider, elle m'avait dit qu'elle voulait mourir. On était allées rencontrer un psy, puis on était allées voir mes parents. J'étais très présente pour elle. Comme si j'étais sa mère. Ma mère ne pouvait pas s'occuper d'elle; elle était prise avec Marie et son chum, la DPJ, et elle était épuisée...

«Michou se mutilait quelquefois. Elle prenait plein de médicaments pour plein de problèmes: dépression, TDAH [trouble du déficit de l'attention, avec ou sans hyperactivité], glande thyroïde. Elle se torturait l'esprit à propos de Gabriel. Le Seigneur a permis que je sois là à plusieurs reprises pour l'empêcher de passer à l'acte... Je ne m'attendais tellement pas à ça. D'autant plus qu'elle allait mieux depuis quelque temps.

«Sa mort demeure une incompréhension, un mystère que je tente d'accueillir avec la grâce de Dieu... Dernièrement, j'ai vu que j'avais de vieilles blessures que je n'étais pas capable de regarder. C'est comme si je boudais Gabriel. Comme s'il était responsable d'avoir montré le mauvais exemple à ma petite sœur... Je lui en veux, tout en sachant qu'il n'y est pour rien!»

Comme Job

Catherine, elle, a passé toute l'année au Centre de formation chrétienne Agapê, à Québec, et cela l'a fortifiée. «Éclairée par la Parole de Dieu, je peux

accepter un peu mieux ce qui arrive, avoir un meilleur discernement. Surtout, cesser de me demander «pourquoi?», comme Job le faisait.

«Mon deuil aurait été bien difficile sans ma famille. Quand on préparait les funérailles, par exemple, je me suis éloignée d'eux et de toutes les décisions qui devaient être prises. On m'a respectée, et ça m'a enlevé un gros poids des épaules. Je me suis proposée pour écrire la prière. Ça, j'étais capable de le faire.»

Les intervenants de JEVI, un centre de prévention du suicide, sont venus rencontrer la famille. Tous y étaient, même les neveux et les nièces. Puis, la famille a fait une christothérapie à l'Alliance (sessions de guérison intérieure par le regard de Jésus). «C'était tellement épouvantable ce qu'on vivait, raconte Céline. Ça prenait des grâces spéciales pour être capable de passer à travers. On a tous reçu des grâces de guérison et de force.»

«Depuis la "christo", je n'ai plus envie de mourir, admet Gérard. Je sors de ma dépression. C'est juste mes forces physiques qui ne reviennent pas.»

Retraités, Céline et Gérard se retrouvent avec la petite Christina et sa maman. «Sur le coup, j'étais démoralisé de me retrouver avec un bébé. J'étais en dépression et je devais me lever la nuit pour elle... Je pensais profiter de ma retraite en amoureux avec Céline... Puis, avec le temps, j'ai réalisé que c'était cette petite merveille qui me redonnait le goût de vivre! Pour elle, je suis comme saint Joseph avec Jésus, je suis son "papa de cœur".»

Derrière la maison, près du petit bois, les neveux et les nièces viennent souvent dormir dans la roulotte. Le soir, on fait des feux de camp en famille, avec des amis. On chante. On prie.

«Tu sais, notre Dieu est grand et merveilleux», me dit Céline. Il se fait tout proche, par sa passion et sa résurrection.»

Sa passion et sa résurrection, c'est la vôtre aussi... «Oui. Son "oui" au Père, son abandon total à la volonté du Père. Il nous montre le Chemin de Vie», me souffle-t-elle, tournant vers moi ses beaux yeux bleus qui ont trop pleuré.

Et la vie continue. ■

AU CANADA

15 %

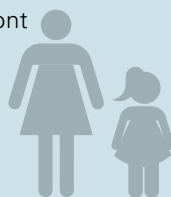
est le pourcentage d'enfants vivant avec un ou plusieurs membres de leur famille élargie, au **Canada**. En Afrique du Sud, ce pourcentage grimpe à **70 %**.

LES FAMILLES MONOPARENTALES AU CANADA

Le Canada compte près de **9,4 millions** de familles, dont **1,5 million** sont monoparentales.

Le pourcentage de familles monoparentales est passé

de **8,4 %** en 1961, à **16,3 %** en 2011



2012

AIDANTS NATURELS

Plus de **8 millions** de Canadiens ont déclaré avoir fourni des soins à un ami ou à un proche vivant avec un problème de santé chronique ou une incapacité.

AU QUÉBEC

60 %

des couples avec enfants sont mariés

Âge moyen maternel pour une première naissance

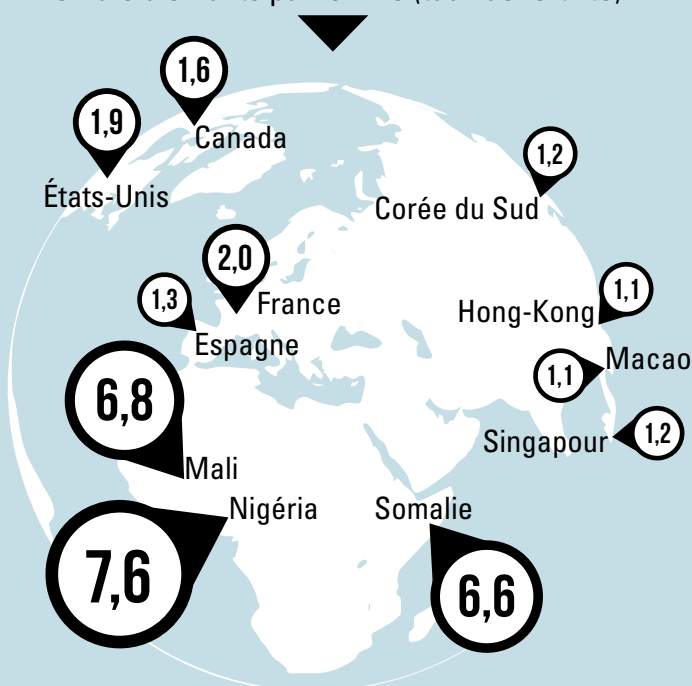
2014
29 ANS

1975
25 ANS

Source : Statistique Canada, Recensement 2011, adapté par l'Institut de la statistique du Québec.

DANS LE MONDE

Nombre d'enfants par femme (taux de fertilité)



Pourcentage d'adolescents âgés de 15 ans qui mangent régulièrement avec leur famille chaque semaine.

ITALIE 94 %

CANADA 70 %

ISRAËL 64 %

Sources
- www.data.worldbank.org/indicator/SP.DYN.TFRT.IN?order=wbapi_data_value_2013+wbapi_data_value+wbapi_data_value-last&sort=desc
- www.worldfamilymap.org/2013/e-ppendix/figure2
- www.worldfamilymap.org/2013/wp-content/uploads/2013/01/WFM-2013-Final-lores-11513.pdf

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

QUELLES FAMILLES !

Quelle famille ! Les plus vieux d'entre nos lecteurs se rappelleront sans doute cette populaire série télévisée écrite par Janette Bertrand et Jean Lajeunesse. Diffusée entre le 7 septembre 1969 et le 19 mai 1974 à la télévision de Radio-Canada, elle raconte l'histoire de la famille Tremblay de Montréal, composée de cinq enfants, entre la Révolution tranquille et le début du mouvement hippie. Sous le mode de la comédie, les auteurs nous font vivre les défis que doivent relever les membres de cette famille bien de son temps.

Quarante-six ans plus tard, Ici Radio-Canada télé s'apprête à diffuser, à partir de l'automne prochain, la série télévisée *Ruptures*, dont les producteurs sont Fabienne Larouche et Michel Trudeau. *Ruptures* s'attardera à la famille d'aujourd'hui dans toutes ses déclinaisons : nucléaire, élargie, reconstituée, monoparentale, multiparentale, homoparentale, etc.

Même si le dénominateur commun de ces deux séries télévisées est la famille, rien ne semble les relier entre elles. Et pourtant, il s'agit bien de cette même institution dont on affirme, en certains milieux, qu'elle est le pilier de la société. Les sociologues de la famille diraient sans aucun doute que *Quelle famille !* et *Ruptures* sont deux portraits plus ou moins fidèles de l'institution familiale de leur époque.

Le Verbe a voulu en savoir davantage sur l'état de la famille contemporaine. Plongée dans une institution en perpétuel changement.



« Quand j'étais à la maîtrise et au doctorat, étudier la famille, cela ne me tentait pas. Ça avait l'air *ben plate*. » Celle qui me lance cette anecdote, madame Céline Le Bourdais, est l'une des sociologues de la

famille et démographes les plus réputées du Canada. Elle est membre de la Chaire de recherche du Canada en statistiques sociales et changement familial, tout en étant professeure titulaire au Département de sociologie de l'Université McGill.

« Avant les années 1980, il y avait d'un côté la sociologie de la famille, qui s'intéressait juste aux femmes, car elles étaient à la maison pour la plupart. De plus, les femmes donnaient de meilleures informations (c'est encore le cas aujourd'hui), c'est-à-dire les dates de naissance des enfants, le lieu de naissance, etc. De l'autre côté, il y avait la sociologie du travail. Il n'y avait pas de lien entre ces deux branches de la sociologie. Cette connexion est venue un peu plus tard », se rappelle Céline Le Bourdais.

Aujourd'hui, les sociologues de la famille ne chôment pas. Leur sujet d'étude est en perpétuel changement, à tel point qu'il est maintenant difficile de parler de la famille au singulier. « Il n'y a plus de familles types », souligne la sociologue de l'Université McGill.

Attaque nucléaire ?

Quoi qu'il en soit, les statistiques (voir encadré) nous obligent à conclure que la famille nucléaire



– un père et une mère mariés avec enfant(s) – a vécu de nombreuses transformations et qu'elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été du temps de nos grands-parents. Peut-on pour autant affirmer que la famille nucléaire a été victime d'une soudaine attaque nucléaire? Selon Hélène Belley, professeure de sociologie de la famille à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), la famille a plutôt vécu une longue transformation qui s'est accentuée à la Révolution tranquille.

La famille traditionnelle d'avant la révolution industrielle était représentée par la famille de type agraire. «Elle est organisée autour de l'entreprise agricole. C'est une famille dans laquelle il y a une fusion de l'espace de travail et de l'espace domestique, de sorte que les enfants côtoient le père et la mère quotidiennement.

«Dans ce type de famille, c'est le père qui possède l'autorité sur les enfants et sur son épouse. Cette autorité émane de la religion catholique. Il est un peu comme Dieu le Père. Cependant, les mères ont voix au chapitre, car la famille est vue comme une entreprise. Elles sont très présentes dans le cadre familial. Mais essentiellement, c'est une hiérarchie patriarcale. Ce type de famille est très en lien avec sa communauté. Elle tend également à l'autosuffisance», précise Hélène Belley.

Dans la famille agraire, l'enfant est perçu à la fois comme un cadeau de Dieu et comme une main-

d'œuvre absolument essentielle, souligne madame Belley. «Dans ce contexte, avoir une grande famille est très bien vu. Les filles et les garçons sont accueillis également, car les deux possèdent leurs tâches respectives. L'enfant n'apparaît pas comme une dépendance, mais plutôt comme un avantage.

«Toutefois, dans notre société moderne, l'enfant est associé beaucoup plus au bonheur et au désir de se valoriser à travers lui. Il est donc davantage associé à une dépendance, dans le sens où l'enfant doit passer de nombreuses années à s'éduquer. Il demeure donc plus longtemps dépendant de ses parents.»

La famille traditionnelle commence à se transformer dès le début du 20^e siècle. «Elle donne naissance à moins d'enfants», souligne Hélène Belley. «Les films de l'époque mettent en scène des couples qui se forment parce qu'ils sont amoureux. Les jeunes vont désirer choisir eux-mêmes leur conjoint. La transformation de la famille va s'accélérer durant les années 1960. C'est la Révolution tranquille. Toutes les valeurs vont changer très rapidement. Nous assistons au déclin de la pratique religieuse», relate madame Belley.

L'augmentation du nombre des femmes sur le marché du travail, surtout à partir des années 1970, va jouer un rôle très important dans la transformation de la famille moderne. L'érosion du pouvoir d'achat et la société de consommation obligent les deux partenaires à consacrer beaucoup plus de temps au travail.

Enquêtes complexifiées

Cécile Le Bourdais fait remarquer que les nouvelles réalités familiales ainsi que le haut taux de séparation et de divorce rendent plus complexe la réalisation des enquêtes statistiques.

«Vous ne pouvez pas dire que vous suivez une famille lorsque celle-ci se sépare. Cela devient deux unités résidentielles, deux foyers, qui appartiennent à la même constellation familiale. Si vous avez un enfant qui se promène d'un ménage à l'autre, on ne veut pas le compter deux fois. Alors, les enquêteurs vont le considérer comme membre du ménage dans lequel il vit la plupart du temps. Lorsque la garde est partagée moitié-moitié, il sera considéré comme

membre du ménage chez lequel il a couché la veille du recensement.»

Selon Cécile Le Bourdais, cette façon de faire «donne une image fragmentée de la réalité». Elle fait également remarquer que, dans le cas des couples séparés ou divorcés, les enquêteurs ne possèdent qu'une version des faits. «Dans les enquêtes, nous n'avons souvent qu'un répondant. Par exemple, si je suis séparée, je peux vous parler de mon conjoint qui habite ailleurs, mais vous n'aurez pas son vécu, ses coordonnées.»

(Y.C.)



Hélène Belley souligne que, dès les années 1970, nous pouvons parler de familles au pluriel. «La pluralisation des familles, nous commençons à l'observer. Les familles biparentales sont encore en majorité, mais il y a de plus en plus de familles monoparentales.»

Les familles, en bonne santé psychologique ?

Au-delà des statistiques qui démontrent sans l'ombre d'un doute que la famille s'est transformée au point où nous ne pouvons plus parler d'elle qu'au pluriel, une question demeure. La famille est-elle en bonne santé psychologique? «Je suis obligée de répondre non», lance Geneviève Bouchard, professeure de psychologie de la famille à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick. «La cohabitation et le divorce ne sont pas associés, en général, au bien-être psychologique et relationnel des personnes», explique-t-elle.

De plus, en moyenne, les enfants dont les parents ont divorcé vivent des difficultés psychologiques qui peuvent se poursuivre à l'âge adulte. «Les enfants

et les adolescents dont les parents ont divorcé réussissent moins bien à l'école. Ils ont un moins grand bien-être psychologique. Ils ont plus de problèmes de personnalité et de comportements. Plus de comportements déviants, par exemple plus de consommation de drogue, de cigarettes et d'alcool. Ils adoptent des attitudes un peu moins conventionnelles par rapport à la famille. Ils vont, par exemple, avoir une attitude plus favorable à l'égard du divorce, ou une attitude moins favorable par rapport au mariage», selon madame Bouchard.

Pourtant, le taux de divorce et de séparation augmente au Canada. Pour Geneviève Bouchard, plusieurs facteurs peuvent expliquer cette réalité. «Ce que nous observons, c'est que plus les couples cohabitent, moins les relations sont stables. Le simple fait d'avoir plus de gens qui cohabitent va mener à un plus grand nombre de ruptures, car on est plus susceptible de terminer une union de cohabitation que de terminer un mariage.

«Pour ce qui est des couples mariés, plusieurs choses peuvent conduire à ce qu'ils divorcent: la personnalité, des facteurs environnementaux

de stress. Il y a également toute la difficulté à gérer la vie familiale, la vie professionnelle et les conflits entre nos différents rôles d'adulte. À tout cela s'ajoute qu'il y a maintenant moins de barrières à franchir pour mettre fin à une relation ou à un mariage.»

Un avenir pour la famille ?

Les trois spécialistes que nous avons interrogés s'accordent pour affirmer que la famille ne devrait pas disparaître de sitôt. Ils croient également que la famille nucléaire est appelée à perdre en popularité au Québec et ailleurs au Canada. N'empêche que

l'institution familiale n'a pas fini de se transformer en profondeur, non seulement au Canada, mais également dans le monde.



«Quelles familles!», diraient maintenant les descendants de la tribu médiatique des Tremblay! ■

Yves Casgrain: Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

Statistiques

Le dernier recensement de Statistique Canada, en 2011, laisse voir non pas une, mais plusieurs formes de vie familiale. Selon Statistique Canada, une famille de recensement peut être un couple marié ou vivant en union libre (avec ou sans enfant), ou un parent seul vivant avec au moins un enfant.

■ Ainsi, on a dénombré «9 389 700 familles de recensement en 2011, en hausse de 5,5 % par rapport à 2006.

■ Près de 6 294 000 de ces familles de recensement comptaient un couple marié, ce qui constitue une hausse de 3,1 %.

■ Le nombre de familles monoparentales a crû de 8,0 % pour se situer à un peu plus de 1 527 800.

■ Les familles recomposées ont également été dénombrées. Résultat : 464 335 familles recomposées. Elles représentent «12,6 % des quelque 3,7 millions de familles comptant un couple ayant des enfants».

Union libre

■ Le nombre de familles formées d'un couple en union libre a augmenté de 13,9 % pour atteindre 1 567 900 en 2011.

■ La proportion de familles en union libre est passée de 13,8 % à 16,7 %, tandis que la part des familles monoparentales a progressé, passant de 15,7 % à 16,3 %.

■ En 2011, il y avait 64 575 couples composés de deux partenaires de même sexe. La majorité d'entre eux vivait en union libre.

■ Fait à noter, «parmi toutes les familles de recensement, les proportions que représentent les couples en union libre étaient les plus élevées au Nunavut (32,7 %) et au Québec (31,5 %). Des proportions élevées ont également été observées dans les Territoires du Nord-Ouest (28,7 %) et au Yukon (25,1 %). Ces proportions représentaient au moins le double de la moyenne des autres provinces (12,1 %)».

Nuptialité

■ Les familles comptant un couple marié représentaient 67,0 % de toutes les familles de recensement en 2011, en baisse par rapport à 70,5 % en 2001.

■ Par ailleurs, au Québec, durant l'année 2012, il s'est célébré près de 23 500 mariages. De ce nombre, 51,4 % avaient été célébrés religieusement.

■ Le taux de divorce au Québec était de 49,9 % en 2008. Il s'agit de la dernière année où cette statistique a été compilée.

Source : « Recensement de la population de 2011 : Familles, ménages, état matrimonial, type de construction résidentielle, logements collectifs », *Le Quotidien*, le mercredi 19 septembre 2012 [www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/120919/dq120919a-fra.htm]

(Y.C.)

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com



SAUVER SA FAMILLE!

« Par la foi, Noé, divinement averti de ce que l'on ne voyait pas encore, prit l'oracle au sérieux et construisit une arche pour sauver sa famille » (Hé 11,17). Noé construisit une arche pour sauver sa famille. Et nous, comment allons-nous sauver nos familles ?

Le monde actuel est, à plusieurs égards, hostile au mariage et à la famille. Les chrétiens le sentent mieux que quiconque.

Devant ces attaques, la première réaction est de réaffirmer fortement les vérités naturelles sur la famille : mariage entre un homme et une femme, unicité et indissolubilité, ouverture à la vie, liberté de l'éducation, etc.

Mais pour vraiment restaurer, protéger et accomplir le naturel, les chrétiens doivent viser le surnaturel. C'est un principe qui s'applique à tous les domaines de la vie. De même que c'est en visant la santé de l'âme que l'on acquiert au mieux la santé du corps, de même, c'est en vivant et en prêchant l'Évangile que l'on assainit le plus la société civile. Celui qui ne vise que le

naturel manque l'essentiel. Car l'homme n'est pas seulement appelé à être humain, l'homme est appelé à être divin !

Ainsi, pour sauver la famille, les chrétiens doivent avant tout sauver la famille en tant qu'elle est plus qu'humaine, qu'elle est famille divine !

Vivre comme Dieu

Sauver la famille, ce n'est pas tant retrouver le modèle « traditionnel », mais vivre le modèle « surnaturel ». Ce modèle, c'est bien connu, nous l'avons à la perfection dans la Sainte Famille. La famille de

Nazareth n'est d'ailleurs pas très «traditionnelle»: un seul enfant, des époux vivant la continence parfaite, des persécutions qui les forcent à l'exil, un fils crucifié.

On est loin de la grande table entourée d'enfants!

Si votre famille n'est pas «normale», ne vous en faites pas. Ce qui compte, c'est que votre famille soit profondément «surnaturelle» dans toutes ses anormalités.

Mais quelle distinction y a-t-il entre une famille purement naturelle et une famille surnaturelle? Le mariage et la famille naturels sont ordonnés au bien des époux pour la procréation et l'éducation des enfants (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2201). Mais le mariage sacramentel et la famille proprement chrétienne qu'il engendre sont en plus, et même premièrement, ordonnés à l'entraide mutuelle sur le chemin du ciel pour la croissance du Corps mystique du Christ, c'est-à-dire l'Église.

La priorité des familles chrétiennes dans ce monde hostile, c'est donc d'être profondément théologiques, c'est-à-dire tournées vers Dieu en toutes leurs intentions et leurs manières de vivre. Vivre avec et pour Dieu dans toutes les activités les plus ordinaires du quotidien. Vivre en Dieu toutes les joies et les peines. Plus encore, vivre comme Dieu! Mais comment Dieu vit-il, au juste?

I. Vie commune

Dieu vit d'abord et avant tout dans la communion des personnes. C'est pourquoi la communion entre les personnes d'une même famille est le grand principe qui fera d'elle une famille vraiment à la ressemblance

de Dieu. «La famille chrétienne est une communion de personnes, trace et image de la communion du Père et du Fils dans l'Esprit Saint» (CEC, n° 2205). Dieu nous donne la famille comme une école de communion. La communion est la grande mesure de toutes les autres activités d'une famille. Si cela sert la communion, c'est bon. Si cela crée la division, c'est mauvais, même si cela semble bon sous un certain angle. «Si une famille est divisée contre elle-même, cette famille ne pourra pas tenir» (Mc 3,25).

Ce qui fait la communion, c'est d'abord la vie commune plus encore que les liens de sang. Le mot *familia*, en latin, a d'abord signifié l'ensemble des serviteurs vivant avec leur maître. Vivre ensemble, c'est vivre sous le même toit autant que possible. Mais vivre ensemble, c'est surtout vivre l'un dans l'autre, n'avoir qu'un seul cœur comme l'on n'a qu'un seul toit. La famille est à l'image de Dieu si elle vit vraiment ensemble, si les activités internes priment les externes, si le temps en dedans dépasse celui passé au-dehors, si les portes des chambres et des cœurs sont ouvertes.

«Malheur, ma famille est déchirée!» pensez-vous. Rendez plutôt grâce à Dieu, car chaque déchirure est une occasion de nouvelles coutures plus solides. Nos misères sont des occasions de miséricorde, et la miséricorde cimente la communion. Certes, Jésus a dit: «Soyez parfaits comme votre Père est parfait.» Néanmoins, il a lui-même explicité de quel genre de perfection il parlait lorsqu'il disait: «Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux», plaçant ainsi la perfection dans l'exercice de la miséricorde reçue et donnée. Du coup, toutes les blessures de nos familles deviennent des occasions

d'exercer la miséricorde et ainsi de grandir en perfection évangélique!

II. Vie contemplative

La famille vraiment divine imite la vie de Dieu. Or, Dieu n'est pas sorteur! Chez lui, aucun activisme, mais pure vie contemplative. La première vocation de la famille chrétienne dans le monde moderne, c'est d'être profondément contemplative. Je dirais même d'être une famille plate! Si l'on vous demande ce que vous avez fait en fin de semaine et que vous répondez: «Rien de spécial», alors vous venez d'enclencher une mini-révolution.

Vive la simplicité! Vive le *cocooning*!

Certes, la vocation familiale demeurera toujours fondamentalement active (et parfois même très active, diront les jeunes parents), mais en tant qu'elle est une famille proprement chrétienne, son action est toujours ordonnée à la contemplation. C'est pourquoi la question à se poser n'est peut-être pas tant: «Qu'est-ce que ma famille doit faire?», mais plutôt: «Qu'est-ce que ma famille doit cesser de faire?»

Le démon de l'activisme est sûrement la principale tentation des familles ferventes. On peut être trop actif même dans l'apostolat, surtout dans l'apostolat individuel et hors de la maison. La famille n'évangélise pas en se divisant; la famille évangélise en accueillant. La famille n'évangélise pas premièrement par ses activités; la famille évangélise premièrement par son unité. «C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous

reconnaîtront que vous êtes mes disciples» (Jn 13,35).

N'oublions jamais qu'une humble prière en famille et l'offrande de toutes les souffrances du quotidien sont une participation, cachée certes, mais puissante, à la prière et au sacrifice du Christ pour le salut du monde.

III. Vie active

À la suite du Père créateur, du Fils rédempteur et de l'Esprit sanctificateur, la famille chrétienne est aussi procréatrice, évangélisatrice et missionnaire. Mais même quand il est actif, Dieu agit par un libre débordement de sa vie intérieure de communion et de contemplation. Dieu ne sort pas de chez lui pour travailler. Dieu est un père à la maison !

La famille chrétienne est créatrice comme le Père et avec le Père en se multipliant, comme il lui a été commandé au commencement: «Soyez féconds et multipliez-vous» (Gn 1,28). «Son activité procréatrice et éducative est le reflet de l'œuvre créatrice du Père» (CEC, n° 2205). C'est là sa plus grande source de joie et sa plus haute dignité.

Ensuite, sa première et plus importante œuvre d'évangélisation est l'éducation chrétienne des enfants. Comme le Fils incarné, les parents révèlent par leurs paroles et leurs actes le vrai Dieu. Une petite anecdote vraie raconte que des époux avaient décidé de centrer toutes leurs énergies sur l'éducation catholique de leurs 12 enfants. Or, ces 12 enfants ont eux-mêmes eu en moyenne 10 enfants, qui ont eu à leur tour 8 enfants, tous éduqués dans la joie de croire.

En un demi-siècle, voilà qu'une paroisse complète était née ! Peu de missionnaires en ont fait autant !

La famille est enfin missionnaire comme l'Esprit par une diversité de missions cachées qu'elle pratique quotidiennement dans son entourage et par son engagement ecclésial et social. Mais comme le feu de l'Esprit, il ne faut jamais oublier que c'est de la communion et de la contemplation que rayonne sa mission. Le foyer familial doit être un brasier ardent de charité qui éclaire, réchauffe et attire les voisins ! Comme l'Esprit, la force missionnaire des familles est beaucoup plus centripète que centrifuge.

Construire une arche

Noé construisit une arche pour sauver sa famille. L'arche est une image de l'Église. Sauver sa famille, c'est donc construire une Église. Sauver sa famille, c'est faire de sa famille une Église dans l'Église. «La famille chrétienne constitue une révélation et une réalisation spécifiques de la communion ecclésiale ; pour cette raison, elle doit être désignée comme une *Église domestique*. Elle est une communauté de foi, d'espérance et de charité» (CEC, n° 2204).

Communauté théologale, la famille chrétienne est une Église domestique qui vit de la vie même de Dieu, vie de communion, vie de contemplation et vie d'action. Sauver sa famille, c'est en faire une arche pleine de Dieu. Une arche pour la faire émerger de l'océan du monde et l'immerger dans le ciel de Dieu ! ■

Prière de Mère Teresa pour les familles

Père du Ciel,

Tu nous as donné un modèle de vie dans la Sainte Famille de Nazareth.

Aide-nous, Père très aimant, à faire de notre famille un nouveau Nazareth où règnent l'amour, la joie et la paix. Qu'elle soit profondément contemplative, intensément eucharistique et vibrante de joie.

Aide-nous, Père, à rester ensemble à travers joies et souffrances, grâce à la prière familiale.

Apprends-nous à reconnaître Jésus dans chaque membre de notre propre famille, particulièrement quand il souffre et reste blessé.

Que le Cœur eucharistique de Jésus rende nos cœurs doux et humbles comme le sien.

Aide-nous, Père, à accomplir saintement notre vocation familiale. Puisse-nous nous aimer les uns les autres comme Dieu aime chacun de nous, de plus en plus chaque jour, et nous pardonner nos fautes les uns aux autres comme tu nous pardonnes nos péchés.

Aide-nous, Père très aimant, à prendre tout ce que tu nous donnes et à donner tout ce que tu nous prends avec un large sourire.

Cœur immaculé de Marie, cause de notre joie, prie pour nous.

Saint Joseph, prie pour nous. Saints anges gardiens, soyez toujours avec nous, guidez-nous, protégez-nous. Amen.

Simon Lessard : Jeune consacré, Simon Lessard est un ami de Dieu et des hommes, un passionné de contemplation et de mission. Féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il est membre du conseil de rédaction.

Benoît Boily, ptre
benoit.boily@le-verbe.com

TOUS À L'ABRI !

La table familiale, lieu privilégié de communion



De même que l'on ne dérange pas quelqu'un qui prie le Seigneur, car il n'y a pas d'être plus important que Dieu ; de même que l'on évite de perturber des époux qui célèbrent leur amour dans le lit conjugal, peut-on tirer la même conséquence des personnes qui partagent leur repas dans une communion particulière autour de la table familiale ou communautaire ?

Qui de nous n'a pas fait l'expérience d'un repas au cours duquel ont été partagées difficultés, mésententes, animosités, et qui s'est terminé par une bonne poignée de main ou par une embrassade bien sentie ? C'est que la table est un lieu privilégié de communion.

Les amoureux se donnent rendez-vous au restaurant ; les époux qui ne se parlent plus depuis quelques jours veulent se faire pardonner en se concoctant un bon plat ; le patron qui a des reproches à faire à un employé l'invite à dîner avec lui un midi ; l'enfant qui a coupé le lien avec ses parents depuis des années et qui le regrette.

La table est un lieu où nous aimons partager ce qui est de plus humain en nous : le boire et le manger. Il y a là un point commun que nul ne peut renier et où tombent les murs dressés volontairement ou non entre nous : les hiérarchies que nous aimons cultiver et que nous entretenons trop souvent pour

nous valoriser. La table nous situe sur le même plancher, au même niveau, avec les mêmes ustensiles, et nous fait partager la même nourriture, les mêmes plats, la même boisson, dans un coude à coude fraternel et détendu.

Tout est en place pour une véritable communion entre les personnes.

Aménager un espace-temps

Dans sa Règle, saint Benoît mentionne deux endroits où se construit la communion : l'oratoire et la table. L'oratoire, où se vit la communion avec Dieu ; la table, la communion avec les frères.

En commentant la Règle de saint Benoît dans son livre *Sur un chemin de liberté*, dom Guillaume Jedrzejczak écrit : « Pour saint Benoît, la faute grave conduit à l'exclusion de la table et de l'oratoire... En priant ensemble, en partageant ensemble le repas se tissent les liens qui, peu à peu, donneront son visage unique et particulier à une communauté. »

Il en est de même de la famille. La société impose souvent aux membres de la famille des contraintes qui les empêchent de se retrouver autour de la même table : activités professionnelles des parents, activités scolaires, horaires différents. Mais là où il y a un effort pour se donner des plages communes, un soir ou l'autre de la semaine, le dimanche midi et soir, là peuvent se vivre des repas enrichissants et comblants pour tous. À chaque famille de se donner des moyens de vivre une véritable communion.

Pour qu'existe une véritable communion, encore faut-il bannir les obstacles qui se dressent sur la route : ainsi la présence accaparante de l'appareil de télévision, qui introduit une ou des voix étrangères et qui empêche le dialogue entre les membres de la famille.

Liaisons dangereuses ?

Autre obstacle : l'usage du téléphone, et particulièrement du portable, durant les repas. S'il y a un moyen de briser la communion, c'est bien celui-là. Pendant que l'on aborde un point de vue, une question importante ou une simple conversation, la sonnerie vient interrompre le dialogue.

À ce sujet, dans son livre *Peuple de Pâques, communauté vivante*, le cardinal Luis Antonio G. Tagle,

archevêque de Manille, aux Philippines, écrit : « Pour être morts à la vie, nous n'avons pas à mourir d'une mort physique. Beaucoup de gens sont déjà dans le séjour des morts, car ils s'isolent et ne communiquent pas. Ils peuvent habiter une belle maison, mais vivre dans l'Hadès. Quand il n'y a pas pleine communion avec l'autre dans la même maison et pleine communion avec Dieu, alors nous devenons des morts-vivants. »

Et l'évêque de raconter une expérience vécue. Appelé à aller bénir une maison, il prit place dans une voiture envoyée par la famille. Les trois enfants adultes s'y trouvaient, mais aucun ne le salua. L'un d'eux conduisait, les deux autres étaient occupés à envoyer des textos. Puis, il a cette réflexion : « Comme j'étais perplexe ! [...] On a dit que le téléphone portable est un moyen de *liaison* ou de communication. Vraiment ? Ou bien produit-il davantage de morts ? Je doute que nous soyons vraiment *liés* au sens d'atteindre la plénitude de notre état de personne, là où les gens peuvent accéder à nos cœurs et où nous pouvons partager nos cœurs avec eux. »

Heureusement, en plus de l'afficheur sur les appareils, il y a aussi l'enregistrement des messages, ce qui nous permet de ne rien perdre des personnes qui veulent nous joindre. Il est difficile pour les gens de savoir l'heure des repas de leurs interlocuteurs, mais la grande majorité comprend qu'on ne dérange pas les gens durant les repas, lieu privilégié de communion, et très souvent, on s'excuse d'avoir appelé à une heure indue.

Peut-être y a-t-il au cœur des gens l'intuition profonde de respecter ce lieu où peuvent se tisser des liens uniques et personnels ! ■

Benoît Boily a plus de 50 ans de sacerdoce. En plus de ses collaborations ponctuelles, il tient le rôle de conseiller spirituel au sein du conseil d'administration de la revue depuis décembre 2011.



COMMENT PRIER EN FAMILLE ?

« Une famille qui prie est une famille unie », disait-on autrefois. Priez-vous avec vos enfants ? Désirer y arriver est déjà un début. Il n'y a pas d'âge minimum pour prier. Dès que l'enfant nous entend prier, même s'il ne parle pas, il peut pressentir que Quelqu'un de bienfaisant est là. Il apprend à prier en nous voyant, même s'il ne peut pas faire encore son signe de croix. Il peut regarder la bougie devant une icône, embrasser une petite croix ou un chapelet.

J'en ai souvent fait l'expérience avec mes enfants et maintenant avec mes petits-enfants. Vous pouvez dire tendrement un *Je vous salue, Marie*, et cette prière va s'imprégner en l'enfant, par immersion, comme s'il apprenait la langue maternelle de la prière et de l'amour. C'est par la tendresse que les enfants découvrent que Dieu est amour.

Trouver le bon moment

Même si l'on peut prier partout et en tout temps, il importe de trouver le bon moment où la famille peut se réunir pour prier quelques minutes. Il n'y a pas de moment idéal, mais j'ai remarqué qu'il est plus facile de prier en commun avant de coucher les enfants, même si la fatigue est réelle et que le téléphone risque de sonner. Ce qui ne nous empêche pas d'apprendre à nos enfants d'offrir leur cœur et leur journée au Seigneur dès leur réveil.

Après le bain du soir, voici le bain de Dieu. Il peut arriver que l'un des parents soit absent ; la prière peut quand même avoir lieu. Parfois, elle peut se faire au lit. Et si vous sautez quelques jours, ne pensez pas que vous n'y arriverez jamais, que prier en

famille n'est pas pour vous. Nous sommes toujours des « recommençants » dans la prière, que l'on prie seul, en couple ou en famille.

Toute une aventure

Prier en famille est toute une aventure. Mon épouse et moi l'avons souvent expérimenté avec nos enfants. Lorsqu'ils étaient petits, chacun voulait allumer la bougie. « C'est à mon tour, Catherine l'a fait la dernière fois. » Nous faisons ensuite le signe de croix et nous chantions un chant au Seigneur. Il arrivait que l'un boude, que l'autre joue avec la bougie, que la plus jeune ne tienne pas en place ou pouffe de rire. La patience était de mise. Nous n'étions pas dans un monastère, mais nous nous recueillions tout de même quelques secondes.

Puis, c'était le temps d'une prière spontanée, plus ou moins longue selon les journées, et cette formule de l'un de nos enfants, qui revenait toujours : « Merci, Seigneur, pour cette belle journée. » C'était mieux que rien. Parfois, nous avions de belles surprises : « Fais que papa et maman s'aiment toujours », « Je demande pardon d'avoir crié ce matin »... Il y avait

toujours une prière d'intercession pour les gens que nous avons rencontrés, spécialement pour ceux qui souffraient, ou pour un défunt. Nous terminions par un *Notre Père* en nous tenant la main. Le calme était revenu, mais pas pour longtemps: «C'était à moi d'éteindre la bougie, elle l'a fait exprès.»

Petit mode d'emploi

Pour que la prière familiale ne tourne pas en sport extrême, je vous suggère de la garder simple et courte. Voici un petit mode d'emploi pour vous aider à prier et à durer.

Vous allumez la bougie ou vous demandez à un enfant de le faire, à vos risques et périls. Prenez quelques secondes de silence; cela crée une ambiance favorable à la prière. Vous fermez les yeux et vous descendez dans votre cœur en vous mettant en présence du Seigneur: «Seigneur, tu es là présent en chacun de nous. Envoie ton Esprit et aide-nous à prier.»

Cela vous permet de décompresser un peu. La durée de ce temps de silence doit être proportionnée à l'âge de l'enfant. S'il rigole ou semble nerveux, il a peut-être atteint sa capacité d'attention. Par contre, la prière étant de l'ordre de l'attente, l'enfant apprend à attendre, à ne pas obtenir tout de suite ce qu'il désire. En général, plus l'enfant est jeune, plus la prière doit être brève, par exemple deux minutes. Et si, un soir, l'enfant est trop énervé, il est recommandé de raccourcir la prière pour cette fois.

Vous pouvez ensuite entonner un chant que les enfants aiment bien. L'enfant comprend en bougeant et en chantant. Le corps parle dans la prière. Il permet de rencontrer Dieu et de le célébrer avec tout ce que l'on est. Aujourd'hui, il existe plusieurs techniques pour prier avec son corps. En plus des positions traditionnelles comme prier debout, à genoux, assis, il y a le récitatif biblique, la gestuelle sur des chants, la prière de Jésus, le mime, la danse liturgique.

Faire court et rester patient

Après avoir chanté, vous pouvez lire un extrait de l'Évangile du jour. Puis, chacun est invité à formuler une prière plus spontanée. Pensez à ceux que vous aimez et qui vivent des difficultés; si c'est le soir, priez pour les personnes que vous avez rencontrées durant la journée. Vous pouvez terminer par un *Notre Père* en vous tenant la main. Le secret est de faire court et de rester patient.

Pourquoi ne pas prendre des textes de la liturgie du jour ?

Ce n'est pas seulement au père et à la mère d'animer la prière; vous pouvez aussi demander à un enfant qu'il prépare la prière de demain ou de dimanche prochain. Vous pouvez aussi prier dans sa chambre, devant son coin de prière. C'est à chaque famille de créer elle-même son propre style de prière en fonction de sa sensibilité et de son cheminement spirituel. Pour vous y aider, il y a des livres et

des revues pour enfants. Pourquoi ne pas créer un fichier de vos prières favorites, ou prendre des textes de la liturgie du jour? En variant les prières, en fonction du temps liturgique par exemple, vous risquez moins de tomber dans la routine.

Si la prière familiale semble assez naturelle avec les petits, c'est une tout autre histoire avec les plus grands, même si chaque enfant est différent. Il ne faut pas s'alarmer outre mesure s'ils refusent en disant que «c'est dépassé». Ils grandissent et ont besoin d'autonomie en se confrontant parfois aux parents pour intérioriser leur foi. S'ils ne prient pas avec vous, cela ne veut pas dire qu'ils ne prient pas du tout. Respect de leur pudeur! Et vous pouvez toujours prier pour eux. À la prochaine chronique, je parlerai des liturgies familiales que nous pouvons vivre à la maison. ■

Jacques Gauthier a publié en 2014: *Petit dictionnaire de Dieu* (Novalis), *Rêveries au Pont d'Oye* (Noroît), *Marie de l'Incarnation* (Novalis), *François de Laval* (Novalis), *Les maîtres spirituels chrétiens* (Novalis). Vient de paraître: *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue jacquesgauthier.com.



Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

L'ARBRE CACHÉ DANS LA GRAINE

Isabelle Normand,
dominicaine missionnaire adoratrice

Au couvent des Dominicaines Missionnaires Adoratrices, juché sur les hauteurs de Beauport d'où l'on aperçoit le fleuve et le fier cap Diamant, règne un climat de paix. Les sœurs s'affairent en silence, chacune assidue à sa besogne, à la prière et à tout ce qui alimente cette mystérieuse vie donnée à Dieu. Isabelle Normand est la plus jeune d'entre elles. Elle a 38 ans. Récit d'une vocation née dans une famille chrétienne.

Qui n'a jamais assisté à une célébration de baptême d'enfant où un vieil oncle roupille, la bouche béante, où un bébé enterre d'un cri grinçant l'hymne du chancre à la voix frêle, où les adolescents se lancent des regards moqueurs sans suivre le moindre mouvement.

Tant de cérémonies où l'aspect humain semble ternir l'éclat du divin. Si banal que puisse paraître un baptême, sa trace indélébile est infiniment plus grande qu'un

simple souvenir dans les pages glacées d'un album. Et pour Isabelle Normand, dominicaine missionnaire adoratrice, c'est là que tout a commencé.

■

Quand on la voit avec son voile noir et son habit blanc pareil à celui des autres sœurs, rien n'indique ce qui la différencie des autres et ce qui l'a conduite là. Seuls ses yeux bleus donnent l'indice

d'un mystère habité. C'est une convertie de la dernière heure? Une délinquante repentante? Une chercheuse d'absolu depuis sa jeunesse? Elle seule saura me le dire.

Isabelle est certainement un spécimen en voie de disparition. Elle a été éduquée à la foi par sa mère profondément croyante. Son appel à la vie religieuse a suivi une longue et douce couaison pour n'éclore que bien des années plus tard.

Pas de violente révolte ni de grandes débauches, comme on l'entend souvent de la bouche des jeunes convertis, héritiers d'une éducation sans Dieu. Mais plutôt un parcours enraciné dans une terre fertile, une voie toute simple, un fleuve tranquille où affluent les grâces signifiantes, mais où surgit aussi la tempête des sentiments bien humains. Un chemin qui enseigne la patiente épreuve du discernement vocationnel.

Le Dieu de la crèche

La jeune religieuse n'a pas été élevée à coups de règle sur les doigts et de prières forcées. C'est sous le signe de la liberté que sa mère éduque ses enfants à la foi. Au grand air marin de Sept-Îles, havre où elle grandit, elle prie le chapelet en famille durant les vacances ou s'endort sur des histoires bibliques. Elle fréquente assidument la messe dominicale avec sa mère et ses deux frères.

Elle tient quand même à me le préciser : « Je n'ai pas eu du tout une famille parfaite, ma mère n'était pas parfaite non plus. Mais l'essentiel, elle nous l'a partagé : rencontrer le Christ comme personne en relation avec moi dans ma vie. La religion n'était pas seulement une question d'obligation du genre : "T'es obligé d'aller à l'église, et en sortant, tu fais ce que tu veux." Cela atteignait vraiment les valeurs profondes, l'amour, le respect. »

Dans l'esprit de bien des gens, Jésus est un personnage fictif et, dans le meilleur des cas, un symbole d'humanisme. Enfant, Isabelle ne compte pas Jésus au

nombre de ses amis imaginaires. C'est un ami bien réel, pas mal plus que le père Noël. D'ailleurs, elle rit en évoquant la fois où elle ne voulait pas, « mais vraiment pas », aller à la messe du dimanche. Sa mère lui demande alors avec souplesse et bonté si Jésus est son ami et si elle aime voir ses amis. Elle se résigne en lui donnant un « oui » hésitant. Sans le savoir alors, ce oui-là allait déclencher la cascade des *fiat* à suivre.

« Vraiment, ça m'est resté, cette expérience-là. Parce qu'il y a d'autres fois aussi où ça ne me tentait pas, mais j'y allais parce que Jésus était mon ami. Ton ami, tu l'aimes, tu vas le voir. Si tu l'aimes vraiment, tu ne fais pas comme s'il n'existait pas. »

Du peu qu'elle se souvient de ses catéchèses, elle se rappelle la fois en classe où elle devait illustrer la venue de Jésus sur terre. Elle imagine un Christ puissant et glorieux, qu'elle dessine au sommet du ciel sur de grands rayons lumineux. Jusqu'à ce qu'elle soit prise de panique au moment de remettre son dessin, quand elle prend conscience de son erreur : « Mais non ! Jésus est arrivé dans une crèche, tout petit ! » Elle le concevait comme ça, au fond : un Jésus fait tout proche d'elle pour être son ami.

Premier amour

Isabelle ne m'a pas parlé des détails croustillants de ses amourettes de l'école primaire. Dommage ? Vous vous doutez qu'elle a des événements plus profonds et plus déterminants à partager. Quand elle fait la relecture de sa vie, elle constate que la première communion est le prélude d'un grand amour,

même vécu dans son cœur de petite fille.

Lors de sa catéchèse préparatoire, on lui dit que le Seigneur Jésus est présent dans l'hostie. Ah oui ? Quand la jeune néophyte s'avance pour communier, elle joue à décrypter dans les yeux du prêtre les signes palpables du miracle. Déçue, elle n'y trouve pas la certitude.

« En retournant m'asseoir après, j'ai comme goûté l'amour de Dieu. C'est maintenant que je peux le dire, car à l'époque, je ne savais pas trop c'était quoi. J'étais juste comme bien émue, et je voyais les autres autour de moi bien agités. Ils ricanaient, mais moi, je goûtais quelque chose de profond et spirituel. Je ne fais pas nécessairement le lien avec mon appel à la vie consacrée, mais certainement avec la communauté dans laquelle je suis présentement, appelée à faire connaître et à vivre l'amour avec lequel le Christ se donne dans l'eucharistie. »

Autre grande confirmation de son appel : sa confirmation. « Par le sacrement de confirmation, ce n'étaient plus nos parents qui s'occupaient de notre foi. C'était à nous de nous prendre en main, d'assumer notre choix de vie et de suivre le Christ. J'aurais voulu être de ceux qui le suivaient de plus près. Quand on regarde la vie itinérante de Jésus, sa vie de prédication, on voit des disciples l'accueillir ou le suivre d'un peu plus loin. Mais moi, je voulais vivement faire partie de ses amis intimes qui le suivent de plus proche. »

Chemin sinueux

« Il est vain, si l'on plante un chêne, d'espérer habiter bientôt

sous son feuillage», disait Antoine de Saint-Exupéry. La graine semée dans le cœur d'Isabelle au jour de son baptême n'était pas prête à devenir un arbre planté dans une communauté religieuse, loin de là. Il fallait encore l'arroser et l'exposer au soleil.

Pourtant, dès l'âge de 16 ans, Isabelle souhaite vivre de son propre chef une retraite de discernement vocationnel, sa mère l'ayant entretenue à plusieurs reprises des diverses possibilités d'engagement chrétien. Sauf qu'elle étouffe en quelque sorte l'appel de Dieu dans l'œuf.

«J'avais commencé la retraite en me disant: "Seigneur, dis-moi ce que tu veux, mais fais que ce soit le mariage." Je n'avais donc pas la liberté intérieure de faire un vrai discernement. Je me convainçais moi-même que c'était ça, car c'était la réponse que je voulais. Tout ça pour dire que, dans un discernement vocationnel, il faut toujours être bien accompagné.»

Elle continue son chemin en faisant ses études en biologie, tout en s'impliquant comme elle peut dans la paroisse de Sept-Îles, où les mouvements jeunesse ne courent pas les rues. Quelques retraites par-ci par-là, et la voilà chatouillée intérieurement par un des thèmes: «Es-tu prête à donner ta vie pour que les autres aient la vie?» Mais Isabelle s'empresse de retourner le sablier de l'appel. C'était pour les autres, pas pour elle.

Aux Journées mondiales de la jeunesse en 2002, quelques années plus tard, la jeunesse catholique est massée autour d'un père qui, bien qu'il soit courbé sous le poids de la maladie, a su en redresser plusieurs. Isabelle pensait venir

à Toronto entre autres pour se trouver un potentiel mari. «J'aurais aimé me marier, mais en même temps, je n'étais pas prête à prendre n'importe qui. Je vivais ma vie de foi et je voulais me trouver un mari qui avait les mêmes valeurs que moi.»

Puis, une parole de saint Jean-Paul II la saisit au détour des envies. C'est de la bouche de son frère qu'elle l'entend, étant donné que sa radio à elle est défectueuse. Comme quoi l'esprit souffle comme il veut! «Si vous sentez au plus profond de votre cœur cet appel à suivre Jésus sur la voie royale de la croix, dans le sacerdoce ou la vie consacrée, n'ayez pas peur!» Ces paroles retentissantes déchirent le silence de la foule, et Isabelle.

La jeune consacrée me dit, émue: «Et là, je fonds en larmes, touchée au cœur. Puis, je vois que tout le monde autour de moi, ça leur passe comme de l'eau sur le dos d'un canard. J'étais d'autant plus fâchée en voyant qu'il y avait seulement moi qui étais touchée, mais là, ça m'a fait allumer: il y a peut-être vraiment un appel.»

Appariement d'ADN

Entre 2002 et 2007, Isabelle, biologiste, s'occupe du règne du vivant sur la Côte-Nord autant que du règne de Dieu dans son âme. Et tranquillement, le vent de sa vocation change et finit par lui indiquer clairement le nord. À 30 ans, elle s'y rend finalement.

«J'avais l'impression que la jeunesse était passée. J'aurais aimé la donner à Dieu, mais là, je ne pouvais plus.» Après un silence

pensif, elle reprend: «Avec le recul, je constate que je n'étais pas prête. Des fois, on parle de détour; mais non, ce n'était pas un détour. Ce fut une période d'approfondissement du désir, de purification des intentions. Apprendre à mieux me connaître, acquérir aussi une certaine maturité.

«Durant ma recherche, une religieuse de ma ville donnait les exercices spirituels de saint Ignace. Je lui demandais: "Comment ça, j'ai les deux désirs? Je me sens attirée à la fois par la vie de mariage et par la vie consacrée." Puis, le Seigneur finit par nous travailler.»

Elle se rend alors à Québec pour une semaine de retraite ignatienne. Son accompagnateur l'aide à départager les désirs profonds des désirs superficiels. Elle est bien appelée à la vie consacrée. Il ne lui reste qu'à trouver une communauté. «J'avais tellement une grande joie intérieure. Une joie profonde et pas une joie qu'on se donne à soi-même. Mais trouver ma communauté... On ne magasine pas ça comme on magasine une paire de souliers... Je me disais qu'il me faudrait encore plusieurs années de recherches; ça m'a découragée un peu.»

Son accompagnateur lui propose d'aller faire un tour chez les Dominicaines Missionnaires Adoratrices de Beauport. Elle s'y rend sur-le-champ, comme si son destin allait se jouer dans la prochaine heure.

«La sœur qui m'a accueillie était la prieure générale. Elle m'a fait faire un tour de la maison, m'a expliqué la spiritualité, la forme de vie. Là, mon cœur brûlait. Ça rejoignait vraiment ce que j'étais intérieurement, mais en voyant la robe, je me suis dit: "Non, je

ne rentrerai jamais là.” Mais je me suis aussi dit qu’au fond elles étaient solides dans leur foi pour porter un habit religieux dans le monde dans lequel on vit.»

Isabelle n’est pas encore prête. Il lui reste à cartographier des ADN dans le cadre d’une année pour Dieu. En bonne biologiste, c’est l’image qu’elle me donne. Durant cette année, elle découvre que son ADN spirituel, le code qui décrit ce pour quoi elle est faite, correspond aux bases de l’ADN de sa future communauté. Elle passe donc d’une famille chrétienne à la famille religieuse où elle continuera de grandir.

Elle y entre à 31 ans.

Dans le rétroviseur de la vie

«Des fois, on peut avoir l’impression que Dieu est absent, quand on a le nez collé sur nos difficultés. Mais avec le recul, on voit vraiment le chemin qu’on a fait. Il n’y a pas eu de détour. Il fallait que je passe par ce chemin-là. Parfois aussi, on pense que ça aurait pris une famille chrétienne parfaite, mais pas du tout.»

Quand elle revoit défiler sa vie, Isabelle jubile d’action de grâce. Par des détours apparents qui n’en sont pas du point de vue de la providence, elle s’est finalement rendue droit au cœur de Jésus eucharistique, son premier amour.

■

D’après Isabelle, qu’est-ce qu’on doit absolument apprendre aux enfants pour leur transmettre la foi? «La

liberté et la relation. Leur faire connaître l’amour que Dieu a pour eux. S’ils y goutent, ça peut leur rester toute leur vie.» Bien sûr, les valeurs de l’amour et du respect, l’habitude de la prière, le sens de l’engagement familial ont été pour Isabelle une sorte de «noviciat» avant l’heure. Mais sans l’expérience de l’amour de Dieu pour elle, elle n’en serait peut-être pas là.

Et que conseille-t-elle aux jeunes qui traversent le désert du discernement?

«Je voudrais surtout leur dire de ne pas avoir peur et de faire confiance à Dieu. Lui seul nous connaît mieux que nous-mêmes et il veut notre bonheur. Notre vocation est le chemin le mieux adapté pour nous vers la sainteté.»



Le chemin de la sainteté, la plénitude de la vocation, c’est finalement le déploiement de la grâce baptismale. Dès son baptême, la vocation à la vie religieuse d’Isabelle était un bien petit germe. L’arbre était dans la graine. Patiemment, elle l’a arrosée. Et maintenant, de cet arbre en sortiront bien d’autres.

«Sur la haute montagne d’Israël, je le planterai; il poussera des branches et produira des fruits; il deviendra un cèdre magnifique, et des oiseaux de toute espèce viendront s’abriter sous lui; tout ce qui a des ailes habitera à l’ombre de ses rameaux», disait Ézéchiél (17,23). ■

Frédérique Francoeur
frederique.francoeur@le-verbe.com

LE POINT

SUR LE SYNODE DE LA FAMILLE

En octobre 2014 avait lieu à Rome le Synode extraordinaire portant sur les défis pastoraux de la famille dans le contexte de l'évangélisation. Nombre d'évêques de partout au monde étaient arrivés à cette assemblée avec un questionnaire dument rempli dressant un portrait le plus réel possible des situations familiales de leurs paroisses. En attendant, dans quelques semaines, la seconde partie de l'exercice, Frédérique Francoeur nous rappelle les enjeux, les pierres d'achoppement et les espoirs suscités par ce Synode.

Cette première rencontre des présidents des conférences épiscopales du monde avait comme objectif de «recueillir les témoignages et les propositions des évêques pour annoncer et vivre l'Évangile de la famille» (Document préparatoire).

Par exemple, ils devaient indiquer si le concubinage *ad experimentum* (soit le concubinage *experimental*, précédant ou remplaçant le mariage) était une réalité pastorale importante de leur Église, ou encore quelle était, chez les fidèles, la connaissance réelle des enseignements de l'Église.

Les hommes d'Église devaient réfléchir aux situations familiales réelles, de plus en plus diversifiées et complexes à mesure qu'avance le 21^e siècle. En effet, les familles nucléaires, formées d'un père, d'une mère et de leurs enfants communs, se font de plus en plus rares en Occident. On a vu apparaître des ménages à deux mamans, d'autres au papa et à la belle-maman, des familles à une maman...

Le pape François, par le Synode, désirait transmettre aux évêques la préoccupation suivante : comment accompagner ces familles hétérogènes ?

La deuxième partie du Synode, quant à elle, est l'aboutissement des réflexions ayant débuté

officiellement en 2013. Concrètement, cette partie doit se conclure par l'établissement de lignes directrices claires pour la pastorale. Cette mission est colossale : comment orienter la pastorale en s'ancrant dans la réalité des familles, tout en gardant les yeux sur le Christ ? Les lignes pastorales ne seront pas définies, en octobre prochain, sur un coup de tête. Loin de là.

Synode en deux parties

Au terme du premier Synode, les évêques sont repartis vers leurs paroisses avec la mission de recueillir l'opinion des paroissiens sur les différents thèmes du Synode. Comment l'Église devrait-elle accueillir les divorcés ? Les familles monoparentales ? Devrait-on assouplir la procédure de nullité de mariage ? Comment accueillir les personnes homosexuelles ?

Des questionnaires ont été distribués aux paroissiens, d'autres ont été diffusés sur les sites Web des diocèses. Toutefois, au Canada, de nombreux fidèles se sont plaints de la piètre accessibilité du document et craignent que la consultation ne soit pas sortie des bureaux des agents de pastorale.



À tout le moins, officiellement, des groupes de travail et des rassemblements diocésains ont été organisés un peu partout, toujours en vue de tâter le pouls de la population laïque. Ce temps de consultation s'est étendu jusqu'à la fin de l'hiver 2015, question de laisser le temps aux évêques d'établir des synthèses des résultats obtenus et d'envoyer leurs observations au Vatican pour le jour de la Pentecôte.

On a voulu que l'année séparant les deux synodes soit pleine de discernement, de réflexion et de discussions. C'était d'ailleurs le souhait du pape. Il dit lui-même dans *Evangelii gaudium* qu'il ne faut pas «attendre du magistère papal une parole définitive ou complète sur toutes les questions qui concernent l'Église et le monde». Il poursuit en soulignant que le pape ne remplace pas «les épiscopats locaux dans le discernement de toutes les problématiques qui se présentent sur leurs territoires».

Le *Relatio synodi* : un avant-gout des lignes pastorales

On a vu, au cours de cette année, plusieurs hommes de foi se prononcer sur des questions polémiques, la plus débattue étant celle de l'accès des divorcés aux sacrements; les médias,

chrétiens et non chrétiens, se sont eux aussi prononcés sur les thèmes synodaux; on a également vu paraître le document de conclusion du premier Synode, le *Relatio synodi*.

Ce document était le point d'ancrage de la réflexion et du discernement de cette année, en plus d'être la base des questions transmises aux évêques et aux paroissiens.

Comment accueillir les familles «avec leur existence concrète», pour reprendre les mots du rapport, et susciter chez eux le développement de la foi et du désir de Dieu? Voilà ce sur quoi se penchait le *Relatio synodi*.

Ce premier rapport suit la ligne de pensée du pape. Selon lui, «sans diminuer la valeur de l'idéal évangélique, il faut accompagner avec miséricorde et patience les étapes possibles de croissance des personnes qui se construisent jour après jour». Ce qu'il veut dire est simple: l'Église doit accueillir avec amour et miséricorde toutes les familles qui désirent se rapprocher du Christ. Reste maintenant à savoir *comment*.

C'est précisément sur ce point que les opinions des prélats divergent.

Des prélats captent l'attention

D'un côté, on retrouve les cardinaux qui sont axés sur la doctrine sociale et sur l'intégration de l'Église à la nouvelle société. Le cardinal allemand Walter Kasper est certainement celui qui a fait couler le plus d'encre, se positionnant en faveur de la communion aux divorcés remariés.

Selon lui, les divorcés ne sont pas des excommuniés ; il faut les accueillir en retournant aux racines de l'Église, en adaptant la nouvelle évangélisation dans une optique de *changement de paradigme*. Évidemment, cet accueil ne se fait pas sans certaines conditions : le demandeur doit d'abord vivre dans la foi, se repentir de ses actes et désirer les sacrements comme source de force.

Dans cette lancée, les personnes homosexuelles ne sont plus vues désormais comme commettant un péché. On compte dans ce camp des personnalités telles que M^{gr} Jean-Charles Thomas, ancien évêque de Versailles ; le cardinal allemand Reinhard Marx ; l'évêque de Mayence, M^{gr} Karl Lehmann ; l'archevêque de Chieti, M^{gr} Bruno Forte ; ainsi qu'un unique évêque africain, M^{gr} Charles Palmer-Buckle.

Plusieurs adoptent, à l'inverse, une position plus conservatrice quant à la doctrine de l'Église. Ainsi, le cardinal guinéen Robert Sarah, préfet pour la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, affirme que « l'Église d'Afrique s'opposera fermement à toute rébellion contre l'enseignement de Jésus et du magistère », confirmant son

désaccord avec l'accès à la communion des divorcés et à une reconnaissance des unions homosexuelles.

Les cardinaux Gerhard Ludwig Müller, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi et archevêque allemand, Raymond Burke, ancien archevêque de Saint-Louis, Carlo Caffarra, archevêque de Bologne, ainsi que l'Australien George Pell sont aussi comptés parmi les ténors d'un certain statu quo.

Vérité et charité

Cela dit, la nécessité de l'annonce de l'Évangile est grande, et « l'Église est appelée à la mettre en pratique avec une tendresse de mère et une clarté de maîtresse ». En bref, elle doit accueillir les familles, tout en les guidant vers le Seigneur et en mettant l'accent sur « les éléments de leur vie qui peuvent conduire à une plus grande ouverture à l'Évangile » (*Relatio synodi*). Cela vaut pour les couples unis civilement, ceux vivant en concubinage, les divorcés, les familles monoparentales, etc.

Le rôle des hommes d'Église est de les accompagner, « d'ôter leurs sandales devant la terre sacrée de l'autre » (*Relatio synodi*). La pastorale doit donc être faite selon les situations particulières grâce à un bon discernement, et elle doit être axée sur la réconciliation et la médiation. La discrimination doit être écartée au profit de l'accueil charitable et de l'encouragement à la participation à la vie de la communauté.

Fait intéressant : l'accueil de l'Église s'étend parfois même au-delà des barrières religieuses. Le *Relatio synodi* souligne que certains mariages non chrétiens

Le rôle des hommes d'Église est de les accompagner, « d'ôter leurs sandales devant la terre sacrée de l'autre ».

présentent des caractéristiques fondamentales du mariage chrétien, pouvant être considérés comme orientés vers Dieu.

Accueillir et témoigner

C'est maintenant établi : la diversité familiale est au cœur du Synode. Et c'est dans cette optique que le rapport de mi-parcours formule les premières propositions concernant l'évangélisation. Celle-ci doit avant tout s'ancrer dans la réalité des familles, en mettant l'accent sur les joies qu'elles permettent de vivre, tout en n'ignorant pas les difficultés.

Le mode d'ordre : être concret dans l'expression du témoignage.

Pour ce faire, les familles chrétiennes sont appelées à témoigner et à faire part de leur expérience, en montrant que « l'Évangile de la famille est une réponse aux attentes les plus profondes de la personne humaine » et en témoignant qu'il lui permet de vivre un amour conjugal durable, heureux, dépassant l'égoïsme personnel.

Les propositions soulignent aussi l'importance de l'accompagnement des futurs et des nouveaux époux, l'importance de l'accompagnement dans l'ouverture à la vie, « exigence intrinsèque de l'amour conjugal » (*Relatio synodi*), dans les méthodes naturelles de paternité et de maternité responsables, ainsi que dans les fruits de l'adoption.

En octobre prochain

Ces premières propositions, formulées à la suite du premier synode, serviront de base pour la formulation des directions à donner à la pastorale. Ces dernières seront formulées le mois prochain en s'appuyant également sur les observations des évêques, sur les réponses des paroissiens ainsi que sur les nombreux mois de discernement dont auront disposé toutes les équipes synodales.

L'*Instrumentum laboris* (instrument de travail), un document de 77 pages, a été rendu public en juin dernier par le Vatican. Il servira de base aux discussions qui auront lieu dans quelques semaines.

Le document penche en faveur d'une meilleure intégration des paroissiens vivant des situations

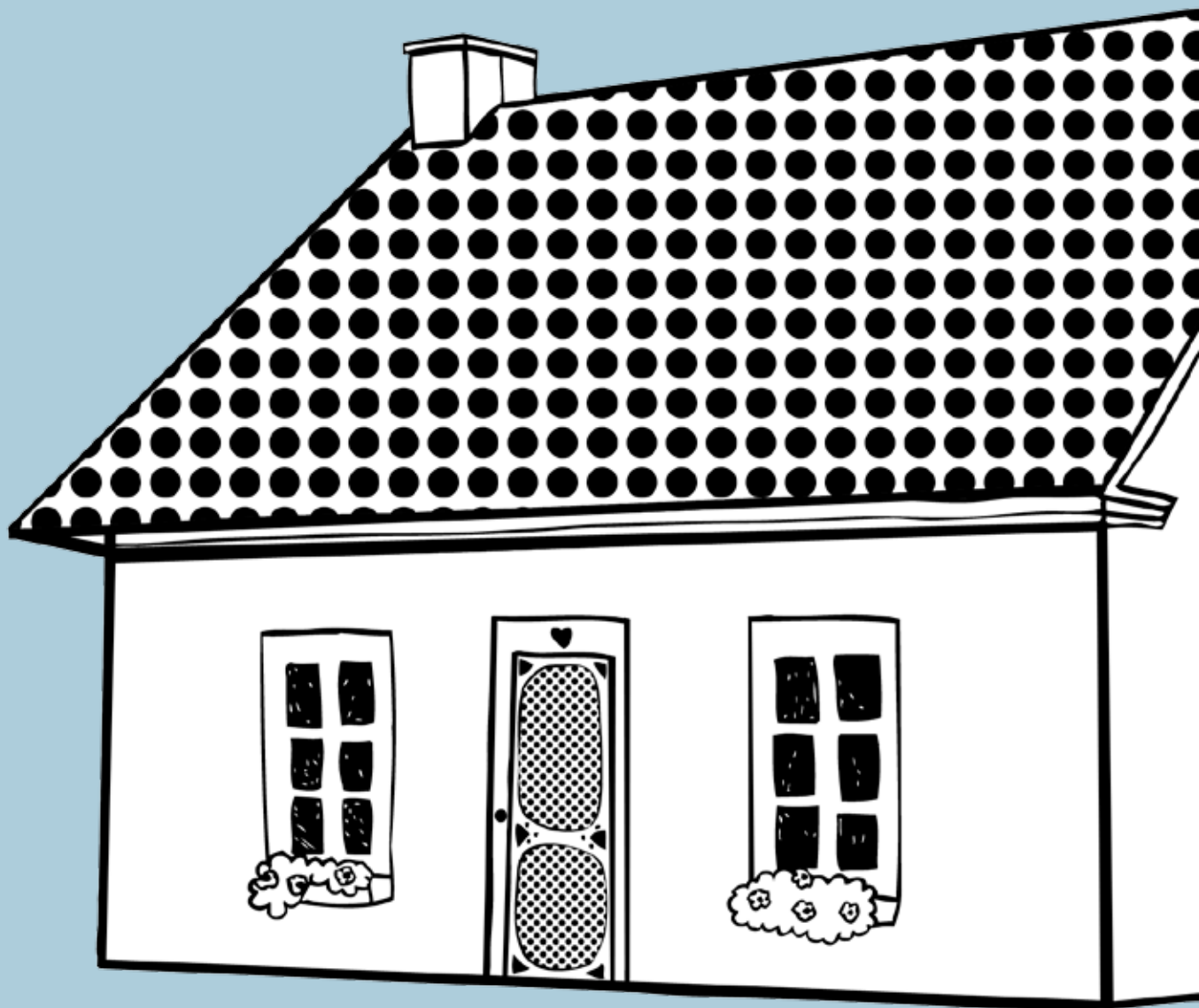
conjugales irrégulières et souhaite que les diocèses promeuvent « des parcours d'implication progressive pour les personnes cohabitant ou unis civilement » en les menant vers un mariage catholique. ■

Frédérique Francœur : Frédérique est étudiante en enseignement du français. La littérature et la société sont ses centres d'intérêt de prédilection. Les mots sont ses outils les plus efficaces au quotidien, quoiqu'elle perde toujours au Scrabble.



Fabrice Hadjadj
redaction@le-verbe.com
Illustrations: Claudia Tremblay

QU'EST-CE QU'UNE FAMILLE?





La question est si élémentaire qu'on peut se demander si elle se pose : qu'est-ce qu'une famille ? On peut même s'étonner que nous soyons ici ¹, ensemble, à nous interroger sur une pareille évidence, et certains ne manqueront pas de croire que notre démarche ne pourra conduire qu'au ressassement de choses banales ou à la complication de choses simples. Avec une telle question, nous n'aurions que cette alternative : soit d'enfoncer des portes ouvertes, soit de couper les cheveux en quatre

En même temps, on le devine, les premières évidences se cachent toujours dans leur lumière. Ce n'est pas seulement comme mon nez au milieu de ma figure, trop proche pour être vu ; ni comme le paysage cent fois retraversé, tellement connu qu'il s'efface. C'est surtout comme une source qui éclaire et fonde les autres choses, mais qui ne peut pas, dès lors, être elle-même par autre chose fondée ni éclairée. Devant cette source, nous sommes semblables à des oiseaux de nuit qui voudraient regarder le soleil en face, éblouis par la clarté trop grande.

Nous provenons tous d'une famille, nous commençons tous avec un nom de famille, nous avons tous eu une certaine famille pour berceau. La famille est un fondement. Or, *si elle est un fondement, on ne saurait « fonder la famille »*. Si elle se situe au principe de nos vies concrètes, il devient impossible de la justifier ou de l'expliquer, parce qu'il faudrait recourir à un principe antérieur, et la famille ne serait plus qu'une réalité secondaire et dérivée, et non pas une

1. Version longue d'une conférence donnée à Paris, dans le cadre du « Grenelle de la Famille », le 8 mars 2014. Cette conférence a ensuite été publiée sous le même titre aux Éditions Salvator, Paris, © 2014. Ce texte est reproduit ici – partiellement – grâce à l'aimable autorisation de cette maison d'édition. La version intégrale est disponible en librairie, sous le même titre.

matrice. Les théoriciens qui voudraient que la première communauté humaine fût issue d'un contrat passé entre individus asexués et solitaires déclarent eux-mêmes qu'il s'agit là d'une fiction, d'une hypothèse de travail, et non d'une réalité². Il n'y a pas, au niveau de la condition humaine, de principe antérieur à la famille. On ne peut donc pas l'expliquer ni la justifier, on peut seulement expliciter sa présence qui nous devance toujours.

Ici, l'évidence a précédé nos yeux. Elle les a même décillés, invités à s'ouvrir par ses premiers sourires et ses premières voix. Et c'est pourquoi ceux qui s'acharnent – et se décharent – contre la famille sont si difficiles à contester. Expliquer que l'homme descend du singe est plus facile qu'expliquer qu'un enfant descend d'un homme et d'une femme : dans le premier cas, la thèse réclame effectivement des explications, et même des explications nombreuses, alors que, dans le second, il n'y a rien à expliquer, il ne s'agit même pas d'une thèse, mais d'un donné absolument initial, comme l'existence du monde extérieur. Or, comment prouver que le monde extérieur existe ? Comment montrer à quelqu'un que le soleil éclaire ? [...]

L'être contre la norme

Qu'est-ce qu'une famille ? C'est une question sur l'être, la question philosophique par excellence. Elle recherche l'essence d'une réalité. On peut dire bien des choses exactes sur la famille, on peut l'aborder aux points de vue historique, sociologique, psychologique, juridique, moral, relater des faits, marquer des devoirs, et néanmoins manquer sa vérité. Parce que la vérité ne se réduit pas à l'exactitude, de même que le temps ne se réduit point aux horloges. On peut décrire minutieusement le mécanisme d'une montre, la régler jusqu'à la plus haute précision, et passer à côté de l'essence du temps – essence du temps qui n'est d'ailleurs pas sans lien avec celle de la famille, puisque le temps de notre histoire dépend foncièrement de la succession des générations.

On peut se contenter d'être *descriptif*, montrer que la famille ne cesse de changer selon les lieux et les époques, et par là en proposer une conception relati-

2. Rousseau écrit dans l'introduction de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) : « Commençons donc par écarter tous les faits. » Au début du Contrat social (I, 2), il ne peut s'empêcher d'admettre le fait fondamental : « La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille. »



viste. On peut s'efforcer d'être *prescriptif*, affirmer, au nom du bien de l'enfant, que les différentes conceptions de la famille ne se valent pas toutes, et par là en ordonner une conception moralisatrice. Dans les deux cas, on est *exact*, et non pas *vrai*. Plus encore : on est *normatif*, et non pas *essentiel*. Le moralisateur est ouvertement normatif parce qu'il impose une norme à partir d'une doctrine des valeurs. Mais le relativiste est normatif de manière insidieuse, parce qu'il laisse s'imposer une norme selon le rapport de forces du moment.

L'essence n'a rien à voir avec la norme. L'essentiel (je peux dire le naturel, pourvu qu'on entende ce mot de manière philosophique et non seulement biologique) est en deçà ou au-delà du normal et de l'anormal. Car l'essence ne relève pas de nos constructions, de nos artificialisations, des raffinements qu'échafaude l'industrie humaine (et cela est vrai même de l'essence d'un objet fabriqué, qui dépasse l'idée que s'en fait le fabriquant). Elle renvoie à ce qui n'est pas fabriqué jusque dans le fabriqué même, à ce qu'on n'a pas choisi, à ce qui échappe à la préméditation comme à l'idéologie, cette préméditation fût-elle altruiste, et cette idéologie, d'inspiration chrétienne.

En prétendant fonder la famille parfaite sur l'amour, l'éducation et la liberté, ce qu'on fonde, en vérité, ce n'est pas la perfection de la famille, mais l'excellence de l'orphelinat.

Qu'on ne peut déconstruire l'essentiel

Comme il n'est pas construit, le donné essentiel ou naturel n'est pas passible de déconstruction. La seule manière de le déconstruire, c'est de le détruire entièrement. Mais puisque, avec la famille, il faudrait détruire l'homme lui-même, le plus souvent, il suffit de la déformer ou de la parodier.

Nous assistons ainsi à un curieux retour du refoulé familial. Ceux-là mêmes qui dénigraient hier le mariage et la famille revendiquent aujourd'hui un mariage et une famille à leur façon. Bien que dédaigneux du donné des sexes, ils la conçoivent malgré tout comme l'association de deux adultes et d'un ou plusieurs enfants, et démontrent par là leur dépendance et leur fascination à l'égard du modèle révélé dans l'union naturelle de l'homme et de la femme, comme s'ils n'avaient pas pu aller plus loin. Après tout, leur marginalité assumée aurait pu se faire plus inventive, et proposer un mariage à n personnes, sorte de remaniement sentimental de la société à but non lucratif, ou encore un mariage avec des individus d'une autre espèce, animale ou végétale ou manufacturée (beaucoup s'accouplent avec leur ordinateur), puis développer une parentalité vraiment nouvelle, avec l'adoption de vieillards, par exemple, ou la PMA d'hybrides robots et bonobos, haut fonctionnaire et caniche, *top model* et plante grasse... Mais non, ils conservent l'ordre symbolique

de papa-maman-bébé, tant et si bien que leur subversion est encore de la soumission, et que leurs offensives présupposent d'inconscients hommages.

Plus étrange encore : ceux-là mêmes qui dénonçaient la famille comme l'institution répressive ou oppressive de base, ceux-là veulent à présent faire de l'enfant le produit d'une manipulation génétique (puisque l'égalité réclame que deux femmes ou deux hommes puissent avoir des petits issus de leurs propres gamètes), ce qui est aller bien au-delà de l'oppression ou de la répression, puisque c'est courir vers une fabrication pure et simple, et faire despotiquement de l'enfant l'objet d'un planning, la réalisation d'un fantasme, et plus encore un cobaye de laboratoire. Cette contradiction prouve qu'on ne peut déconstruire l'essentiel, mais seulement construire à côté son simulacre, comme on ne fabrique une intelligence artificielle que d'après le peu que l'on a compris de l'intelligence humaine. [...]

L'amour, l'éducation et autres généralités

Qu'est-ce donc qu'une famille ? Les gens les mieux intentionnés à son endroit insistent sur certains éléments de définition. J'en retiendrai trois : 1° La famille est d'abord le lieu du premier *amour*. Il est fondamental que les parents s'aiment et que l'enfant soit aimé, sans quoi la

famille ne peut que se décomposer ou se dessécher. 2° La famille est le lieu de la première *éducation*. L'enfant y naît à partir d'un « projet parental responsable », où l'on songe à son futur, à son édification, à sa qualification sociale avec la plus grande compétence possible. 3° La famille humaine est aussi un lieu de respect des *libertés*. Les parents s'y sont unis par un contrat et, à travers leur mission éducative, ils contribuent à promouvoir « l'autonomie de l'enfant », non à renforcer sa dépendance.

Nous insistons souvent sur ces caractéristiques, parce que nous songeons au *bien* de l'enfant. Mais ce faisant, nous manquons l'essence de la famille et, alors même que nous pensons la défendre, nous fourbissons les armes qui permettent de la démolir. À trop se préoccuper du *bien* de l'enfant, on oublie l'*être* de l'enfant. À trop s'attarder sur les *devoirs* des parents, on oublie la *réalité* du père et de la mère. Les éléments que nous venons de proposer – amour, éducation, liberté – disent tout sauf l'essentiel, à savoir que les parents sont les parents, et que l'enfant est leur enfant.

Et voici la conséquence inéluctable : en prétendant fonder la famille parfaite sur l'amour, l'éducation et la liberté, ce qu'on fonde, en vérité, ce n'est pas la perfection de la famille, mais *l'excellence de l'orphelinat*. Cela ne fait aucun doute : dans un excellent orphelinat, on aime les enfants, on les éduque, on respecte leur personne. On y est même en quelque sorte dans la plénitude du projet parental, puisque prendre soin des enfants est le projet constitutif d'une telle entreprise. [...]

Principe honteux

Pourquoi manquons-nous si facilement l'essence de la famille ? Pour deux raisons, sans doute. La première, on l'a vu, c'est le « souci de prévention » : on pense au bien, plus encore au bien-être de l'enfant, mais on néglige de voir que l'enfant est d'abord un

enfant, que l'individu est d'abord un fils, et qu'il tient son origine de l'union d'un homme et d'une femme, son père et sa mère. Il peut arriver que père et mère fassent défaut, ensemble ou séparément, par mort, par abandon, par divorce, etc. Alors, on cherchera à compenser cette défection pour le bien de l'enfant. Du fait d'un tragique accident, parce que papa fut tué à la guerre, tel petit garçon est élevé par sa mère et sa tante, autrement dit par deux femmes. Et voilà qu'« il s'en est bien sorti ». Mais que faut-il en conclure ? Que deux femmes peuvent très bien élever un enfant, et que l'accident est voué à devenir un droit et une norme ? La compassion égalitaire doit-elle nous conduire à entériner la catastrophe et à dire finalement qu'il est aussi bien pour ce garçon que son papa soit mort prématurément ? Ici, comme on le voit, le souci du bien-être de l'enfant nous entraîne à dédramatiser sa situation, et de cette manière à occulter son être même, fruit d'une mère et d'un père, et originellement appelé, dans son enfance, selon un ordre donné et non reconstruit, à murir sous leurs regards différents, non superposables, d'homme et de femme.

La seconde raison pour laquelle nous tendons à nous aveugler devant l'essence de la famille, vous la comprenez déjà, c'est que son principe est trop élémentaire, trop humble, trop animal en apparence, par conséquent trop honteux (ne parle-t-on pas de « parties honteuses » ?). Hélas ! Pour les puritains, l'héritier du trône descend toujours d'une histoire de cul (qu'ils m'excusent de la choquante mais nécessaire expression). Le fier arbre généalogique ne pousse jamais de rameaux qu'à travers les cuisses des femmes. Le principe de la famille est dans le sexe. Même quand il s'agit d'une famille adoptive, même quand il s'agit d'une famille spirituelle, où le père est un père abbé et les frères sont des moines, les pures et hautes dénominations qu'on emploie viennent d'abord de la sexualité. Les noms du père et du fils s'énoncent à partir de ce fondement sensible qui est notre fécondité charnelle.

« *Le principe de la famille est dans le sexe.* »



C'est parce qu'un homme a connu une femme, et que de leur étreinte, par surabondance, ont jailli des enfants, qu'il y a ces noms de famille, ces noms de père, de mère, de fils, de fille, de sœurs et de frères. Le mot qui achève la devise républicaine : «fraternité», dérive lui-même du sexe et de la famille naturelle. Quant aux fameuses théories du genre, qui croient pouvoir affirmer que la masculinité et la féminité ne sont que des constructions sociales, elles s'appuient elles aussi sur la différence des sexes, sans lesquels l'idée même du masculin ou du féminin ne nous viendrait pas à l'esprit (elle ne serait pas venue à l'esprit des anges sans la fantaisie d'un Dieu créateur).

Six types de liens donnés dans le désir

La famille est donc d'abord *le lieu où s'articulent la différence des sexes et la différence des générations, ainsi que la différence de ces deux différences*. La différence des sexes, à partir de la fécondité propre à leur union, engendre la différence des générations, et cette différence des générations n'a rien d'analogue avec la différence des sexes. L'interdit fondamental de l'inceste nous le signale, mais aussi le fait que, lorsque l'homme s'unit à sa femme, il ne cherche pas d'abord à avoir un enfant, il cherche d'abord à s'unir à sa femme, et l'enfant advient, comme un surcroît (celui qui dans l'étreinte aurait des images de nourrisson tendrait moins à être père qu'à être pervers).

La famille noue ainsi trois types de liens : conjugal (de l'homme et de la femme), filial (des parents aux enfants), fraternel (des enfants entre eux). S'y ajoutent trois autres que l'on oublie souvent, et qui sont pourtant décisifs pour l'inscription historique et déjà politique de la famille. Celle-ci nous apparaît-elle menacée par le repli sur soi («Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur»), c'est à partir de son atomisation moderne : le père, la mère et l'enfant – comme si le père et la mère n'étaient pas des enfants eux-mêmes,

que l'enfant ne fût promis à devenir lui-même père ou mère, et que tous, par là, ne fussent pas ouverts à des relations qui débordent sans cesse la cellule familiale.

Les trois autres types de liens négligés par cette conception atomisée sont issus du redoublement des trois premiers liens sur les parents eux-mêmes. Les propres fratries de la mère et du père nouent pour leurs enfants un lien avunculaire, avec les oncles et les tantes (on sait combien l'oncle maternel est important dans de nombreuses sociétés traditionnelles, et vient y freiner le patriarcat). Les parents sont par ailleurs aussi des enfants, ce qui conduit au lien des grands-parents aux petits-enfants, lequel permet de tempérer l'influence du père et de la mère, et d'ouvrir le temps de la famille à celui de la tradition³. Enfin, sixième type de lien qui découle du premier – le lien conjugal – et que tend à offusquer l'idylle romantique : le lien «socérien» avec la belle-mère (*socera* en latin), avec la belle-famille – ce que l'on pourrait appeler la «théorie du gendre» et qui, en dérangeant l'idéal du couple, le rappelle au réel de la parenté. Avec lui, l'alliance conjugale se double d'une alliance pour ainsi dire tribale et élargit dès le départ l'espace familial à celui de la société.

Or, la particularité de ces liens familiaux, c'est qu'ils ne se fondent pas d'abord sur une décision, mais sur un désir, c'est qu'ils ne viennent pas d'abord d'une convention, mais d'un élan naturel. Sans doute, le désir doit y être assumé dans la décision (ou plutôt dans le consentement), et la nature s'y déploie à travers des aspects conventionnels. Mais il y va d'abord de quelque chose qui nous traverse, une donation qui vient de l'autre et va à l'autre, et donc dépasse nos

3. Que l'on pense à l'usage grec de la papponymie : «Selon cette coutume, le fait pour un homme de prénommer son fils aîné du prénom de son propre père confirme à la fois et transcende que tout parent retrouve ses propres parents à travers ses enfants. La permutation symbolique implique au minimum la succession de trois générations pour fabriquer de l'humain institué» (Pierre Legendre, *Filiation, Leçon IV*, Fayard, 1990, p. 62).

calculs. Cela nous emporte plus loin que nous-mêmes, plus loin que nos projets individuels (qui peut former le projet d'avoir une belle-mère?), parce que cela nous ouvre à l'autre sexe et à l'autre génération, parce que cela nous intéresse à un temps qui n'est déjà plus le nôtre.

Au-delà de tout calcul : le don de la vie

Disons-le simplement : *aucun calcul ne peut avoir pour résultat une naissance*. Personne ne peut se dire honnêtement : « Ça y est, je suis prêt, je suis assez mûr, assez compétent pour avoir un enfant, je sais parfaitement comment il faut s'y prendre pour en faire un homme accompli, j'ai le droit souverain de le faire venir au monde et d'être son maître. » Comment donc pourrions-nous avoir le *droit* d'avoir et d'élever un enfant, quand nous sommes nous-mêmes si bas, quand nous n'entrons pas grand-chose au mystère de la vie ?

Il ne s'agit donc pas d'un droit, mais d'un fait. L'enfant *advient* selon un don de la nature, et de ce don nous ne sommes jamais vraiment dignes. Il est *le surcroît de l'amour sexué*, et non *le résultat d'une visée directe*. Car aucune assurance humaine, technique ou morale ne peut être légitimement à l'origine de son advenue. Si sa présence relevait de notre compétence, alors nous le dominerions absolument, il serait un rouage dans un dispositif, une étape dans un développement, et non l'évènement de la vie qui commence et toujours nous dépasse. Lorsqu'un enfant lance à ses parents : « Je n'ai pas choisi de naître », les parents peuvent toujours lui retourner la politesse : « Nous non plus, nous n'avons pas choisi, cela nous a été donné, et nous essayons de changer notre surprise en gratitude. »

Nul n'est habilité à avoir un enfant. Nos habilitations nous pousseraient plutôt à ne pas en avoir, nous inciteraient même à cette précaution, pour nous épargner un drame inévitable. Mais il y a l'union des sexes. Il y a cette générosité qui nous traverse (et l'on peut dire qu'elle nous traverse, car lors de l'union des sexes, on ne se focalise pas là-dessus), cette générosité qui ouvre dans la mer de ce monde et à travers le ventre de la femme le passage des générations.

Ce passage des générations ou cette succession des âges – qui est le soubassement de l'histoire – possède cette caractéristique de n'être pas un contrat ni une transaction. Elle réalise un *don sans réciprocité*. Ce que les parents, traversés par la vie, donnent à l'enfant, ils ne le donnent pas de manière souveraine, comme s'ils étaient l'origine



absolue de ce don, et l'enfant, de toute évidence, n'a pas à et ne saurait le leur donner en retour. Il n'a pas à leur rembourser ses couches, ses crèmes contre l'érythème fessier, ses girafes Sophie, ses petits pots, ses sacs de billes, ses inscriptions à l'école, etc. Il n'a rien à leur rendre, fors l'honneur. Car, à proprement parler, il n'a pas de dette à leur égard – puisqu'il n'a pas *contracté* avec eux le fait de naître. S'il leur doit quelque chose, c'est surtout d'entrer à son tour dans cette générosité avec un autre petit ingrat, et de reconnaître que, vaille que vaille et qu'on le veuille ou non, le temps est un à-venir excédant nos prospectives (fussent-elles révolutionnaires), que le don est antérieur à l'échange et le rend possible, que la logistique marchande est secondaire et dérivée par rapport à la logique de l'offrande – mais d'une offrande, je le précise encore, qui n'est pas volontaire ou morale –, d'une offrande qui nous est arrachée avec notre semence et qu'il ne s'agit que par la suite d'assumer personnellement. (Il ne saurait en aller ainsi avec le petit prodige que fabriquera la technoscience: avec lui, on sera en droit d'exiger, comme avec tout produit, un retour sur investissement).

Amour sans préférence

Nous pouvons à présent reprendre les trois éléments dont nous avons parlé plus haut – l'amour, l'éducation, la liberté – et voir comment ils se spécifient au sein de la famille à partir de cette donation qui la traverse.

Première spécificité: l'amour familial est essentiellement un *amour sans préférence*. Il ne relève pas du choix ni de la comparaison. Cela vaut spécialement pour la relation entre les parents et les enfants (même si, après un certain temps, cela vaut aussi pour les parents entre eux, l'épouse n'étant plus exactement celle à laquelle on a consenti lors de ses épousailles). L'amour des parents et des enfants est fondé sur la filiation elle-même et non sur des affinités électives. On le sent très bien lorsque le père est un lecteur de Tite-Live tandis que le fils se consacre aux jeux vidéos. Jamais ils n'auraient songé à se trouver dans le même salon. Jamais ils n'auraient formé ensemble un club. Mais la famille est le contraire du club électif ou sélectif. Les liens du sang y brisent les chaînes du parti tout autant que les chainettes du caprice.

L'enfant est toujours tel que les parents ne l'auraient pas voulu, mais aussi tel qu'ils l'aiment, et donc qu'ils consentent inconditionnellement à l'accueillir. Les parents sont toujours tels que les enfants leur

auraient préféré des héros de films, Charles Ingalls, par exemple, ou Yoda, mais aussi tels qu'ils les aiment, malgré tout, de cet amour *constitutif* qui précède leur propre conscience d'eux-mêmes, et donc tels qu'ils doivent inconditionnellement les honorer.

La famille, c'est toujours l'amour du vieux con et du jeune abruti, et c'est cela qui la rend si admirable, c'est cela qui en fait l'école de la charité. La charité est l'amour surnaturel du prochain, celui qu'on n'a pas choisi et qui nous est de prime abord antipathique. Or, les premiers prochains que l'on n'a pas choisis, et qui nous sont souvent insupportables, ce sont nos proches, donnés naturellement.

Autorité sans compétence

Deuxième spécificité: dans la famille, le lien éducatif se fonde sur une *autorité sans compétence*.

On n'attend pas d'être un bon père ou une bonne mère pour avoir un enfant. Sans quoi on attendrait toujours. La paternité vous tombe dessus, parce que le désir vous a tourné vers une femme. Quel rapport entre les deux? La biologie y voit une continuité. Mais la phénoménologie, disons la lecture de l'expérience vécue, montre une disproportion radicale, sinon une rupture entre le désir érotique et l'accueil d'un enfant. La paternité n'est pas une anticipation. C'est la présence de l'enfant qui vous l'octroie, qui vous en investit soudain, comme d'un costume trop grand.

On peut comprendre, s'il en va ainsi, les réticences du *Meilleur des mondes*: «En quoi celui qui a simplement couché avec une femme serait-il habilité à élever un enfant? En quoi sa libido lui confère-t-elle une quelconque compétence éducative? Certes, les pigeons, qui agissent par instinct, ont tout ce qu'il faut pour élever leurs petits pigeonceaux, mais les hommes ne disposent pas d'un tel instinct, et d'avoir fait la bête à deux dos de manière aussi irresponsable – sans réflexion ni préservatif – semble plutôt les discréditer en tant que précepteurs de haut vol.» Ces réticences conduisent inmanquablement au règne des incubateurs et des pédagogues, et à la mise au rebut des véritables parents. Le *père* est alors remplacé par l'*expert*, et la famille par la firme professionnelle.

Cependant, nous l'avons déjà observé: dans la famille, il ne s'agit pas d'abord de projet d'éducation, mais de réalité de la *filiation*. Ce n'est pas la compétence

qui y fonde l'autorité. C'est l'autorité reçue, malgré ses faiblesses, qui se met par la suite en quête d'une certaine compétence, sans doute, mais qui possède aussi son efficacité propre quoique paradoxale. L'autorité sans compétence a une valeur en soi, et même une valeur sans prix. D'une part, le père y montre qu'il n'est pas le Père, avec une majuscule, qu'il est lui-même un fils, et donc qu'il doit avec son fils se tourner vers une autorité plus haute que la sienne. D'autre part, puisque son autorité ne vient pas d'une compétence, mais d'un don, le père ne peut pas faire de l'enfant sa créature et essayer de le valoriser sur sa propre échelle de valeurs : il doit l'accueillir comme un mystère. Aussi, parce que cette autorité répond au don de la vie, son déploiement essentiel est dans l'affirmation qu'il est bon que l'enfant existe, qu'il est heureux qu'il soit né (ce que suppose toute fête d'anniversaire sans automatisme ni hypocrisie), que sa venue au monde n'est pas vaine, mais un événement sans mesure. Voilà ce que portent le père et la mère et qui n'est pas du ressort de l'expert ni du maître : «C'est toi, notre enfant, par merveille, alors que nous n'avons rien fait pour le mériter, alors que nous n'y comprenons rien, alors qu'il y a la mort et l'injustice, et voici pourtant ton pur visage qui fait foi que la vie est plus forte !» Et c'est cela l'autorité la plus profonde, qui se distingue de toute compétence utilitaire. Elle n'instruit pas l'enfant en vue de telle ou telle qualification particulière, elle lui manifeste le mystère de l'existence comme don reçu.

Le grand danger, bien évidemment, c'est quand le père n'ose pas s'avouer son incompétence et qu'il veut passer pour un expert (ce qui tend à faire de lui un ex-père, évidemment). Alors, son autorité se change en autoritarisme, et le mystère disparaît au profit des réussites fonctionnelles et des performances mondaines. C'est ce qui arrive bien souvent, et produit de la famille une image détestable et faussée. Autre déviation plus subtile : celle de la priorité éducative dans la famille, qui mettrait l'enfant «au centre». Françoise Dolto rappelle que l'enfant ne doit pas être mis au centre, mais à la périphérie, afin qu'il puisse contempler le monde adulte : sans cette périphéricité, il n'aura jamais envie de grandir et, préférant sa position de nombril du monde dans les jupes de sa mère, il aura du mal à se tourner vers le dehors, une autre femme, un autre temps. L'autorité originellement sans compétence éloigne spontanément les parents de la priorité éducative et de l'obsession pédagogique. Elle les pousse à *être* avant de *faire*, et à vivre une tendre proximité avant de constituer une salle de classe.

Liberté sans indépendance

Enfin, troisième spécificité en droite ligne de celles qui précèdent : dans la famille s'exerce une *liberté sans indépendance*, quelque chose, nous l'avons déjà vu, qui n'est pas la liberté de contrôle ou de pure décision, mais une liberté de consentement à ce qui est donné. Le projet parental est vite brisé par l'économie comme par l'aventure familiale – c'est-à-dire à la fois par le bas et par le haut, par ce qui est en deçà et par ce qui est au-delà du simple libre arbitre.

Les membres d'une famille sont en dépendance les uns des autres pour la subsistance : les enfants et les parents, le mari et la femme ne sont pas seulement unis par choix, mais par besoin ; et la table, le lit, le salon où accomplir ces fonctions élémentaires de manger, dormir, être ensemble, y sont des lieux essentiels qui ne se rencontrent pas dans les bureaux. Mais les membres d'une famille sont aussi en dépendance par le haut, en ce qu'ils entrent l'un par l'autre dans une aventure qui déjoue leurs projections. Les tragédies antiques en témoignent : elles mettent toujours en scène des histoires de famille. Il y a toutefois aussi ce fait ordinaire qui appartient plutôt à la comédie selon Molière : *le fils ou la fille n'ont de père et de mère que pour les quitter*, fonder une autre famille, épouser un parti qui souvent n'est pas le meilleur aux yeux de leurs parents.

La famille est toujours en excès sur elle-même, non seulement par le don de la naissance, mais aussi par les alliances extérieures dont elle procède et vers lesquelles elle va. Il y a votre belle-mère et puis il y a la belle-mère de votre propre fils, il y a cette extension de proche en proche qui, d'après Aristote, constitue le village puis la Cité.

Cette liberté sans indépendance, qui vous lance dans une aventure et même dans un drame, répond à des liens qui ne sont pas contractuels. On aimerait bien ne vivre que selon des contrats et pouvoir ajuster les rapports selon sa convenance, s'engager dès qu'on flaire l'aubaine, se dégager dès que ça sent le roussi. Or, on peut changer d'associé, on ne peut pas changer d'enfant. Et l'on peut devenir copain avec un plus âgé que soi, mais on ne peut, sans fausseté, devenir le copain de son père. Comme la différence sexuelle empêche la fusion, la différence générationnelle interdit le nivèlement. Il faut faire avec un *ordre causal*, une hiérarchie donnée, un patrimoine hérité, ce qui invite la liberté à s'ouvrir aux distinctions du réel et à ne pas sombrer dans l'indifférenciation d'une prétendue toute-puissance.

Point focal

Nous pouvons à présent approcher la famille dans le secret de son essence. Elle n'est pas une chose parmi d'autres, mais foyer, et non pas «foyer clos», mais foyer rayonnant. Un foyer, en peinture, n'est pas un objet qui apparaît dans une perspective, mais le point à partir duquel la perspective s'ouvre. Un foyer est aussi un feu, à savoir lumière et chaleur, et donc quelque chose qu'on n'éclaire pas avec autre chose, mais qui s'éclaire de lui-même, qui se manifeste de lui-même. Je veux dire par là que la famille, avant d'être un objet de pensée, est ce à partir de quoi nous nous sommes mis à penser. Souvent, on l'oublie, comme on oublie le sol, comme on ne voit pas ce qui nous tient et nous pousse en avant. À partir de cet oubli et de la fiction individualiste qui en découle, nous avons tendance à dissocier le *logique* et le *généalogique*. Nous posons l'homme comme individu doué de raison et refusons de le reconnaître comme fils de ses pères. Or, il est l'un avec l'autre. La tradition chrétienne nous le rappelle divinement. Pour elle, le *Logos* est le nom grec de la raison, mais c'est aussi le nom évangélique du Fils.

Qu'est-ce donc qu'une famille? On peut l'envisager à partir de ce que nous avons dit: la famille est *le socle charnel de l'ouverture à la transcendance*. La différence sexuelle, la différence générationnelle, et la différence de ces deux différences, nous y apprennent à nous tourner vers l'autre en tant qu'autre. C'est le lieu du don et de la réception incalculable d'une vie qui se déploie avec nous mais aussi malgré nous, et qui nous jette toujours plus avant dans le mystère d'exister. [...]

Lieu de l'aventure et du dysfonctionnement ou le tragique familial

Qui dit transcendance dit ce qui nous dépasse. Or, lorsque nous sommes en proie à ce qui nous dépasse, nous entrons dans un certain *tragique*. La famille est toujours *le lieu où cela ne fonctionne pas*, parce qu'elle n'est pas d'abord un lieu fonctionnel, mais existentiel. Elle est sans cesse, comme toute aventure, traversée par des conflits, par des ratés, par des offenses qui suscitent la rancune et qui exigent le pardon.

Dès l'origine, cela se passe mal. L'homme et la femme chutent l'un par l'autre, Caïn assassine Abel, une première Tamar couche avec son beau-père

Juda, une seconde Tamar se fait violer par son demi-frère Amnon, Absalom fait la guerre à son père le roi David... Si bien que l'attente du Messie est l'attente de Celui *qui réconcilie les frères* (fin du livre de la Genèse et de l'histoire de Joseph) et *qui amènera le cœur des pères vers leurs fils et le cœur des fils vers leurs pères* (Mt 3,24 – dernière parole, dans le canon catholique, de tout l'Ancien Testament). Que le Messie vienne, cependant et, malheureusement (ou heureusement sans doute), cela ne s'arrange pas tout de suite. Cela paraît même s'aggraver. Quand l'enfant est rebelle, c'est le drame du fils prodigue. Quand l'enfant est saint, c'est le drame du recouvrement au Temple. La famille se change de toute façon en une espèce d'arène à domicile: «Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir» (Mt 10,21).

Nous l'avons suggéré déjà: beaucoup voudraient s'épargner cette épreuve et troquer la famille contre un club de rencontre ou une fabrique d'androïdes. Mais cette épreuve, encore une fois, est révélatrice. Elle est l'aventure de notre humanité. Elle est l'exercice de notre charité. De toute évidence, pour que la famille soit le premier lieu de la miséricorde, il faut que ses misères ne puissent être surmontées par des solutions techniques. C'est alors, à travers cette miséricorde, que les faiblesses des parents, leurs échecs mêmes, deviennent une force et une victoire, parce qu'ils leur permettent de tourner leurs enfants avec eux vers le Père éternel, parce qu'ils manifestent alors une vie plus forte que leurs réussites, plus haute que leurs plans. ■

Fabrice Hadjadj est un catholique, né de parents juifs (Nanterre, 1971), au nom arabe. Malgré (ou plutôt à cause de) ses six enfants, il est l'auteur de plusieurs essais et pièces de théâtre. Il dirige présentement l'Institut européen d'études anthropologiques *Philanthropos* (Fribourg) et siège au Conseil pontifical pour les laïcs.

Photos: Gabriel Lapointe
Textes: Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

REMONTER (LENTEMENT) VERS LA LUMIÈRE

En 1978, Colette Samson fonde la Maison Revivre. À l'époque, il existe très peu de ressources à Québec pour les sans-abris.

Provenant d'un milieu aisé de la Rive-Sud, aucunement destinée à travailler auprès des plus démunis, madame Samson leur consacrera pourtant les 13 années qui suivront la mort de son mari.

«C'est une grande croyante en Dieu, cette dame-là, nous raconte l'actuel directeur de la Maison. C'est ce qui fait l'originalité de cette œuvre. Dans sa foi, dans sa prière, elle dit à Dieu: "Ça n'a pas de bon sens, la vie que je mène: jouer au bridge, prendre le thé, attendre que le temps passe. Il me semble que j'aurais d'autres choses à faire que ça dans la vie." » Elle commence donc, avec un groupe de chrétiens du Montmartre canadien, à visiter les prisonniers à Orsainville.

Sa mission: venir en aide à ceux qui sont dans le besoin afin qu'ils puissent reprendre leur vie en main. Elle loue un petit logement non loin du défunt mail Saint-Roch. Rapidement, l'endroit devient trop exigü. Elle déménagera son œuvre deux fois pour aboutir, quelques années plus tard, au 261, rue Saint-Vallier Ouest, où la Maison Revivre continue, jour et nuit, à accueillir sans jugement tous ceux qui sont dans le besoin.





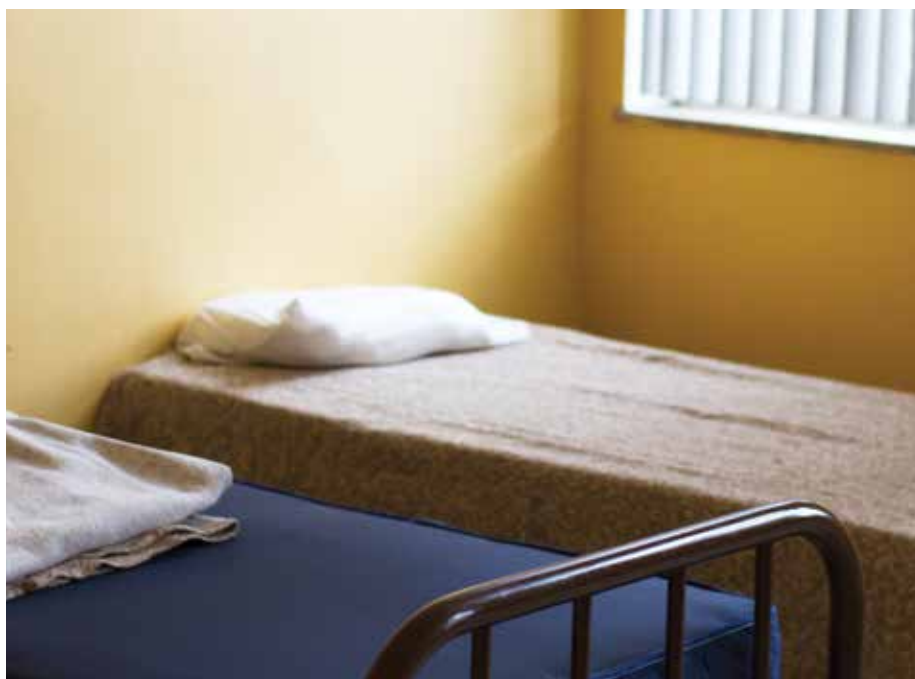
Mohammed

Quand Gabriel et moi arrivons dans la salle à manger, Mohamed s'affaire déjà à monter minutieusement les couverts pour accueillir dignement ceux qui passeront à la table de la Maison.



Dans la cuisine, tout en essuyant les derniers ustensiles qui sortent du lave-vaisselle, Mohammed et Robert (voir p. 56) travaillent en chantant. Lorsque je leur demande s'ils ont regardé le match de hockey hier soir, la discussion dérive rapidement et devient un débat Canadien-Nordiques. On s'obstine, on rigole, puis on se prend fraternellement par les épaules.





Providence

Tous les services offerts ici sont gratuits.

La Maison Revivre, depuis sa fondation, n'a jamais reçu un seul sou de l'État. Bien sûr, la porte est grande ouverte aux différents intervenants payés par le gouvernement (médecins, psychologues, travailleurs sociaux, etc.). Cette façon de faire – peu orthodoxe dans le milieu communautaire et, avouons-le, un peu casse-gueule financièrement parlant – lui permet de goûter à deux choses : la liberté et la Providence.



N'ayant aucune subvention, la Maison Revivre a les coudées franches pour choisir ses orientations et pour aider les gens de la manière qu'elle souhaite, sans devoir se conformer à certaines contraintes ministérielles.

L'organisme dépend entièrement des dons. Au dire de Martin Payeur (sur la photo), directeur de la Maison, ils n'ont «jamais manqué de quoi que ce soit» en près de 40 ans d'existence.

Robert

Comme tous les bénévoles de la Maison, Robert a d'abord été de ceux qui viennent y chercher un peu d'aide. Aujourd'hui, lors de notre visite, Robert nous a *coachs* dans le service aux tables. «Thé? Café?»

Ils sont des dizaines à passer par ici, tous les jours. Des jeunes vingtenaires, des personnes âgées, des hommes et des femmes. Après le bénévolat, une soixantaine de personnes prennent place pour le diner, servi aux tables, gratuitement.

Aussi, on trouve une trentaine de lits à l'étage. Des hommes y sont accueillis, souvent pour quelques mois.

Le principe qui fait l'originalité de la Maison Revivre, c'est «redonner au suivant». Plusieurs bénéficiaires deviennent donc bénévoles. De sorte que, à l'exception du directeur, de son adjointe et du gardien de nuit, cette œuvre ne compte aucun employé... Mais fourmille ici une sorte de communauté d'aidants qui ont d'abord été aidés.



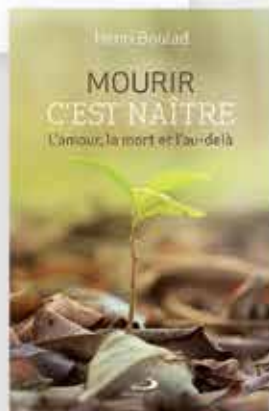
Pour soutenir la Maison Revivre:
maisonrevivre.weebly.com
maison.revivre@gmail.com
418 523-4343





LA MORT MÉDICALE, EST-CE HUMAIN ?

Hubert Doucet
Médiaspaul



MOURIR C'EST NAÎTRE

L'amour, la mort et l'au-delà
Henri Boulad
Médiaspaul



LOUÉ SOIS-TU

Encyclique Laudato si' sur la sauvegarde de la maison commune
Pape François
Médiaspaul



L'ÉCOLOGIE CHRÉTIENNE N'EST PAS CE QUE VOUS CROYEZ

Stanislas de Larminat
Salvator



VERT COMME L'ESPÉRANCE

Plaidoyer chrétien pour l'écologie
Nicole Échivard
Médiaspaul



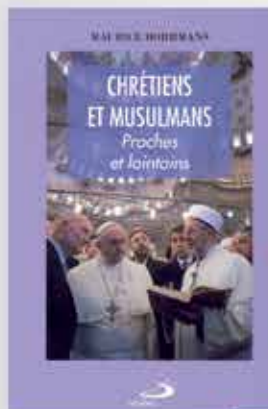
CHRISTIANISME ET SAGESSES D'ORIENT

Ces chrétiens qui boivent aux sources de l'Asie
Colette Mesnage
Médiaspaul



S'ASSEOIR ENSEMBLE

Les religions, source de guerre ou de paix ?
Geneviève Comeau
Médiaspaul



CHRÉTIENS ET MUSULMANS

Proches et lointains
Maurice Borrmans
Médiaspaul



mediaspaul.qc.ca

4 façons d'aider:

- Legs testamentaire
- Fonds de dotation
- Bourse d'études de 500\$
- Tout autre don

Pour plus d'informations ou pour recevoir notre brochure gratuite, contactez-nous :

Fondation Baillairgé
999 rue du Conseil - Boîte A
Sherbrooke, Qc, J1G 1M1
Tél.: (819) 823-8392
info@fondationbaillairge.org



Notre Église a un besoin
vital de prêtres!

*Saisissez
l'occasion...*
Aidez un jeunes
à devenir prêtre!



Joachim Amougou
25 ans - Cameroun



Jean-Jacques Nguiamba
23 ans - Cameroun

En soutenant financièrement un séminariste dans ses importantes études universitaires en théologie, vous pourrez l'aider à réaliser son rêve : répondre à l'appel de Dieu et se mettre plus activement au service de l'Église. En retour, il vous enverra sa photo et vous écrira chaque année pour vous faire part de son cheminement.

Grâce à vous, un jeune pourrait répondre
à sa vocation ...

Visitez notre site : www.fondationbaillairge.org

Nom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Ville: _____ Courriel: _____

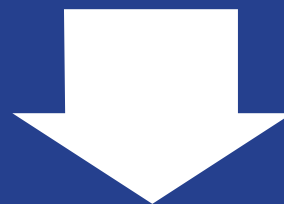
☐ J'aimerais recevoir une brochure gratuite.

☐ Je désire parrainer un futur prêtre.
Montant : _____ \$

Reçu d'impôts ☐

½ page
à partir de
395 \$

ANNONCER ICI...



c'est comme allumer un lampion
qui brille pour des milliers de lecteurs.

Pour plus d'info.: publicite@le-verbe.com ou 418 908-3440

carte professionnelle
de 3,5 sur 2 pouces
à partir de
85 \$

LE DESTIN DE L'ÉGLISE *dans le monde moderne*

On entend souvent dire que l'Église est inadaptée au monde moderne. À moins de sous-entendre par là que l'Église a un quelconque «retard à rattraper» sur le monde moderne – idée aussi banale qu'insignifiante –, c'est exact.

Le monde moderne a tenu son pari de se construire *contre elle*. N'est-il pas l'aboutissement d'une philosophie – celle des Lumières – qui s'est édifiée contre l'Église (*contre* signifie à la fois *en opposition à* et *en prenant appui sur*) tout en retenant une bonne partie de son enseignement, de sa morale, de ses valeurs? En ce sens, il n'est pas exagéré de le traiter comme une hérésie du catholicisme.

C'est l'idée défendue par l'historien et polémiste Hilaire Belloc (1870-1953) dans son ouvrage de 1938 sur *Les grandes hérésies*. Ces hérésies sont au nombre de cinq : l'arianisme, l'islam, le catharisme, le protestantisme et, enfin, «l'Attaque moderne». Certains esprits seront rebutés par ce vocabulaire aux sonorités médiévales. Qu'ils s'y habituent, ou passent leur chemin. L'historien Belloc tient au concept d'hérésie non par souci d'alimenter son bucher personnel, mais parce que ce concept lui permet d'étudier la portée civilisationnelle des divergences doctrinales.

Ainsi, en se fondant sur le refus de certains aspects de la doctrine catholique, l'islam et le protestantisme ont produit des sociétés complètement différentes. Ainsi, le monde moderne s'oppose diamétralement à la société médiévale dont il est pourtant issu ; cette opposition tient à ceci que, niant l'Incarnation, le premier se préoccupe surtout de sa santé et de son bien-être matériel, tandis que la seconde, profondément catholique, se préoccupe surtout de son salut et de sa vie spirituelle.

L'hérésie, nous dit Belloc, n'est pas le déni d'un système d'affirmations dans son ensemble, c'est le déni d'une

partie de ce système, de certaines affirmations auxquelles on substitue d'autres affirmations. Et puisque ces affirmations sont interdépendantes, faisant partie d'une unité de conception, il s'ensuit que la négation de quelques-unes d'entre elles entraîne d'abord le dérèglement, puis le rééquilibrage de l'ensemble. C'est de cette existence parasitaire que l'hérésie tire son pouvoir créatif ; c'est ce qui la rend beaucoup plus puissante qu'une simple négation en bloc, laquelle ne remplace pas ce qu'elle détruit.

Contrairement à son ami Gilbert Keith Chesterton, dont les livres connaissent une heureuse réception en France, Belloc a été fort peu traduit en français, eu égard au volume de sa production (une centaine de titres et d'innombrables articles de journaux). Outre quelques contes pour enfants publiés par Gallimard et Albin Michel en 1991, n'ont été traduits que trois biographies, deux essais sur l'Angleterre, une étude sur H. G. Wells, un ouvrage d'histoire militaire, un récit de voyage maritime, tous parus dans les années 1930-1950 et jamais réédités depuis.

Nous voulons contribuer à réparer cette injustice en donnant ici une traduction inédite du dernier chapitre¹ d'une œuvre majeure du polémiste. Des sous-titres ont été ajoutés pour en faciliter la lecture. Le texte original ne contenant aucune note de bas de page, nous avons jugé utile d'en insérer quelques-unes pour éclairer certains passages ou certaines références devenues obscures pour le lecteur d'aujourd'hui. (M.F.)

1. Hilaire Belloc, «The Modern Phase», dans *The Great Heresies* (1938), Charlotte (NC), TAN Books, 2012, p. 143-161. On peut trouver la version complète de cette traduction en ligne [www.le-verbe.com/slow-web/le-destin-de-leglise-dans-le-monde-moderne].



L'ATTAQUE MODERNE

Le moment le plus important de tous approche.

La foi catholique n'est plus en présence d'une hérésie particulière, comme par le passé (où l'hérésie avait nom : arianisme, manichéisme, catharisme, mahométisme), ni même d'une sorte d'hérésie générale, comme elle en avait rencontré une pendant la révolution protestante il y a quelque trois ou quatre-cents ans.

L'ennemi qu'elle doit à présent affronter – appelons-le, cet ennemi, «l'Attaque moderne» – est une offensive d'ensemble dirigée contre les fondements, contre l'existence même de la foi catholique. Et l'ennemi qui s'avance contre nous est de plus en plus conscient du fait qu'il ne peut être question de neutralité. Les forces aujourd'hui opposées au catholicisme visent à *détruire*. La bataille est engagée autour d'une ligne de clivage bien définie, qui implique la survie ou la destruction de l'Église. Et *toute* sa philosophie – non seulement une partie.

Nous savons avec certitude que l'Église ne peut être détruite. Ce que nous ignorons, c'est l'étendue du territoire sur lequel elle survivra ; c'est sa puissance de renouveau ; c'est la capacité qu'a son ennemi de l'acculer peu à peu dans ses retranchements, jusqu'à ce qu'il semble que l'Antichrist soit arrivé et que son histoire touche à son dénouement. C'est à un tel moment que nous fait assister la lutte qui se déroule présentement devant les yeux du monde. [...]

Nature de l'Attaque moderne

Examinons maintenant l'Attaque moderne, c'est-à-dire l'avancée antichrétienne, pour distinguer sa nature particulière.

Nous découvrons, au premier abord, qu'elle est à la fois matérialiste et superstitieuse.

Il y a ici une contradiction sur le plan de la raison, mais l'Attaque moderne, l'avancée antichrétienne, a abandonné la raison. Elle se préoccupe uniquement de la destruction de l'Église catholique et de la civilisation qui en est issue. Les contradictions internes ne l'inquiètent pas, tant que reste intacte l'alliance des forces visant à anéantir tout ce par quoi nous avons vécu jusqu'à présent. Matérialiste, l'Attaque moderne l'est dans la mesure où sa philosophie ne considère que les causes matérielles. Superstitieuse, elle l'est par contre-coup, la superstition étant un sous-produit de son état d'esprit. Elle alimente en surface les fantaisies ridicules du spiritualisme, le non-sens vulgaire de la «Science chrétienne²» et Dieu sait quelles autres niaiseries. Ces folies ne sortent pas d'un appétit spirituel, mais de la racine même qui a produit le monde matérialiste – à savoir l'incapacité de comprendre la vérité première selon laquelle la connaissance a ses racines dans la foi ; incapacité qui mène à penser qu'aucune vérité ne se rencontre en dehors de l'expérience immédiate.

Ainsi, le spiritualiste se vante de ses manifestations démontrables, et ses divers rivaux de leurs preuves tangibles et claires ; et tous sont d'avis que la Révélation doit être niée. On a souvent fait remarquer combien était frappante la manière dont les pratiques quasi religieuses modernes s'entendent sur *ce point précis* – que la Révélation doit être niée.

La raison répudiée

Nous pouvons donc considérer que la nouvelle avancée contre l'Église – laquelle s'avèrera peut-être la dernière, la modernité n'étant pas près de lui fournir un nouvel

2. La Science chrétienne, ou *Christian Science*, est une organisation scientiste fondée aux États-Unis à la fin du 19^e siècle. Elle cherche à connaître scientifiquement les lois de Dieu et se donne pour objectif de guérir le monde du péché.

ennemi de cette envergure – est fondamentalement matérialiste. Elle est matérialiste dans sa lecture de l'histoire, et par-dessus tout dans ses propositions de réforme sociale.

C'est le propre de la vague montante, en tant qu'elle est athée, de répudier la raison humaine. Une telle attitude semble être une contradiction dans les termes; étant donné que, si l'on enlève sa valeur à la raison humaine, si l'on affirme l'impossibilité de parvenir à une quelconque vérité par l'usage de notre raison, il s'ensuit que notre affirmation est fausse, puisqu'elle se contredit. Rien ne peut être vrai, et il n'est rien qui vaille la peine d'être dit. Mais l'Attaque moderne (qui est bien davantage qu'une hérésie) est indifférente au principe de non-contradiction. Elle se contente d'affirmer. Elle avance tel un animal, comptant sur sa force seule. Au reste, il se pourrait qu'une telle attitude entraîne son éventuelle défaite, compte tenu du fait que la raison a, jusqu'à présent, toujours triomphé de ses ennemis; et que l'homme s'est rendu maître de la bête grâce à sa raison.

Voilà donc l'Attaque moderne sous ses principaux aspects, matérialiste et athée; athée, donc nécessairement indifférente à la vérité, puisque Dieu est la Vérité.

Mais il y a – ainsi que l'ont découvert les plus grands hommes de la Grèce antique – une trinité indissoluble du Vrai, du Beau et du Bien. Il est impossible de nier ou d'attaquer l'un des trois termes sans nier ou attaquer du même coup les deux autres. Ainsi, l'avancée de ce nouvel et redoutable ennemi de la foi catholique et de la civilisation qui en est issue s'accompagne d'un mépris, voire d'une haine pour la beauté, lesquels sont eux-mêmes escortés par un mépris et une haine pour la vertu.

Les plus dupes et les moins méchants se réfugient dans le camp ennemi et parlent, en termes vagues, «d'un réajustement, d'un nouveau monde, d'un ordre nouveau»; mais ils ne commencent pas par nous dire, comme ils le devraient suivant la raison, sur la base de quels principes cet ordre nouveau doit être édifié. Ils ne définissent pas la fin qu'ils ont en vue.

Communisme, fascisme, etc.

Le communisme (qui n'est rien d'autre qu'une manifestation, éphémère sans doute, de l'Attaque moderne) se proclame dirigé vers un certain bien, en l'occurrence l'abolition de la pauvreté. Or, il ne nous dit pas en quoi cela est un bien; pire, il refuse d'admettre que son programme vise aussi à détruire des choses qui sont bonnes d'après l'assentiment commun de tous les hommes: la famille, la

propriété (qui est la garantie de la liberté et de la dignité individuelles), l'humour, la miséricorde, et tout ce que nous considérons comme fondamental à la vie.

Peu importe le nom qu'on lui donne, qu'on parle d'«Attaque moderne» comme je le fais ici ou de l'«Antichrist» comme je pense que les hommes devront bientôt l'appeler, ou qu'on lui donne temporairement le nom de «bolchévisme» (ce qui signifie en russe «jusqu'au-boutisme³»), la chose dont il s'agit nous est assez bien connue. Ce n'est *pas* la révolte des opprimés; ce n'est *pas* le soulèvement du prolétariat contre l'injustice et la cruauté; c'est quelque chose qui vient du dehors, une sorte d'esprit malin s'emparant de la détresse des hommes et de leur colère contre des conditions de vie injustes.

Aujourd'hui, cette chose est à nos portes. Elle n'a pas surgi de nulle part: elle a son origine dans la division de la chrétienté pendant la Réforme. Née avec la dénégation de l'autorité centrale, elle s'est accomplie en proclamant l'autosuffisance de l'homme et en érigeant partout des idoles demandant à être vénérées comme des dieux.

Il s'en faut de beaucoup que cette idolâtrie soit propre au communisme; on l'observe également dans les organisations qui s'opposent au communisme, dans ces nations et ces races qui ont substitué à Dieu la force brute. Ces dernières aussi élèvent des idoles pour lesquelles on verse du sang humain, au grand mépris de la justice et du véritable ordre des choses.



Quel avenir pour l'Église ?

Telle est la nature de la bataille en cours – et contre de tels ennemis, la situation de l'Église catholique semble en effet assez précaire.

Certaines forces jouent néanmoins en sa faveur, et celles-ci pourraient éventuellement mener à une réaction qui permettrait à l'Église de regagner son pouvoir sur l'humanité.

Dans les pages qui suivent, j'étudierai quelles pourraient être les conséquences immédiates de la grande idolâtrie à laquelle nous faisons face aujourd'hui. Puis, je poserai la seule question qui importe dans ces circonstances, celle de savoir si la situation actuelle tend à faire de l'Église une citadelle assiégée, vouée à se défendre contre vents

3. Dans le texte original, *whole-hogger*. La traduction donnée par Belloc est inexacte; en fait, «bolchévisme» est dérivé de *bolchinstvo*, qui signifie «majorité».

et marées, telle une arche au milieu d'un nouveau déluge qui, sans noyer le vaisseau, envahirait et détruirait tout le reste; ou bien s'il n'y a pas, pour l'Église, une possibilité de retrouver une partie du pouvoir qu'elle avait autrefois.

L'Attaque moderne contre l'Église, la plus universelle que celle-ci ait eu à combattre depuis sa fondation, a progressé au point de produire des formes sociales, intellectuelles et morales qui, combinées, lui donnent une saveur de religion.

Le déni de Dieu comme force sociale

Toutefois, elle n'est pas une hérésie dans le vieux sens du terme ni même une sorte de synthèse des hérésies ayant en commun la haine de la foi catholique (comme le mouvement protestant); c'est une attaque autrement profonde, avec des conséquences plus dévastatrices encore. Elle est intrinsèquement athée; et quand bien même son athéisme ne s'affiche pas toujours au grand jour, elle reste athée dans la mesure où elle considère que l'homme se suffit à lui-même; que la prière est une simple forme d'auto-suggestion; et que – cet aspect est fondamental – Dieu n'est qu'une invention de l'imagination, qu'une image de l'homme jeté par lui-même dans l'univers – un fantôme sans réalité.

Parmi ses paroles pleines de sagesse, il est une sentence pénétrante que le pape [Pie XI] a prononcée à propos de ce qui était déjà frappant il y a quelques années; cette sentence s'est vue confirmée avec force par les événements survenus depuis. Si, par le passé, a-t-il affirmé, la dénégation de Dieu a été confinée à un cercle d'intellectuels relativement restreint, *cette négation a aujourd'hui gagné la multitude au point d'agir partout comme une force sociale.*

Voilà l'ennemi moderne, voilà le déluge qui nous menace; il annonce la plus importante, et peut-être même la dernière bataille entre l'Église et le monde. Il faut le juger par ses fruits; et ces fruits, quoiqu'ils ne soient pas encore murs, ont déjà pris leurs formes. Quels sont ces fruits?

Renaissance de l'esclavage

Tout d'abord, nous assistons à la renaissance de l'esclavage, conséquence inéluctable de la négation du libre arbitre quand cette négation, poussée plus loin que Calvin, nie tout autant la responsabilité de l'homme devant Dieu que la misère de l'homme livré à lui-même. Deux formes d'esclavage sont en train de croître à l'ombre de l'Attaque moderne contre la foi catholique: d'une part, l'esclavage

par l'État, d'autre part, l'esclavage par les sociétés privées et les individus.

Les mots sont si galvaudés, il y a une telle paralysie du pouvoir de définition qu'à peu près n'importe quelle phrase utilisant des expressions courantes risque d'être mal interprétée. Si j'employais l'expression «esclavage par le capitalisme», le terme «capitalisme» signifierait différentes choses pour des personnes différentes. Pour un certain groupe d'écrivains, il signifie (et c'est le sens que je lui donne lorsque je m'en sers) «l'exploitation des masses d'hommes par une minorité qui possède les moyens de production, de transport et d'échange». Quand la masse des hommes est dépossédée – quand elle ne possède rien –, elle devient entièrement dépendante des propriétaires; et quand ces propriétaires sont en compétition pour réduire les coûts de production, la masse des hommes qu'ils exploitent est non seulement impuissante à régler la conduite de sa propre vie, mais aussi réduite à la misère et à l'insécurité.

Cependant, pour quelqu'un d'autre, le terme «capitalisme» signifiera peut-être simplement le droit à la propriété privée; pour un autre encore, il désignera le capitalisme industriel et ses machines, par contraste avec la production agricole. Qu'on me permette d'insister: pour qu'une discussion fasse sens, nous devons définir clairement les termes que nous employons.

L'esclavage salarial

Quand, dans son encyclique, le pape fait état d'hommes réduits «à une condition voisine de l'esclavage», il décrit la même chose que nous. Lorsque, dans un État donné, la masse des familles est dépourvue de propriété, il s'ensuit que ceux qui étaient naguère citoyens deviennent virtuellement des esclaves. Plus l'État intervient pour renforcer la sécurité sociale et répondre aux besoins; plus il régule les salaires, impose des systèmes d'assurance obligatoire, de santé, d'éducation; plus il empiète sur l'existence des travailleurs, au bénéfice des compagnies et des employeurs, plus s'accroît cette condition de semi-esclavage. Dans l'éventualité où cette situation se maintiendrait pendant, disons, trois générations, elle deviendrait si solidement ancrée dans nos esprits et dans nos habitudes qu'il n'y aurait peut-être plus moyen d'y échapper dans les pays où cette forme de socialisme d'État s'est forgée et implantée.

En Europe, l'Angleterre (il en va de même pour d'autres pays, mais à un moindre degré) s'est tout particulièrement entichée de ce système. En deçà d'un certain niveau de revenu, un homme se voit garanti une subsistance mini-



male, dût-il être sans emploi. Une somme lui est remise par des fonctionnaires en échange de sa dignité. Chaque circonstance de sa vie familiale est examinée; et le voici plus dépendant à l'égard de ces fonctionnaires qu'il ne l'était à l'égard de son employeur. Ce système est encore dans une phase de transition: la masse des hommes ne voit pas encore très bien vers où elle se dirige; mais l'indifférence à l'égard de la dignité humaine ainsi que le déni potentiel, sinon réel, de la doctrine du libre arbitre ont conduit, par une conséquence toute naturelle, à des institutions semi-serviles. Ce n'est qu'une affaire de temps avant qu'elles ne deviennent pleinement serviles.

L'esclavage par l'État

Afin de contrer le mal de l'esclavage salarial, un certain remède a été proposé il y a longtemps déjà; il est aujourd'hui appliqué de façon concrète. Son nom le plus court est «communisme». Il représente la deuxième forme d'esclavage – l'esclavage par l'État –, forme bien plus avancée et complète que la première, à savoir l'esclavage par le capitaliste.

De «l'esclavage salarial», on ne peut parler que par métaphore; l'homme qui travaille moyennant salaire n'est

pas pleinement libre comme le propriétaire; il doit obéir à son maître, et quand sa condition n'est pas celle d'une minorité ou même d'une majorité limitée, mais de toute une population à l'exception d'une classe relativement restreinte de capitalistes, il s'ensuit que la proportion de liberté véritable dans sa vie est fortement diminuée; néanmoins, elle existe légalement. L'employé n'est pas encore réduit au statut d'esclave, même dans les communautés les plus industrialisées. Son statut légal est encore celui de citoyen. En théorie, il est un homme libre qui a signé un contrat avec un autre homme libre en vertu duquel il s'engage à fournir un certain travail en échange d'un certain montant. Celui qui s'est engagé à rémunérer peut ou non tirer un profit du travail effectué; celui qui s'est engagé à travailler peut ou non recevoir en salaire un montant supérieur à la valeur de ce qu'il a produit. Mais les deux hommes sont théoriquement libres.

Ainsi, la première forme de mal social produite par l'esprit moderne est plutôt une tendance à l'esclavage qu'un réel esclavage; libre à quiconque de la désigner comme un état de semi-esclavage enchaînant le travailleur aux grandes usines, aux sociétés monopolistiques, etc. Il reste que ce n'est pas un esclavage total.

En revanche, le communisme est un esclavage total. C'est l'ennemi moderne travaillant au grand jour, sans fard et sans répit. Le communisme nie Dieu, de même qu'il nie la dignité humaine et, par conséquent, la liberté de l'âme; il enchaîne ouvertement les hommes à ce qu'il appelle «l'État» et qui n'est, en pratique, qu'un corps de fonctionnaires privilégiés.

Dans un régime pleinement communiste, il n'y aurait pas de chômeurs, tout comme il n'y a pas de chômeurs dans une prison. Dans un régime pleinement communiste, il n'y aurait ni détresse ni pauvreté, sauf dans les endroits où les maîtres de la nation auraient choisi de laisser les hommes mourir de faim ou de froid, ou de les opprimer d'une quelconque manière. Un communisme scrupuleux, employant des fonctionnaires préservés de toute faiblesse humaine et dévoués au bien de leurs esclaves, aurait manifestement quelques avantages matériels en comparaison d'un système salarial prolétarien, où la multitude vit dans un état de semi-famine ou dans la menace perpétuelle d'un tel état. Mais quand bien même le communisme serait appliqué scrupuleusement, ses bénéfices resteraient néanmoins le produit de l'esclavage.

Règne de la cruauté

Tels sont les premiers fruits de l'Attaque moderne, tels sont les fruits qui apparaissent dans le champ social. Avant la fondation de l'Église, nous vivions dans un système social païen où l'esclavage était omniprésent, la structure même de la société reposant sur l'institution esclavagiste. En nous éloignant de la foi catholique, il est impossible de ne pas revenir à cette institution.

À côté du fruit social de l'Attaque moderne contre l'Église catholique, il y a le fruit moral, lequel affecte toute la nature morale de l'homme. Jusqu'à présent, celui-ci s'est efforcé de détruire toute forme de contrainte imposée par l'expérience humaine à travers la tradition.

Je dis «jusqu'à présent», parce que cette rapide dissolution des liens en plusieurs parties de la morale doit nécessairement susciter une réaction, étant entendu qu'une société humaine ne peut coexister avec l'anarchie. De nouvelles contraintes et de nouvelles coutumes verront le jour. Aussi ceux pour qui le principal effet de l'Attaque moderne est la désintégration de la morale sexuelle sont-ils probablement dans l'erreur; ce n'est pas là qu'il faut attendre les changements les plus graves. Car c'est dans la nature des choses qu'un code, qu'une morale surgisse, quand bien même cela impliquerait la disparition de l'ancien code. Mais l'Attaque moderne contre la morale a d'autres effets pervers, des

effets susceptibles d'avoir des conséquences autrement plus durables.

Pour nous aider à déterminer quels peuvent être ces effets, nous avons un indicateur. Nous pouvons en effet considérer la manière dont les hommes de notre sang se comportaient avant que de l'Église naisse la chrétienté. Voici ce que nous découvrons.

Que ce qu'il y a de plus frappant sur le plan moral, c'est la prépondérance indiscutée de la cruauté dans le monde païen. De même que le principal produit de l'Attaque moderne dans le champ social sera la renaissance de l'esclavage, de même son principal produit dans le champ moral sera la cruauté.

Sur ce point, un critique pourrait nous demander si la cruauté ne serait pas davantage la marque des chrétiens du passé que celle des hommes du présent. Qu'est-ce que l'histoire des deux derniers millénaires, sinon un conflit armé, un massacre, une suite de tortures judiciaires et d'exécutions horribles, de villes saccagées et de semblables horreurs?

La réponse à cette objection est qu'il y a une distinction capitale entre la cruauté comme exception et la cruauté comme règle. Quand les hommes appliquent des châtiments cruels, recourent à la force brute pour obtenir ce qu'ils veulent, donnent libre cours à la violence en temps de guerre; quand les hommes commettent de tels actes en violant leur propre morale, c'est une chose; quand ils les commettent parce que ces actes sont le produit d'une attitude mentale considérée comme allant de soi, c'en est une autre.

C'est là que réside la distinction essentielle entre cette cruauté nouvelle, moderne, et la cruauté sporadique du passé chrétien. Ni la vengeance cruelle, ni la cruauté dans l'excitation, ni la cruauté dans le châtiment de ce qui est reconnu comme mal, ni la cruauté dans la répression de ce qui doit être réprimé ne sont les fruits d'une philosophie mauvaise; et quoique ces actes soient des abus ou des péchés, ils ne proviennent pas d'une doctrine fausse. Mais la cruauté née du vide laissé par le rejet de la religion de nos aïeux est une cruauté propre à l'Attaque moderne, une cruauté inhérente à sa philosophie.

La preuve réside en ceci que la cruauté n'indigne pas les hommes, elle les laisse indifférents. Il suffit de penser aux abominations de la révolution russe, ou à celles de l'Espagne⁴. L'horreur est reçue avec indifférence non

4. Rappelons que la rédaction de ce passage est contemporaine des événements de la guerre civile espagnole.

Deux formes d'esclavage sont en train de croître à l'ombre de l'Attaque moderne contre la foi catholique : d'une part, l'esclavage par l'État, d'autre part, l'esclavage par les sociétés privées et les individus.

seulement par les témoins oculaires, mais aussi par les observateurs distants. Il n'y a pas de cri d'indignation universel, pas de protestation vigoureuse, parce que la conception suivant laquelle l'homme tient quelque chose du divin a été bafouée. La force qui fait fi de la dignité humaine est la même qui fait fi de la souffrance humaine.

J'insiste pour dire qu'avec l'Attaque moderne contre la foi catholique les fruits corrompus se compteront par milliers dans le champ moral. On en voit déjà plusieurs aujourd'hui, mais le plus caractéristique, celui qu'on peut présumer le plus durable, est l'institution de la cruauté accompagnée de l'aversion pour la justice.

Sacrifice de la raison

La dernière catégorie des fruits par lesquels il nous est possible de juger l'Attaque moderne est celle des fruits provenant du champ de l'intelligence – ceux-là nous permettent d'apprécier ce que l'Attaque moderne fait à la raison humaine.

Le premier assaut contre la raison a été lancé il y a quelques générations, quand l'Attaque moderne était en germe et qu'elle résidait encore dans l'esprit d'un petit nombre d'intellectuels. Elle semblait alors faire peu de progrès en dehors d'un cercle restreint. L'homme du commun et le bon sens populaire (lesquels sont les forteresses de la raison) n'en subissaient guère les conséquences. Aujourd'hui, ils les subissent.

En effet, la raison est tombée en discrédit. Le vieux processus de persuasion par l'argument et la preuve a été remplacé par celui de l'affirmation martelée; et de la plupart des termes qui glorifiaient naguère la raison se dégage à présent une atmosphère de mépris.

Que l'on songe par exemple aux mots «théorie» ou «controverse»; que l'on considère une phrase populaire telle que: «Personne n'a jamais été convaincu par un argument»,

ou encore: «On peut prouver tout et n'importe quoi», ou encore: «Cela peut sembler vrai en théorie, mais en pratique cela ne vaut rien.» Le discours des hommes devient de plus en plus saturé d'expressions connotant un mépris pour l'usage de l'intellect.

La raison et le mystère

Mais la foi catholique et l'usage de l'intellect sont inextricablement liés. L'usage de l'intellect est la partie principale – ou plutôt le fondement – de l'investigation des choses les plus hautes. C'est précisément parce que la raison a été pourvue d'une autorité divine que l'Église a proclamé l'existence de mystères – ce qui revenait à admettre que la raison avait ses limites. Il fallait que cela soit ainsi, de crainte que les pouvoirs absolus attribués à la raison en viennent à exclure les vérités que la raison peut accepter mais non démontrer. Le mystère ne fixait des limites à la raison que pour mieux lui reconnaître une pleine souveraineté sur son domaine propre.

Lorsque la raison est détrônée, ce n'est pas seulement la foi catholique qui est détrônée (une subversion accompagnant l'autre), c'est la morale tout entière et toutes les activités légitimes de l'âme humaine. Si Dieu n'existe pas, alors les termes «Dieu est Vérité», que l'Europe chrétienne s'est donnés comme postulat pour tout ce qu'elle a fait, ne signifient plus rien. Il s'ensuit que plus personne ne peut analyser l'autorité légitime d'un gouvernement ou lui fixer des limites. En l'absence de la raison, l'autorité politique reposant sur la force brute devient sans limites. Ainsi, le sacrifice de la raison est lourd de conséquences: c'est l'Humanité elle-même que détruit l'Attaque moderne avec sa fausse religion de l'humanité⁵. La raison étant à

5. Une tentative de remplacer le catholicisme par une religion de l'humanité a été faite au 19^e siècle par le philosophe Auguste Comte. Malgré l'échec de son projet, celui-ci a exercé une influence considérable sur divers mouvements se revendiquant de l'humanisme athée.

la fois la couronne de l'homme et sa marque distinctive, les anarques⁶ se soulèvent contre elle; ils la considèrent comme leur principale ennemie. [...]



Continuité historique

Au sein de notre génération, la suprématie des classiques a disparu. De tout côté, on rencontre des hommes qui ont oublié d'où ils proviennent; des hommes pour qui le grec et le latin, langues fondamentales de notre civilisation, sont au pire incompréhensibles, au mieux de simples curiosités. Des vieillards peuvent se remémorer quelle difficulté il y avait jadis à se rebeller contre la tradition; mais les jeunes hommes s'aperçoivent qu'il ne reste presque plus rien contre quoi se rebeller, et plusieurs craignent qu'avant qu'ils meurent le corps de la tradition ait entièrement disparu.

Que l'atmosphère de la foi catholique ait été en bonne partie ruinée, ruinée à tout le moins pour la plupart des hommes, tous l'admettent. J'en tiens pour preuve qu'une majorité (je dis même: une très grande majorité) ne sait déjà plus ce que signifie le mot «foi». La plupart de ceux qui l'entendent prononcer (dans un contexte religieux) pensent qu'il s'agit d'une acceptation aveugle d'énoncés irrationnels et de légendes contredites par l'expérience commune, voire simplement d'images mentales transmises par habitude qui, n'ayant jamais subi l'épreuve de la réalité, s'évanouissent comme des rêves sitôt qu'elles se heurtent contre elle. Pour la masse des hommes modernes ont cessé d'exister le vaste corps de l'apologétique et toute la science théologique (que le Moyen Âge appelait «la reine des sciences»). Il suffit de les nommer pour donner un sentiment d'irréalité et d'insignifiance.

Nous nous trouvons déjà dans cette étrange situation où, tandis que les catholiques (lesquels sont d'ores et déjà une minorité même dans la civilisation occidentale) s'efforcent de comprendre leurs adversaires, ceux-ci composent sans peine avec leur ignorance de l'Église.

L'historien peut établir un parallèle entre la diminution du corps païen aux 4^e et 5^e siècles, et celle du corps catholique

aujourd'hui. Les païens, en particulier les plus éduqués et cultivés d'entre eux, vivant alors en nombre de plus en plus faible, connaissaient bien les vieilles traditions auxquelles ils restaient attachés et comprenaient, même s'ils la haïssaient, cette nouvelle chose – l'Église – qui était née au milieu d'eux et qui s'appropriait à les déposséder. Mais les catholiques en passe de supplanter les païens comprenaient de moins en moins bien l'atmosphère païenne, négligeaient ses chefs-d'œuvre artistiques et considéraient ses dieux comme des démons. De même, aujourd'hui, l'ancienne religion est respectée mais néanmoins ignorée.

L'Église ne peut disparaître

Les nations qui sont anticatholiques par tradition, qui, jadis protestantes, n'ont désormais plus de traditions positives, ont été depuis si longtemps en position de supériorité qu'elles estiment leur adversaire catholique enfin battu. Quant aux nations ayant conservé leur héritage catholique, elles en sont aujourd'hui à la troisième génération d'éducation sociale anticatholique. Leurs institutions peuvent tolérer l'Église, mais non faire alliance avec elle; d'ailleurs, elles manquent rarement les occasions de lui témoigner leur hostilité.

À en juger par tous les parallèles fournis par l'histoire et par les lois générales qui président au développement et au déclin des organismes, d'aucuns peuvent conclure que le catholicisme n'a plus de rôle actif à jouer dans les choses du monde, que le futur, et peut-être même le futur proche, verra périr le catholicisme.

L'observateur catholique, en revanche, nierait la possibilité d'une extinction complète de l'Église. Mais lui aussi doit suivre les parallèles fournis par l'histoire; lui aussi doit accepter les lois générales qui président au développement et au déclin des organismes; et, eu égard à tous les changements survenus dans l'esprit de l'homme, il doit tendre à la conclusion tragique que notre civilisation, qui a déjà largement cessé d'être chrétienne, perdra son aspect chrétien dans l'ensemble. Le futur à envisager est un futur païen, un futur acquis à un paganisme nouveau et rébarbatif, mais néanmoins puissant et omniprésent dans toute sa laideur.

Cela étant dit, d'aucuns pourront nourrir leur réflexion par certaines considérations moins évidentes qu'on peut tirer du passé et de l'expérience de la nature humaine. [...]

Retours au catholicisme

Ensuite, il faut souligner un point très intéressant, à savoir que, de nos jours, les esprits les plus puissants, les plus

6. *Anarchs*, dans le texte original. Du grec *arkhè*, signifiant à la fois le principe (ou le fondement) et le commandement, auquel s'ajoute le préfixe privatif *an-*. En opposant implicitement la figure de l'anarque à celle du monarque, Belloc suggère que l'anarque nie non seulement le pouvoir (c'est le sens du mot «anarchiste»), mais aussi l'idée de principe ou de cause première, autrement dit ce qui permet de fonder la légitimité d'un gouvernement sur des raisons ou des principes. L'anarque aspire au chaos.

Les jeunes hommes s'aperçoivent qu'il ne reste presque plus rien contre quoi se rebeller.

pénétrants et les plus fins inclinent clairement du côté catholique.

Assurément, ils appartiennent à une petite minorité, mais ils appartiennent à une minorité d'une espèce très puissante dans les affaires humaines. Le futur ne se décide pas par le vote des électeurs ; il se décide par le développement des idées. Quand les quelques hommes qui pensent le mieux, ressentent avec le plus de vigueur et maîtrisent l'expression mieux que quiconque ; quand ces hommes commencent à laisser paraître leur penchant pour ceci ou cela, alors ceci ou cela a de fortes chances de jouer un rôle important dans le futur.

De cette nouvelle tendance à sympathiser avec le catholicisme – et, dans le cas des personnalités fortes, à prendre le risque d'accepter la foi catholique et de la défendre en public –, il est impossible de douter⁷. Même en Angleterre, où la condescendance envers le catholicisme est si répandue et si forte, où la vie nationale tire sa cohésion de l'hostilité contre la foi catholique ; même en Angleterre, les conversions qui retiennent l'attention du public sont continuellement les conversions des meneurs de la pensée ; et on ne saurait trop souligner que, pour une personne qui affiche ouvertement sa conversion, il en existe au moins dix autres qui se tournent vers le catholicisme, préférant la philosophie catholique et ses fruits à n'importe quelle autre, mais qui cependant refusent d'assumer les lourds sacrifices qu'impliquent un aveu public.

Opposition entre l'Église et l'anti-Église

Enfin, considération très importante et peut-être décisive : *quoique, partout à travers le monde, la force sociale du catholicisme diminue, tant dans le nombre de fidèles qu'en plusieurs autres facteurs, il reste que, dorénavant, l'opposi-*

tion entre le catholicisme et cette chose païenne inédite qui détruit toute tradition et rejette notre héritage est nettement marquée.

Elle n'existe pas, ou plutôt elle n'existe plus, cette zone confuse et hétérogène – cette *pénombre* – qui pouvait se présenter avec assurance sous le titre de « chrétienne » et parler, avec non moins d'assurance, de quelque religion imaginaire appelée « christianisme ». Non. Il y a aujourd'hui deux partis bien distincts qui se disputent le terrain de bataille : d'un côté, l'Église catholique, de l'autre côté, les adversaires de ce qui a jusque-là été notre civilisation.

Les rangs sont alignés pour la bataille ; et même si une division aussi claire ne signifie pas que l'un ou l'autre antagoniste vaincra, cela signifie du moins qu'un enjeu clair est enfin posé ; et quand les enjeux sont clairs, une cause bonne, comme une mauvaise, a de meilleures chances que lorsqu'ils sont confus.

Même les plus malavisés ou les plus ignorants des hommes, parlant vaguement des « Églises », ont désormais recours à un langage qui sonne creux. La dernière génération pouvait à juste titre parler, dans les pays protestants au moins, « des Églises ». La génération actuelle ne le peut plus. Il n'y a pas plusieurs Églises, il n'y en a qu'une. Il y a l'Église catholique d'un côté et son ennemi mortel de l'autre. Le sort en est jeté.

Ainsi, nous sommes en présence de la question la plus importante qui se soit jamais posée à l'esprit de l'homme. Ainsi, nous nous trouvons en ce point où les routes se séparent, en cet endroit où tout le futur de notre race doit se décider. ■

Michaël Fortier prépare un mémoire de maîtrise en littérature française, intitulé *Léon Bloy, l'invention de l'écrivain catholique moderne*. Parallèlement à ses études, il poursuit ses recherches sur les écrivains catholiques, il lit, il écrit et fait du vélo le long de la rivière Saint-Charles.

7. Depuis le début du 20^e siècle, les conversions au catholicisme se sont multipliées chez les intellectuels et les écrivains anglais. Se sont notamment tournés vers Rome : Belloc lui-même, G. K. Chesterton, T. S. Eliot, Graham Greene, David Jones, J. R. R. Tolkien, Evelyn Waugh, etc.



Pologne – Cracovie

Du 9 au 18 septembre 2015 (10 jours / 8 nuits)

Marchez sur les pas de Jean-Paul II et laissez-vous charmer par la beauté de la Pologne du Sud et de Cracovie : ancienne capitale du pays, berceau de la culture polonaise et région natale du bienheureux Jean-Paul II. Priez et méditez à Czestochowa, le plus important lieu du pèlerinage en Pologne, appelé « Lourdes polonais » et connu pour l'icône miraculeuse de la Vierge Noire. Ainsi que tant d'autres lieux spirituels, historiques et culturels.

En compagnie de l'abbé **Robert Lebel**, animateur spirituel et de Mme **Laurence Maurin** accompagnatrice d'expérience de Spiritours*

Ce pèlerinage d'exception en partenariat avec Spiritours contribuera au soutien de la Fondation catholique Sel et Lumière média.*

Prix : 3 650 \$ (par personne, taxes incluses)

Nombre de participants : min. 25 – max. 45

Le forfait comprend : Le vol aller-retour Montréal-Cracovie sur les ailes de la compagnie aérienne Lufthansa (LH), 8 nuits d'hébergement en hôtel 3 étoiles (en occupation double), 2 repas par jour, transport en autocar climatisé de luxe, toutes les visites et ateliers mentionnés au programme, services d'un guide local francophone, d'une accompagnatrice de Spiritours et d'un animateur spirituel en plus de toutes les taxes (incluant les taxes d'aéroport et le fonds d'indemnisation de l'OPC).

* Spiritours est détenteur d'un permis du Québec.

3 650 \$

par personne
taxes incluses



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA



Sel et Lumière

Mireille Haj-Chahine

438.795.5029 poste 101

Ligne sans frais : 1.888.302.7778

mireille@seletlumieretv.org

www.seletlumieretv.org/pelerinages

Spiritours

Laurence Maurin ou Lynda Savard

514.374.7965 poste 207 ou 208

Ligne sans frais : 1.866.331.7965

laurence@spiritours.com ou lynda@spiritours.com

www.spiritours.com

PLUS DE 700
PRODUITS OFFERTS!

la VIE est Belle!

Boutique

EN VEDETTE

COFFRETS LA VIE EST BELLE !

Répandez la joie avec les paroles tirées de ces jolis coffrets. Paquet de 72 paroles bilingues (français au recto et anglais au verso) *La vie est belle !*, avec ou sans coffret. Un espace est prévu sur le coffret pour afficher la parole pigée.

FORMATS

Cartes: 2 x 3 po

Coffrets: 2,25 x 2,25 x 3,5 po



CHOIX DE QUATRE THÈMES:

- Paroles de saints
- Versets bibliques: la joie
- Versets bibliques: Marie
- Humour et bonheur (citations profanes)

PRIX RÉGULIER

Coffrets: **11,75 \$ l'unité**

72 cartes sans coffret: **5,95 \$ le paquet**

OFFRES SPÉCIALES LIMITÉES

COFFRET GRATUIT*

Obtenez le coffret gratuitement* à l'achat des cartes pour les thèmes Paroles de saints ou Versets bibliques: la joie.

PAQUET DE CARTES GRATUIT

Pour une période limitée, commandez 5 paquets de cartes tous thèmes confondus et obtenez le **6^e paquet gratuitement.**

*jusqu'à épuisement des stocks.

Paiement sécurisé sur notre site Internet.

Frais de poste et de manutention en sus.

Livraison 10 jours ouvrables.

418 908-3438

www.boutique.mlveb.ca

Tous les profits sont utilisés exclusivement
à la mission de la revue *Le Verbe*.

L'Informateur catholique est un organisme de charité qui peut produire des reçus d'impôt.
Numéro d'enregistrement 13687 8220 RR 0001.

« Je t'appartiens ! »

Avec quelle passion les plus grands chanteurs – Gilbert Bécaud, Ginette Reno, Édith Piaf – ont-ils chanté ces mots ! Les poètes de tous les temps ont exprimé ce désir : « Je noie en tes deux yeux mon âme tout entière. » C'est la promesse que font tous les amoureux : s'appartenir entièrement. Mais n'est-ce pas une illusion de l'amour, un vœu romantique naïf, que de jurer à un autre de lui appartenir ? N'est-ce pas nier ma liberté que de souhaiter être à quelqu'un d'autre ?

Or, l'amour résout bien des paradoxes. Quel *mystère* en effet que l'amour... et quel *mystère* que la personne ! Y a-t-il en fait plus grand trésor que la personne ? Elle est, enseigne notre foi, l'*image de Dieu* : reflet d'un mystère insondable. Un visage humain, disait Emmanuel Levinas, un grand philosophe de notre siècle, est une *trace de l'infini*. Comment pourrait-on mettre la main sur ce qui est infini et dire : « Tu es à moi » ? La personne dépasse absolument toutes les choses de ce monde. La personne est « quelqu'un », tandis que les objets ne sont jamais que « quelque chose ».

Seule la personne aussi est capable d'amour ! L'amour est *affirmation de la personne*, de sa valeur et de sa dignité. Il dit à l'être aimé : « Tu es important, tu as du prix à mes yeux. » Il est en même temps une affirmation et un accomplissement de soi. L'amour met à profit toutes les qualités et les puissances qui sont en moi : mon corps, mes sentiments, mon intelligence et ma volonté.

L'époux, en se donnant à son épouse, dit avec tout son corps : « Tu es précieuse au point où je veux me donner à toi », et aussi : « Ce don que je veux te faire, c'est moi. » Seul celui qui a conscience de sa valeur et de la valeur de l'autre est capable d'un véritable don de soi.

Telle est la forme la plus haute de l'amour, celui qui va jusqu'au don de la personne. L'amour fait que je ne veux plus vivre uniquement pour moi, mais pour un autre. Un tel amour donne sens à ma vie. C'est à cet amour *sponsal* (ou nuptial) que tout homme et toute femme est appelé (aussi bien les mariés que les vierges

consacrés). Cet amour qui dit à l'autre, justement : « Je suis à toi. » Mais n'est-ce pas perdre sa liberté que de l'offrir ainsi ?

La liberté menacée ?

C'est plutôt le *plus grand acte de liberté dont l'être humain soit capable*. C'est justement l'affirmation la plus haute de la liberté humaine que de pouvoir dire à quelqu'un : « Je te donne ma liberté. » Parce que *la liberté est faite pour l'amour*. Ma liberté trouve un sens uniquement lorsqu'elle est engagée pour le bien, pour la personne. La liberté, lorsqu'elle n'est pas mise au service de l'amour, donne un sentiment de vide.

« L'homme, dit Jean-Paul II dans *Amour et responsabilité*, désire l'amour plus que la liberté : la liberté est un moyen, l'amour est un but. » Donner ma liberté a pour effet de la décupler plutôt que de la restreindre. En n'engageant pas ma liberté, en gardant toutes les options ouvertes, comme disent certains, je perds ma liberté. C'est en donnant ma liberté, au contraire, que j'en prends pleinement possession.

L'amour non seulement me pousse à vouloir le bien de l'autre, mais il a le pouvoir de créer ce bien. *L'amour est par essence créateur*. Le plus bel exemple de cela est l'enfant qui naît de l'union de l'homme et de la femme. Mais l'amour est créateur aussi parce qu'il fait surgir le meilleur en nous. L'homme et la femme, en se donnant totalement l'un à l'autre, ne perdent rien de leur liberté, mais s'enrichissent au contraire.

En s'accueillant mutuellement, sans contrainte, chacun devient davantage maître de soi, plus libre, et donc capable d'un don plus grand encore. Ayant reçu l'amour de l'autre, j'ai moi-même plus d'amour à donner. Ainsi l'amour, lorsqu'il est vrai et désintéressé, croît sans cesse. Et avec l'amour vient la joie !

La personne « appropriée » ?

« Mon bienaimé est à moi et moi à lui », dit la bienaimée du Cantique des cantiques (2,16). Or, « la personne est un être qui dépasse absolument toutes les mesures d'appropriation et de propriété, de possession et de satisfaction », nous dit Jean-Paul II (*Théologie du corps*, audience n° 113, 6 juin 1984, § 3). Si je ne peux jamais posséder l'autre, je peux, sur la base de la liberté, lui *appartenir* et en même temps créer cet espace d'accueil en moi où l'autre peut également se donner.

Enfin, il y a dans l'amour un mystère d'élection. En me mariant, je choisis de me donner à quelqu'un en excluant tous les autres. Ce choix, lorsqu'il est authentique et profond, révèle l'autre à lui-même et le fait naître, en un sens. Il dit à l'être aimé : « Tu es unique, et il est bon que tu existes ! »

Ce choix, personne ne peut me l'imposer. « Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ô fiancée », dit le Cantique (4,12). Seule la fiancée possède la clé de ce jardin. Et c'est ce qui donne sa valeur au choix. C'est parce que l'autre est libre de se donner que ce don est si précieux. Lorsque deux personnes se donnent l'une à l'autre, elles *créent* une communion de personnes. Celle-ci est davantage que la somme des personnes ; elle est quelque chose de nouveau, de plus grand, une réalité qui n'existait pas avant.

Dans ce nouveau « nous » ne disparaît pas la personne, mais elle y a sa place qu'elle seule peut remplir. Ainsi, *le plus grand trésor de l'univers* n'est pas la personne, mais *la communion des personnes* : le couple, la famille, la communauté, l'Église... Dieu lui-même !

La personne, en cessant de s'appartenir exclusivement pour appartenir à une autre, se perd dans ce qui est plus grand qu'elle et ainsi se retrouve elle-même ! ■

Alex Deschênes est tellement mordu de la théologie du corps qu'il prépare un doctorat sur le sujet. À vos agendas : publication prévue pour mai 2016. Passionné de littérature, de philosophie et de Jean-Paul II comme il s'en fait peu, Alex tient aussi un blogue (theologieducorps.com).



MARIE, MÈRE DE *Tendresse*

Durant bien longtemps, le style iconographique échappait à mon sens de la beauté. Les traits un peu rudes et impersonnels des visages me donnaient une impression de froideur, alors que je cherchais à lire dans ces icônes quelque chose de l'amour de Dieu.

Peu après mes engagements temporaires dans la communauté (Famille Marie-Jeunesse), le 16 août 2014, quelque chose en moi a changé. Curieuse grâce qui s'est faufilée à travers une étape du don de ma vie au Seigneur pour me faire cadeau d'une mère.

Quelques jours après cet événement, alors que je suis de permanence à la réception de notre maison, mon regard tombe sur une représentation de Marie, Mère de tendresse accrochée au-dessus du téléphone, et surprise ! je sens mon cœur ému devant cette scène tout intime. Doucement, je sens grandir en moi un attrait pour les icônes : de statiques, elles semblent devenir vivantes !

Vraiment, cette Mère de tendresse a accroché mon cœur, et j'y reviens souvent. Comme une chercheuse en herbe, je fouille un peu pour découvrir son origine, son sens.

Je découvre qu'elle est joliment appelée *Éléousa*, qui signifie en grec «la compatissante», «la miséricordieuse». Son culte remonterait au 10^e siècle. Il existe aussi une variante de cette icône appelée *Glykophilousa*, signifiant la douce aimante.

Un peu plus tard, en Russie, elle sera nommée *Oumilénie*, signifiant «attendrissement», «affection». Alors que les appellations grecques nous parlent de l'attitude de la sainte Mère, le nom russe met l'accent sur l'émotion de l'Enfant devant sa mère.

Chaque terme a son sens propre, presque son langage codé, mais je crois bien que ce qui me touche, c'est un peu des trois...

Voilà quelques semaines que je suis engagée, et des amis, pour me féliciter, m'envoient une carte qui représente... une *Éléousa*. Je ne crois pas aux coïncidences, mais beaucoup à la providence. Cette carte me suit donc partout, accrochée à l'un de mes cahiers. C'est si doux de parler à Marie en l'appelant «mon *Éléousa*», elle qui est ma douce Mère, celle en laquelle je me réfugie.

Comme Jésus, je grimpe sur son bras pour coller ma joue à la sienne. Comme Jésus ? Avec Jésus ! Cette Vierge nimbée de lumière et de nuit, tout enveloppée dans un manteau bleu sombre et portant l'étoile blanche sur le front, me rappelle ce merveilleux vocable utilisé par saint Bernard de Clairvaux : «Marie, Étoile de la mer».

■

Oui, Marie, tu es l'étoile qui nous guide, et c'est dans l'océan de ton cœur de tendresse que nous trouvons confiance et joie ! Jésus, radieux comme un soleil avec sa robe dorée, te regarde intensément. Son petit bras glissé autour de ton cou, il semble qu'il te murmure mille douceurs pour apaiser ton cœur de mère qui pense aux douleurs qui attendent son Fils.

Et moi, je me glisse dans cet échange où je me sens tout accueillie, avec mes joies et mes souffrances, mon cœur si assoiffé d'amour. Aux yeux du monde, on ne voit peut-être que vulnérabilité dans cette scène. Aux miens, elle déborde d'une force invincible, la seule capable de changer véritablement ma vie : l'amour. Le voilà, le plus grand bouclier qui m'est donné pour traverser les épreuves : le manteau de Marie et la tendresse de Jésus. ■



Jean-Sébastien Leclerc
jean-sebastien.leclerc@le-verbe.com



hymne à la foi

La foi est bien plus qu'une simple chanson à répondre
dans laquelle se retrouve un refrain ritualisant l'espoir.
Car mon vide est plein de besoins et d'attentes déçues,
en mon âme éternelle, elle repose pleinement en Dieu.

Et cette présence me consume à l'ombre du sycomore,
elle est plus que ce qu'il me manque pour être heureux,
étant tout ce que j'ai pour savourer enfin mon bonheur.

Ces prières apprises par cœur étouffent ma noirceur,
litanies infinies et répétitives dont le rythme me berce.
Et mon âme s'élance, aspirant encore plus aux miracles,
sans savoir que son existence en est un des plus grands.

Le flot jaillissant jadis de mes pensées houleuses s'est tari,
et l'œil de la tempête s'en est ouvert sur ce calme fracassant.
Puis, mon poing a froissé les braises dévorant mes phrases,
les ravivant de plus belle et réduisant mon cœur en cendre.

Chaque pas en arrière me propulse trois mots en avant,
comme si mes textes fuyaient en ma conscience tourmentée.
Le temps ne m'a jamais laissé le temps de te rejoindre,
en pensant que je n'aurais pas pu recoller les morceaux.

La lumière diffuse des ponts réveille la douceur de l'épreuve,
comme si mille-et-un phares perçaient la pénombre d'autour,
ma route n'est même pas un sentier grossier entre les récifs,
elle est d'ouragans et de déserts, mais d'amitiés précieuses.

Jacques et Raïssa Maritain

LE SALUT PAR L'AMITIÉ

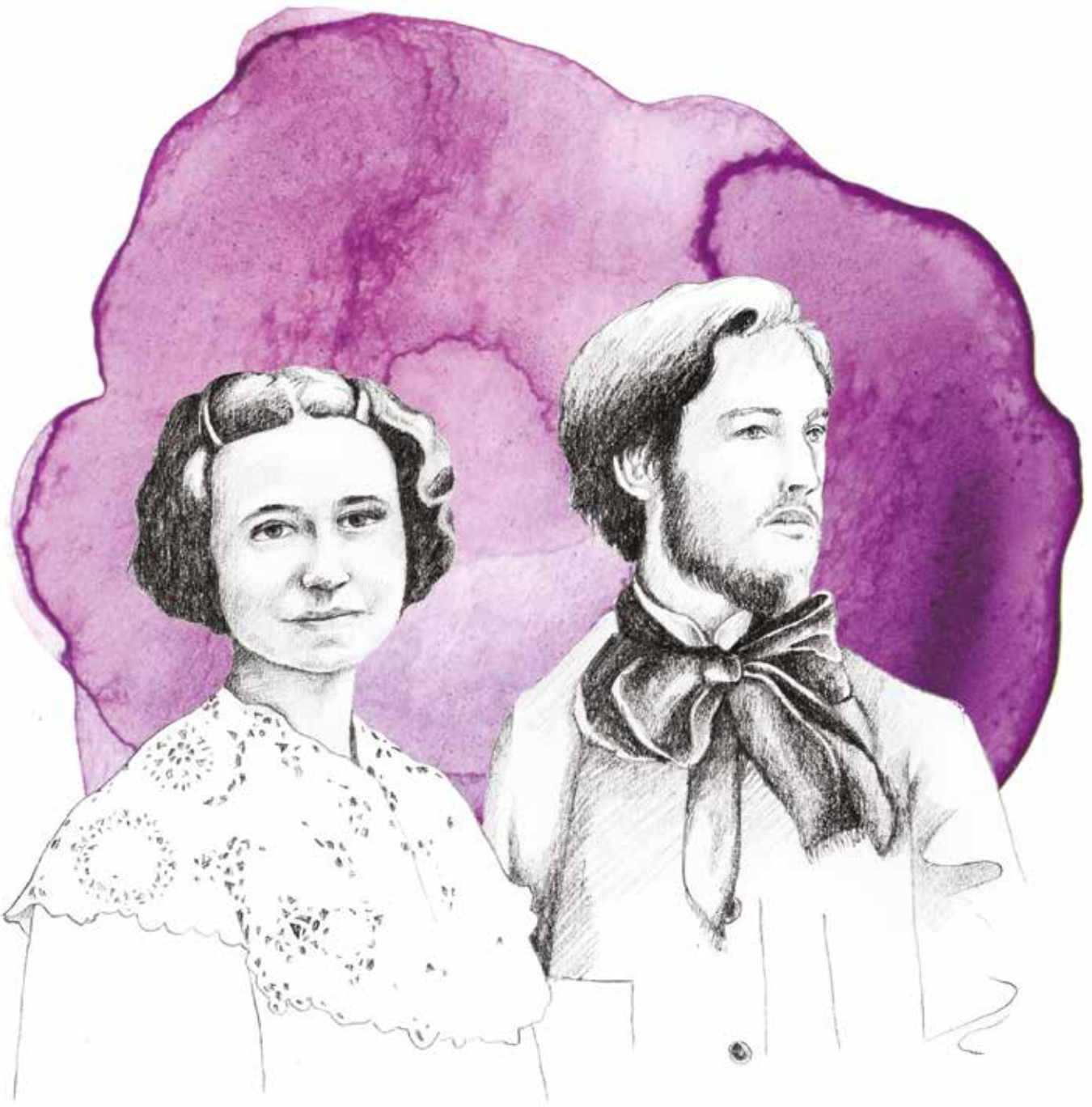


Illustration : Marie-Hélène Bochud, Jacques et Raïssa

Jacques et Raïssa Maritain forment un couple exemplaire par leur amour fidèle, leur passion pour la vérité et leur fécondité intellectuelle et spirituelle qui a marqué le catholicisme du 20^e siècle. Le mystère de leur foi et de leur rayonnement prend tout son sens au regard des amitiés tissées. Leur vie en livre le récit et rappelle que les chrétiens existent en grappes.

Jacques Maritain (1882-1973) : un philosophe, un vrai, amoureux de la sagesse. Il la recherche éperdument comme un soleil caché derrière les gratte-ciels d'une nouvelle ère sans Dieu. Petit-fils de Jules Favre, dont le nom rappelle l'avènement de la troisième République, fils de Geneviève Favre, une des premières femmes divorcées de France.

Dans ses veines coule le sang d'un anticléricalisme endurci menaçant de lui boucher les artères. Seul le sang du Christ lui redonnera une nouvelle identité. Il deviendra l'homme des grandes relations dont l'œuvre philosophique magistrale influencera les papes Paul VI et Jean-Paul II.

Raïssa Oumançoff (1883-1960) : une juive, née en Russie, qui émigre à Paris avec sa famille en 1893. Venant d'un milieu favorisant l'épanouissement intellectuel, Raïssa est une élève douée, avide de connaissances. Sa soif d'absolu la conduira à embrasser avec Jacques la foi chrétienne dans sa plénitude. Si sa maladie l'empêche de mener une vie active comme son mari, elle le guidera dans ses travaux et mènera une vie contemplative et féconde. Jacques Maritain dira : « Tout m'est venu par Raïssa. »

Assoiffés

Ils ont à peine vingt ans. Tous deux étudient à l'Université de la Sorbonne. L'éloquence des grands discours sans visées métaphysiques ne rassasie pas Jacques et Raïssa, qui cherchent surtout à justifier leur existence.

« Ils portaient en eux cette détresse qui est le seul produit sérieux de la culture moderne et une sorte de désespoir actif éclairé seulement, ils ne savaient pas pourquoi, par l'assurance intérieure que la Vérité dont ils avaient faim, et sans laquelle il leur était presque impossible d'accepter la vie, un jour leur serait montré », raconte Léon Bloy, touché par la première rencontre qu'il eut avec eux.

Jacques et Raïssa s'attirent comme deux pôles qui se reconnaissent. Les deux étudiants désespérés deviennent rapidement l'un pour l'autre le miroir de leur quête inassouvie. Leur recherche est commune, leur amitié profonde. La rencontre de ces deux esprits est

aussi une rencontre des cœurs : ils se sentent destinés à vivre ensemble.

À l'été 1901, les deux jeunes sont livrés plus que jamais au « gout amer du vide de l'âme ». Lors d'un après-midi au Jardin des Plantes, ils décident de prendre une « décision solennelle qui les pacifie » :

« Nous décidâmes donc de faire pendant quelque temps encore confiance à l'inconnu ; nous allions faire crédit à l'existence, comme à une expérience à faire, dans l'espoir qu'à notre appel véhément le sens de la vie se dévoilerait, que de nouvelles valeurs se révéleraient si clairement qu'elles entraîneraient notre adhésion totale, et nous délivreraient du cauchemar d'un monde sinistre et inutile. Que si cette expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide. [...] Nous voulions mourir par un libre refus s'il était impossible de vivre selon la vérité. »

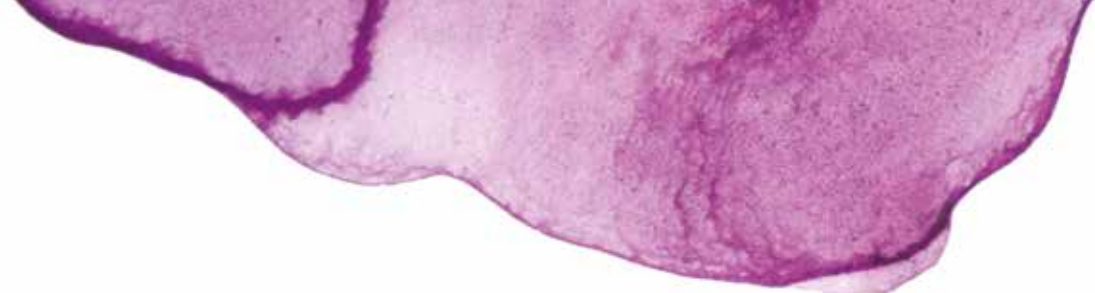
En 1902, Charles Péguy, un proche ami de la famille Maritain, oriente Jacques et Raïssa vers Henri Bergson, un philosophe éminent, dont la pensée revalorise la métaphysique. Ils se rendent aussitôt à son cours, mus par « une curiosité bouleversante, une attente sacrée ». Ce philosophe qui, selon eux, « convertit la philosophie en expérience de vérité et de vie » ranime l'étincelle de leur esprit en leur montrant une philosophie qui n'est pas matérialiste ou nihiliste.

Deux ans plus tard, ils découvrent *La femme pauvre*, de Léon Bloy. À sa lecture, les Maritain sont éblouis par « la beauté d'une haute doctrine qui pour la première fois surgissait sous [leurs] yeux ». Le livre se clôt sur cette interpellation poignante qui les consterne : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. »

Et parce qu'ils ne sont pas des saints, ils s'empressent d'aller rencontrer Léon Bloy.

Une vérité bien en chair

Léon Bloy, écrivain catholique, est un enragé qui peste contre le siècle et qui ne cherche surtout pas à « aseptiser l'Évangile pour plaire et flatter les lecteurs ». Mais les



Maritain ne vont pas rencontrer le prophète excentrique. Ils cherchent d'abord en lui un «père en humanité souffrante».

Comme par un déclic invisible, ils pénètrent dans sa maison comme dans un univers aux valeurs inconnues et nouvelles. Ce qui les frappe d'abord est «la tendresse de la fraternité chrétienne, et cette espèce de tremblement de miséricorde et de crainte qui saisit en face d'une âme marquée de l'amour de Dieu. Bloy [leur] paraissait le contraire des autres hommes, qui cachent des manquements graves aux choses de l'esprit, et tant de crimes invisibles, sous le badigeonnage entretenu des vertus de sociabilité».

L'amitié durable scellée ce jour-là est dévouée à la vérité, plus profonde et tenace que les bonnes convenances. Avec la franchise et la profondeur d'un homme comme Bloy, il ne pouvait en être autrement. Le vieux Bloy les voit comme un cadeau descendu d'en haut : «Ce n'est pas naturel de se faire des amis comme ça, surtout qu'on a travaillé pendant 30 ans à se faire des ennemis.»

En quittant ce mendiant du Ciel, ils ne peuvent maintenant plus ignorer la question de Dieu. «S'il a plu à Dieu de cacher sa vérité dans un tas de fumier, c'est là que nous irons la chercher», clament-ils. Même si, pour le moment, le tas de fumier leur apparaît être l'Église, qu'ils identifient à la bourgeoisie.

Le 5 avril 1906, au sortir de longues conversations et de déchirantes hésitations, ils confient à Bloy leur souhait

de devenir catholiques. Pas plus de six jours plus tard, ils reçoivent le baptême avec Véra, la sœur de Raïssa, dont la quête de sens n'est pas moins grande.

Raïssa nous en laisse un souvenir précis dans *Les grandes amitiés* : «J'étais dans une absolue sècheresse, je ne me souvenais plus d'aucune des raisons qui avaient pu m'amener là. Une seule chose restait claire en mon esprit : ou le baptême me donnerait la foi, et je croirais, et j'appartiendrais à l'Église totalement, ou je m'en irais inchangée, incroyante à jamais. Telles étaient aussi, à peu près, les pensées de Jacques. [...]

«Nous fûmes baptisés à 11 heures du matin. [...] Une paix immense descendit en nous, portant en elle les trésors de la foi. Il n'y a plus de questions, plus d'angoisse, plus d'épreuve – il n'y avait que l'infinie réponse de Dieu. L'Église tenait ses promesses. Et c'est la première que nous avons aimée. C'est par elle que nous avons connu le Christ.»

Foyer intime

Leur conversion les pousse à devenir des étrangers du monde. Ils se retirent à Heilberg pour y vivre une vie secrète tout abandonnée à Dieu. Méditation, étude et prière sont leurs seuls pères temporels.

Les Maritain sont toujours demeurés très discrets sur leur choix intime de vivre le mariage dans l'abstinence, de renoncer à une vie familiale. Et leurs écrits restent

« Ce n'est pas naturel de se faire des amis comme ça, surtout qu'on a travaillé pendant 30 ans à se faire des ennemis. »

- Léon Bloy

silencieux sur la manière dont ils le vivent. On sait que le désir de se consacrer à Dieu dans un mariage chaste est le fruit de la vie quasi monastique qu'ils mènent déjà depuis un moment avec Véra. «Nous voulions faire place nette pour la recherche de la contemplation et de l'union à Dieu, et vendre pour cette perle précieuse des biens en eux-mêmes excellents», confie Raïssa.

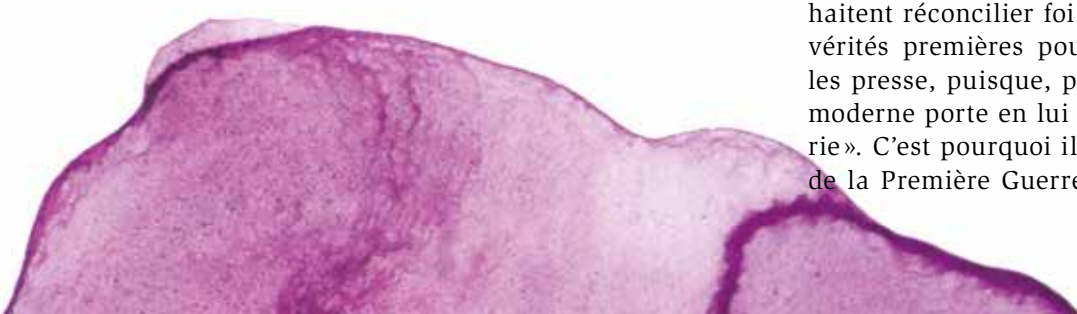
En 1908, Raïssa tombe gravement malade à cause d'un flegmon au poumon attrapé quatre ans plus tôt. Elle est sauvée miraculeusement de la mort. «L'extrême-onction est ressentie par Raïssa comme un nouveau baptême, elle est inondée de grâces et de paix, confie Jacques. Ineffable grâce de l'abandon total à Dieu et de la joie de souffrir. Quant au corps, l'amélioration est soudaine et indéniable.» Tout au long de sa vie, toutefois, sa fragilité sera une incessante lutte offerte à Dieu, le sillon d'une vie profonde d'oraison.

Si la maladie de Raïssa l'empêche de mener une vie très active, Jacques quant à lui découvre pendant leur exil une doctrine philosophique qui donnera la couleur à tout son futur apostolat. De la philosophie de saint Thomas d'Aquin que Raïssa lui fait connaître, Jacques dit : «J'en ai reçu une fois pour toutes la certitude des vérités premières concernant l'intelligence.» (Une controverse philosophique demeure toutefois ouverte entre les thomistes de la tradition [Charles De Koninck en tête] et les personnalistes, qui suivront les pas de Maritain quant à la conception de la personne humaine.)

Foyer d'accueil

Leur période d'incubation les prépare. Entretemps, ils sont devenus oblats de Saint-Benoît. Jacques pèse de mieux en mieux la mesure de l'œuvre à accomplir. «Il ne suffit pas qu'une œuvre soit très certainement utile au bien des âmes, pour que nous nous précipitions à la réaliser. Il faut que Dieu la veuille à ce moment-là ; et Dieu a le temps. Elle doit passer par le désir, s'enrichir de lui, s'y purifier. Les réussites humaines entières et trop belles, craignons qu'une malédiction y soit cachée.»

Les aiguilles du temps humain et du temps divin semblent s'être rejointes. Jacques et Raïssa rêvaient d'une école de vie où ils pourraient «animer» les âmes. Sensibles à la détresse spirituelle des hommes, ils souhaitent réconcilier foi et raison et redonner le sens des vérités premières pour conduire à Dieu. La situation les presse, puisque, pour Jacques Maritain, «le monde moderne porte en lui les germes d'une nouvelle barbarie». C'est pourquoi ils mettent sur pied, au lendemain de la Première Guerre mondiale, une association dont



la devise est *O Sapientia* et qui consiste en des cercles d'études thomistes.

Dans leur foyer de Meudon, à la campagne, affluent des intellectuels, des artistes, des hommes et des femmes de toutes les origines et de tous les horizons. La délicatesse, l'écoute et la bienveillance de leurs hôtes les attirent. Un grand climat de liberté studieuse, de paix et de joie règne dans le foyer qui rayonne d'ardeur incandescente.

Ce qui préoccupe d'abord les Maritain n'est pas le verbiage intellectuel qu'ils n'ont que trop connu. Ils s'inquiètent du sort des âmes. Massis et Psichari, deux de leurs bons amis convertis grâce à eux, entre autres, remarquent chez Jacques Maritain une vive compassion.

«Il nous regardait l'un et l'autre, comme on prie. Il nous remettait comme des enfants fraternels au Père qui nous attendait. Et nous sentions autour de nous d'invisibles filets qui n'étaient tissés que des fils de l'amour.»

L'esprit dur, le cœur doux

S'il fallait trouver deux mots pour décrire l'itinéraire des Maritain, ce serait probablement *amour* et *vérité*. L'exemple de leur relation avec Jean Cocteau, une figure publique qui ne colle pas à l'image d'un bon catholique, fait voir combien ils savent marier ces deux réalités.

Jacques Maritain dit : «Il y a si peu d'amour dans le monde, les cœurs sont si froids, si gelés, même chez ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait d'esprit dur au cœur sec et d'esprit doux au cœur mou.»

À son ami Cocteau qui est homosexuel et qui consomme de l'opium, Maritain sait aussi crument lui désigner la réalité de son péché que l'aimer d'un cœur doux et tendre. Critiqué pour entretenir une relation avec un homme public à la personnalité problématique, Maritain rétorque justement : «On n'aide pas les gens sans être réellement leurs amis. [...] J'ai avec des gens qui occupent la place publique des relations concernant leur âme.»

Ce que Cocteau exprime à Maritain à la suite de leur première rencontre ? «J'affirme que c'est l'enfant qui m'a vu en vous. L'enfant a vu l'enfant. Ainsi, les enfants se dévorent des yeux d'un bout à l'autre d'une table de grandes personnes.» On peut se demander comment Jacques entre si simplement en relation. Il faut «viser à la tête, pour être sûr de n'atteindre jamais plus bas que le cœur», disait Léon Bloy.

Viser l'intelligence ? Non. Maritain essaie de viser ce qu'il y a de meilleur en l'autre. Car c'est là qu'on le rencontre vraiment. Non pas à la surface de lui-même, mais en ce qu'il a de plus profond. Et c'est ce qu'il fait avec Cocteau.



On ne pourrait conclure ce texte sans glisser un mot sur le rôle prophétique des Maritain à l'égard des artistes. Le couple est très sensible à la beauté sous toutes ses formes : la poésie, la peinture, le théâtre, la musique ont toujours nourri leur quête esthétique. L'art recèle selon eux une fonction civilisatrice, une manière d'humaniser et de spiritualiser la culture, rôle d'autant plus crucial en temps d'après-guerre. C'est pourquoi ils serviront de pont entre les artistes et l'Église, enlevant les préjugés des uns envers les autres.

Les «grands» hommes catholiques du siècle – Bernanos, Journet, Maurice Sachs – comme les plus «petits» ont gravité autour de ce couple mystique et intellectuel dont le rayonnement est toujours aussi important. Il ne fait aucun doute que les Maritain demeurent un modèle pour les laïcs en montrant que la vie d'oraison doit être la source de tout apostolat.

Et en rappelant par leurs écrits que seule la charité demeure :

«On n'a rien fondé sans doute, on voit tout partir en fumée, dit Maritain. Mais on est payé de sa peine par ce qu'il y a de meilleur dans le monde, cette merveille des amitiés que Dieu suscite et des pures fidélités qu'il inspire, et qui sont comme un miroir de la gratuité et de la générosité de son amour.» ■



TARTE AUX ROSES DE POMMES ET CRÈME ANGLAISE SANS GLUTEN

Pour la croute de Grenoble

2 ½ tasses noix de Grenoble
¼ tasse beurre non salé
1 blanc d'œuf
¼ c. à thé sel

1. Chauffer le four à 375 °C.
2. Broyer les noix de Grenoble au robot culinaire pour obtenir une chapelure; mettre dans un bol.
3. Rajouter le reste des ingrédients pour la croute et mélanger, à l'aide d'une fourchette, afin d'obtenir une pâte homogène.
4. Presser la pâte dans le fond d'un moule à tarte antiadhésif de 9 pouces de diamètre. Couvrir le fond et les rebords du moule avec la pâte.
5. Faire cuire pendant 15 minutes puis réserver.

Pour la crème anglaise

1 ½ tasse lait 1 %
6 jaunes d'œufs
½ tasse sirop d'érable
¼ tasse fécule de maïs
1 c. à thé essence de vanille

1. Dans un bol, battre les jaunes d'œufs, le sirop d'érable, la fécule de maïs et le sel.
2. Faire chauffer le lait à feu moyen jusqu'à ce que la circonférence commence à faire de petites bulles.
3. Incorporer progressivement le lait à la mixture de jaunes d'œufs.
4. Remettre le tout dans la casserole et chauffer à feu doux en mélangeant constamment jusqu'à ce que la crème fasse des bulles et que la fécule de maïs épaississe.
5. Rajouter l'essence de vanille.
6. Passer le mélange au tamis pour enlever les grumeaux s'il y en a.
7. Réserver dans un bol à part et laisser refroidir.

Pour les roses de pommes

3 grosses pommes
2 citrons
¼ tasse confiture d'abricots

1. Dans un grand bol, presser le jus des deux citrons.
2. Trancher finement en demi-lunes, idéalement avec une mandoline, les quartiers de pommes et mélanger dans le bol avec le jus de citron. Les tranches devraient être pliables, mais assez fermes afin qu'elles ne se brisent pas.
3. Faire chauffer deux tasses d'eau.
4. Dans un bol à part, prendre quelques cuillerées d'eau chaude pour allonger la confiture d'abricots.
5. Couvrir les pommes avec le reste de l'eau chaude (pas bouillante) afin qu'elles ramollissent.
6. Vérifier après une minute si les pommes sont malléables.
7. Lorsqu'elles le sont, enlever l'eau chaude du bol.
8. Rajouter la confiture d'abricots aux pommes et mélanger doucement afin de couvrir les pommes.



Montage:

- 1.** Sortir le fond de tarte de son moule en le renversant dans une assiette.
- 2.** Étaler de façon égale la crème anglaise dans le fond de tarte.
- 3.** Faire des roses avec les pommes en enroulant une tranche sur elle-même pour faire le centre de la fleur et en rajoutant d'autres tranches pour faire les pétales à l'entour.
- 4.** Incorporer une fleur à la fois dans la crème anglaise.

Par cette rubrique « Patate chaude », nous abordons la bonne chère en bonne compagnie. D'abord, les créatifs de Dada & Soda nous concoctent toujours de succulentes idées pour un repas du dimanche. Ensuite, un collaborateur essaie la recette à la maison, avec des parents ou des amis, et nous propose dans les pages suivantes un compte rendu des discussions qui ont animé le partage des agapes.



OUVERTURE À LA VIE

Un beau jeudi soir d'été, nos voisins, amis de surcroît, sont venus prendre le dessert dans notre humble demeure nichée sur la montagne. Ma douce épouse nous avait concocté une délicieuse tarte dont Simon et moi nous sommes disputé les derniers morceaux... tout en discutant de régulation des naissances.

Simon, séparé depuis plus de deux ans, a deux enfants. Marie-Pier, sa nouvelle conjointe, de 10 ans sa cadette, ne désire pas avoir d'enfants, mais obtient assurément une certaine satisfaction à jouer le rôle de belle-mère auprès des enfants de Simon. Ses deux nouveaux protégés le lui rendent bien.

Évidemment, le fait que ma femme et moi attendons notre cinquième enfant suscite, vous le devinez, certaines questions et entraîne parfois des discussions sur nos choix de vie. Sommes-nous fous, ou tout simplement ignorants que des moyens de contraception existent? J'aime bien affirmer à la blague que nous avons la chance de l'insouciance. En vérité, nous adoptons plutôt une attitude favorisant «l'ouverture à la vie».

Dès le début de la discussion, notre amie déplore d'emblée cet enseignement de l'Église. L'Église est contre toute forme de contraception, affirme-t-elle. Par conséquent, elle perçoit une forme de condamnation de l'Église envers ceux qui utilisent la contraception. Ma femme et moi, nous nous sommes regardés : est-ce vraiment une loi, une règle? Sommes-nous «forcés» par l'Église à ne pas utiliser la contraception et à être ouverts à la vie?

Doctrine, et non pas dogme

Les dogmes, comme l'Immaculée Conception, sont davantage des lumières sur le chemin de notre foi que des obligations comportementales dictées par l'Église.

Souvent décrié comme un dogme de l'Église catholique, le rejet des moyens contraceptifs est plutôt une doctrine. En effet, au cours de son histoire, l'Église catholique a développé une doctrine en matière de sexualité – reflétée dans différentes encycliques comme *Humanae vitae* de Paul VI, et aussi dans les enseignements du pape Jean-Paul II sur la théologie du corps.

Cette doctrine a évolué ou a été précisée au cours des siècles. Depuis 1992, la doctrine est résumée dans le *Catéchisme de l'Église catholique*.

Dans la doctrine officielle de l'Église catholique, le mariage chrétien est un sacrement par lequel la sexualité est intégrée dans un chemin de sainteté dont la finalité ne saurait être le plaisir sexuel, mais le «don sincère de soi». La sexualité n'est cependant positive que si elle est accomplie d'une manière qui ne met pas d'obstacle artificiel à la procréation, afin de demeurer un don total de chacun.

Quand l'être humain recherche la relation sexuelle pour des fins égoïstes, celle-ci peut le conduire à s'asservir lui-même. Pour éviter cet écueil, elle doit être vécue comme un don total de soi-même : pour atteindre la vérité de cette relation, l'être humain ne doit pas se «prêter» à un échange sexuel, mais se «donner» entièrement dans un tel échange.

En bref, ne pas utiliser la contraception est une aide pour le couple afin de le rapprocher du don de soi.



Ainsi, l'Église fait preuve d'une grande sagesse dans cette doctrine: elle a discerné que la contraception peut nuire aux couples et les empêcher de vivre l'acte sexuel comme un don et comme une expression d'amour, et peut les rapprocher dangereusement de l'utilisation de l'autre pour des besoins plutôt égoïstes, voire de l'objectivation de l'autre. Le don de soi devient alors de plus en plus difficile...

Ouverture à la vie et à la liberté

L'amour entre un homme et une femme se soude dans l'acte sexuel qui, par nature, conduit à l'arrivée d'un enfant, quand Dieu le veut. Je l'ai expérimenté cinq fois! Toutefois, dans ce lien entre amour et fécondité intervient la liberté des époux. Les époux sont, en effet, libres quant à la maîtrise de leur fécondité.

On a souvent caricaturé la position de l'Église au sujet de la fécondité. Elle n'a jamais dit que les parents devaient avoir autant d'enfants qu'il était biologiquement possible d'en avoir. Et l'Église n'est pas non plus une police qui va cogner à la porte de la chambre afin de s'assurer que le couple respecte sa doctrine à la lettre!

Le nombre d'enfants relève d'un choix libre des parents, et l'Église, respectueuse de cette liberté, n'y intervient pas. Son rôle consiste à apporter des recommandations morales sur la façon d'user de cette liberté. Elle appelle les époux à faire un choix à la fois éclairé et responsable, en demeurant attentifs aux différents enjeux en présence (par exemple, la santé de la mère).

C'est ce que l'Église appelle la paternité et la maternité responsables. Celui qui est ouvert à la vie accepte toutefois de se laisser surprendre par celle-ci. Évidemment, il faut distinguer chasteté et contraception. Lorsqu'il est question de régulation des naissances, se pose inévitablement la question des moyens employés.

L'Église distingue les méthodes artificielles ou contraceptives d'une part, et les méthodes naturelles d'autre part. Les méthodes naturelles gardent la porte ouverte à l'arrivée surprise d'une nouvelle petite vie, permettant le

don de soi si important à l'expression de l'amour dans le couple.



Ma femme a aussi posé un regard très juste sur la question. Par respect pour nos amis et pour leurs convictions, elle ne l'a partagé qu'à moi. Je pense que sa sagesse n'est pas le fruit de longues lectures ou encore de périodes de médiation intense, mais plutôt de son vécu de mère. Sa réflexion se résume ainsi: comment peut-on apprécier pleinement la position de l'Église sur la contraception si l'on n'a jamais expérimenté ce qu'elle propose? En d'autres mots, vous pouvez difficilement juger de l'effet qu'aura l'abandon du «contrôle» des naissances dans votre vie si vous n'en faites pas l'essai.

L'ouverture à la vie est perçue comme une perte de contrôle sur sa vie menant inexorablement au malheur... Mais qu'en sait-on réellement, si jamais nous n'ouvrons la porte à cette perte de contrôle, si jamais nous ne laissons Dieu prendre notre histoire en main?

Êtes-vous capable de démontrer hors de tout doute que la venue d'un enfant, qu'il soit le premier ou le cinquième, ne sera pas qu'amour et bonheur dans votre vie? Comment arrivez-vous à croire que son sourire ne remplacera pas le voyage à Cuba auquel vous devrez renoncer? En bref, notre couple a suivi, peut-être naïvement, l'enseignement de l'Église sur la contraception et, d'une seule voix, nous ne pouvons qu'affirmer que ces quatre (bientôt cinq) surprises qui peuplent notre maison ne sont (presque) qu'amour et bonheur.

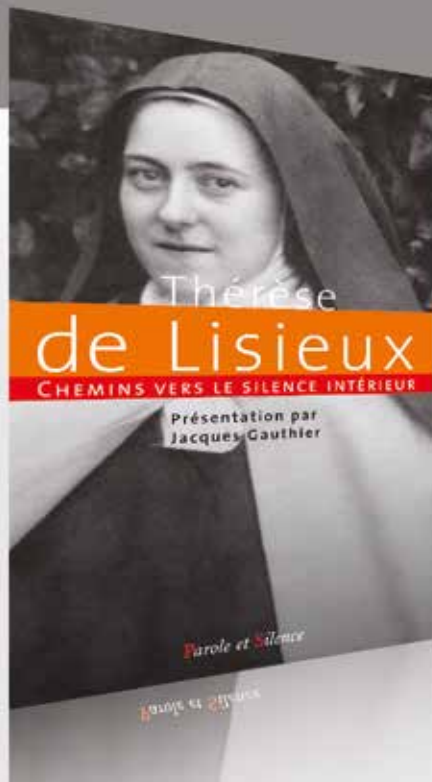
Ces discussions où se confrontent nos choix de vie peuvent malheureusement choquer ou blesser les intervenants. Elles doivent donc être tenues dans le plus grand respect. Nos voisins ne décideront certainement pas d'avoir un enfant demain matin.

Par contre, peut-être que Simon et Marie-Pier comprennent et apprécient mieux nos choix. Je sais qu'une étincelle animera leurs yeux quand, à l'automne, ils feront la rencontre de notre cinquième enfant. ■

nouveauté

Chemins vers le silence avec Thérèse de Lisieux

Jacques Gauthier



La vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est traversée d'un bout à l'autre par l'amour. Notre collaborateur Jacques Gauthier présente une sélection de textes de cette jeune maîtresse de vie spirituelle qui peut nous conduire avec sûreté sur les chemins qui mènent au silence intérieur de l'amour et de l'unité.

Parole et Silence, diffusion Gallimard
110 pages
14.95\$

TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC

**Israël,
Terre Sainte**
« Venez et voyez ! »
19 au 29 octobre 2015

**Croisière
dans les Caraïbes**
« De l'estime de soi à l'estime du Soi »
15 au 22 novembre 2015

**Mexique,
Péninsule du Yucatán**
« La route maya,
au pays de l'enchantement »
14 au 23 novembre 2015

Argentine
« Des origines des missions jésuites
au pape François »
17 au 28 novembre 2015

Contactez-nous pour recevoir notre documentation gratuite !
(514) 374-7965 • Sans frais : 1 866 331-7965
info@spiritours.com • www.spiritours.com

**« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »**



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpellé par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, ou Fr. Michel Goupil, o.ss.t,
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel : vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

La santé mentale dans la famille

SOUDAINEMENT,

l'abîme s'ouvre sous vos pieds

C'était un matin comme n'importe quel autre matin. J'étais assis devant mon ordinateur. J'écrivais un article, mon chien couché près de moi. Mon café fumait encore dans ma tasse. Puis, la sonnerie du téléphone retentit. Allez savoir pourquoi, je savais que ce coup de téléphone serait différent des autres, de ceux qui me donnent des nouvelles, qui me répondent, qui me lancent sur des pistes pour une enquête éventuelle.

À l'autre bout du fil, ma femme. Elle est manifestement paniquée. «Viens vite, Yves! Ta mère est morte! Elle est couchée par terre, nue! Viens vite! Son appartement est sens dessus dessous!» Avec mon fils, j'accours. Les policiers sont déjà arrivés. Ils me bloquent l'entrée de l'appartement. «N'entrez pas!» Le médecin légiste arrive. Verdict? «Votre mère n'a pas pris ses médicaments pour le cœur, monsieur. Nous avons trouvé du lithium dans sa pharmacie. Souffrait-elle d'une maladie mentale?»

Sa question me fend l'âme comme un éclair. Oui, elle en souffrait! Elle avait tendance à faire des dépressions graves et des crises psychotiques. Elle a été hospitalisée plusieurs fois à l'Hôpital Louis-H.-Lafontaine (aujourd'hui l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal). Ma mère venait de perdre la partie. Le stress, déclencheur de crises, venait de l'emporter vers le Père.

Elle n'a pu supporter que son fidèle conjoint, Marc, mon père, soit placé pour cause de démence. Devant cette épreuve, ma mère n'était pas seule. Nous l'avons aidée. Cela n'a pas été suffisant. Elle a sombré dans sa dernière crise psychotique, qui lui a fait oublier de prendre sa médication pour le cœur.

C'est la première fois que je raconte cet épisode de ma vie. Vivre avec un proche atteint d'une maladie mentale n'est pas chose facile. Je me souviens de ses premières crises alors que je n'étais qu'un enfant. Elle criait dans la rue que la fin du monde était arrivée. Je me souviens de nos visites à Louis-H.-Lafontaine, de ses couloirs où déambulaient les malades.

Devant ce drame personnel, j'ai crié, crié à Dieu ma colère, mes doutes. Je n'étais pourtant pas démuni! Pendant de nombreuses années, j'ai été le rédacteur en chef et l'animateur d'une revue spécialisée en santé mentale, publiée par un centre de jour. Mais cette épreuve était trop grande, même pour moi!

Alors, que doivent vivre les familles qui apprennent par le psychiatre que leur enfant souffre d'une maladie mentale? Quel choc! Soudainement, l'abîme s'ouvre sous leurs pieds. Leurs rêves viennent de s'écrouler net! Bien souvent, ils ressortent de la consultation avec un ou deux dépliants, un guide. Rien d'autre. Ils doivent découvrir un nouveau monde et son langage propre, un monde dans lequel, en apparence, Dieu est absent.

En apparence, car il est là! Plus présent qu'ailleurs, même! Voilà pourquoi je signe cette première chronique sur la santé mentale et les chrétiens. Par elle, je veux, bien modestement, inviter les familles à garder espoir. Dieu vous aime!

À bientôt! ■

SUCETTES ET PAPILLONS



L'autre jour, un gars qui sait que j'aime bien la mode vient me voir, un large sourire aux lèvres : « Regarde ! » Le menton en l'air, les deux mains en éventail : « Regarde ! C'est la grosse mode à Rome, y paraît ! »

Il avait – croyez-le ou non – un nœud papillon en bois.

Je ne pourrais pas dire que ce n'était pas beau, mais je ne comprenais pas l'utilité de la chose. Pourquoi en bois ? Et pourquoi pas une cravate en bois, tant qu'à y être ?

Bref, tout ça pour dire que le bois est très à la mode et que certains profitent de ce retour aux sources pour faire une *piastre*.

Effet de succion

Il existe des objets inusités en bois, et vous seriez étonnés de leur utilité. Par exemple : la sucette. Oui, la sucette. La sucette pour bébé. En bois. Non, pas la tétine. La sucette.

Martin Lacroix est ébéniste depuis toujours. Un artiste. Il s'est rendu compte que son petit Miguel avait une éruption de boutons autour de la bouche et que cela semblait être causé par l'humidité que la sucette en plastique ne laissait pas évacuer. Il décida de lui *gossier* une sucette en bois. Deux jours plus tard : plus de boutons !

Marc-André Coulombe, un gars qui détenait un doctorat en marketing et qui ne savait pas trop où il s'en allait avec ça, a demandé à Dieu : « Donne-moi n'importe quel projet, et je vais le faire fonctionner ! »

Quatre jours plus tard, il recevait l'appel de Martin. « C'était l'appel du Seigneur ! J'ai vu tout de suite qu'il y avait un marché pour ça. Le bois est antiseptique, donc il tue les bactéries ; le bois respire, contrairement au plastique.

« Il fallait monter quelque chose qui soit écologique, qui ne génère pas de coupe à blanc, qui fait une collecte

responsable de nos ressources de bois, qui soit québécois et esthétique. Bref, une entreprise qui change nos habitudes de consommation. »

Marc-André travailla le plan d'affaires... de Dieu : « Toutes les difficultés disparaissaient de façon instantanée ! J'ai fait en quatre jours ce qui prend habituellement 18 mois. Je me couchais à 3 h du matin et me levais à 6 h. Je ne travaillais pas pour l'argent, mais pour Dieu. Mon énergie était surnaturelle ! »

Un beau problème

Quelques semaines plus tard, Arboréka était née. Aujourd'hui, l'entreprise vend déjà 5000 sucettes par mois. Babies R Us en a commandé 1000. Electrik Kidz vient de s'ajouter, avec Beau bébé.

« On a un problème de production ! Pas de vente ! », affirme Marc-André. « Je sais bien que c'est de Dieu, dit Martin, parce que nos chiffres sont toujours quatre ou cinq fois plus élevés que toutes les prédictions des experts. »

« On a besoin d'employés. On cherche à réunir de bonnes personnes qui veulent travailler pour autre chose que l'argent », dit Martin.

Arboréka (arboreka.ca) cherche aussi des investisseurs – avis aux intéressés – prêts à vivre une démarche catholique sérieuse. Après tout, il y a une chapelle dans l'usine.

Les créateurs visent loin : devenir la multinationale du bois FSC de tout ce qui se fabrique en bois. Même les nœuds papillon ? ■

Brigitte Bédard : Elle a fait le tour du monde... médiatique, pour enfin aboutir autour de la table du conseil de rédaction de la revue ! Journaliste indépendante, facebookienne hyperactive, Brigitte met sa plume agile à contribution depuis des lustres. Épouse et mère de famille, elle a un amour sans bornes pour sa mère l'Église.



LA FAMILLE BÉLIER

Une famille de sourds-muets. Tout de suite, je suis attirée – ma plus vieille est malentendante (mais pas muette, je vous en passe un papier !). Je suis donc naturellement sensible au sujet.

Une jeune adolescente qui chante. Là encore, je clique – ma deuxième a un certain talent dans le domaine... Mais, silence, on n'a pas le droit d'en parler !

Un couple complètement déjanté qui se mange des yeux à longueur de journée. Ça, c'est pour le cadet de notre famille (13 ans) : c'était certain qu'il allait pouffer de rire durant toute la projection.

Toute notre famille a été littéralement charmée par la famille Bélier. D'ailleurs, je n' imagine pas qu'on puisse rester indifférent à la fraîche simplicité qu'ils dégagent ni à la dignité qu'ils portent fièrement, avec ou sans surdité. Ils dérangent parfois par leur originalité, mais ils ont tant de courage qu'on leur pardonne leur franchise et leurs gaucheries, qui nous font rigoler à grands coups de tapes sur les cuisses.

Et que dire de Paula (Louane Emera, candidate à la deuxième saison de *The Voice* en France), cette jeune adolescente timide, complexée même, la seule entendante de sa famille ? Elle ignore tout de son talent. On la voit s'ouvrir, se déployer, je dirais même naître à la musique, au chant, à ses voix (et à ses voies). Et tout cela sans que ses parents puissent goûter à son talent, comprendre ce qui l'émeut et la pousse à vouloir aller plus loin.

J'ai particulièrement aimé la rage d'amour de la maman (Karin Viard) pour sa famille et pour sa vie. Elle aime farouchement son mari, ses enfants et est déterminée à tout faire pour que rien ne puisse briser cette communion. Une femme heureuse (eh oui ! les sourds aussi

peuvent être heureux !) qui mord à pleines dents dans ce que la vie lui offre.

Quant au père (François Damiens), agriculteur qu'on imagine sentir le mouton même à cinq mètres de distance, il finit par nous émouvoir profondément. Il cache, derrière un air un peu simplet et rustre, une délicate sensibilité qui semble même dépasser celle de son épouse. Il donne généreusement sa vie pour sa famille.

Mais le plus drôle, le plus ridiculement démodé et nostalgique d'une époque musicale révolue, c'est sans conteste le prof de chant de Paula (Éric Elmosnino). L'amertume qui l'habite à cause de sa carrière musicale manquée se transforme en sarcasmes irrésistiblement savoureux, dont ses élèves sont les victimes. Hi-la-rant !

On n'en a fait ni trop ni trop peu. La justesse du ton et du jeu des comédiens démontre le génie sensible du réalisateur Éric Lartigau (*Prête-moi ta main*, *L'homme qui voulait vivre sa vie*).

J'ai quitté la salle de cinéma le cœur à la fois léger et plein : léger parce qu'il était porté par l'espérance, et plein du désir d'aimer. Ça, c'est vraiment mon genre de film parce qu'il élève tout en nous gardant les deux pieds ancrés sur terre.

On aime : Des comédiens entendants qui avaient le défi de jouer sans parler : intense !

La famille Bélier, France-Belgique, 2014, comédie, 106 minutes, v. o. : français. Classement : général. Réalisation : Éric Lartigau. Production : Stephanie Bermann, Éric Jehelmann, Philippe Rousselet. Interprètes : Louane Emera, Karin Viard, François Damiens, Éric Elmosnino. Louane Emera a remporté le César du meilleur espoir féminin 2015.

Date de sortie du DVD : 25 août 2015.



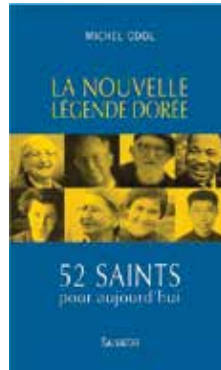
AIMER EN VÉRITÉ

Enfin un livre destiné aux adolescents qui aborde le sujet de l'amour sans tabou... et avec tout le respect qu'il se doit! S'adressant d'abord aux 15-22 ans, mais par extension à tous ceux qui ont à dialoguer avec les jeunes de ce sujet sensible, l'abbé Pierre-Hervé Grosjean (connu sur Internet sous le pseudonyme *Padreblog*) explique dans un langage direct les fruits de son expérience d'accompagnement des jeunes sur les thèmes de l'amour, de la vie affective, de la sexualité et de l'amitié.

Fustigeant les adultes qui ont peur de déplaire en exprimant leurs convictions à leurs jeunes, il réhabilite la crédibilité de l'enseignement bimillénaire de l'Église en le présentant sous son abord positif: «L'Église veut nous aider à faire de notre capacité d'aimer un lieu de joies vraies et non de blessures. La joie de l'Église est de servir notre bonheur vrai!»

J'ai reconnu et apprécié dans ce bouquin un véritable bijou pour quiconque a soif d'aimer en vérité!

Pierre-Hervé Grosjean, *Aimer en vérité*, Éditions Artège, 2014, 150 p.



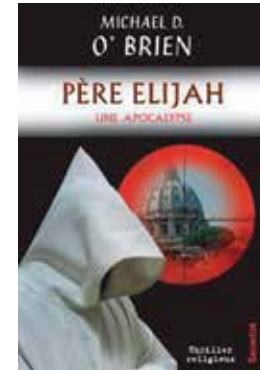
ÊTRE SAINT AUJOURD'HUI

Connaissez-vous le roi Baudouin de Belgique, Jacques Fesch, Etty Hillesum, Chiara Lubich ou les moines de Tibhirine? Tant de personnalités et de chemins de sainteté différents qui ont traversé notre histoire.

Cette nouvelle légende dorée reprend le vécu de cinquante-deux personnalités qui ont pour la majorité connu le 20^e siècle, des personnes dont le passé ne fut pas le plus glorieux, pour la plupart. Président, religieux, philosophe, scientifique, couple marié ou jeune participant à un vol à main armée... ils ont tous vécu une rencontre personnelle avec Dieu. Ils ont choisi de vivre les Béatitudes.

Ce livre est pour moi un rappel que nous sommes tous appelés à la sainteté, peu importe notre vécu. Si quelque chose nous porte à croire que nous ne sommes pas saints, certainement que, dans ce livre, une des figures nous prouvera le contraire. Voici d'excellents compagnons de route pour notre cheminement spirituel. Osons être saints!

Michel Cool, *La nouvelle légende dorée. 52 saints pour aujourd'hui*, Éditions Salvator, 2014, 330 p.



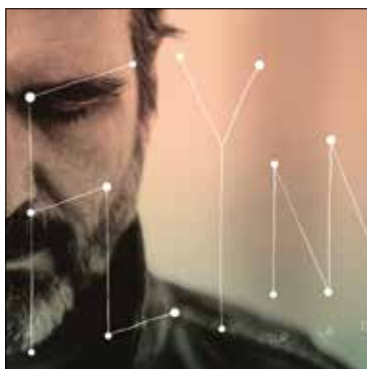
UN THRILLER CATHOLIQUE

Un *thriller* apocalyptique catholique! Oui, vous avez bien lu. Palpitant, enlevant et en même temps nourrissant pour la vie spirituelle, ce roman est génial! Je l'ai dévoré! Si vous ne connaissez pas encore l'auteur, dépêchez-vous de lire ses livres! On y trouve à la fois du divertissement et un grand enrichissement. On y apprend à aimer l'Église dans ses beautés et dans ses défis.

L'histoire? Un ancien homme politique juif converti au catholicisme et devenu carme est appelé par le pape pour une mission particulière: rien de moins que de rencontrer l'Antichrist pour lui livrer un message spécial. Certains personnages nous font penser à Jean-Paul II, à Ratzinger, au Padre Pio...

Dans ce *thriller* qui fait réfléchir et nous donne envie de suivre le Christ en ces temps qui sont les derniers, on sent le combat incessant entre les ténèbres et la lumière.

Michael D. O'Brien, *Père Elijah. Une apocalypse*, Éditions Salvator, 2008, 2013 (édition de poche), 576 p.



LES PIEDS SUR TERRE

La musique francophone québécoise d'aujourd'hui s'appuie sur des piliers importants: les images de Félix Leclerc, la franchise de Plume Latraverse, les couleurs de Beau Dommage, la poésie de Richard Desjardins, etc. Et l'on peut sans gêne ajouter Pierre Flynn à la liste. Son dernier album, comme s'il sortait d'un autre univers ou prenait simplement une pause des sons dérangeants des radios actuelles, est rafraîchissant.

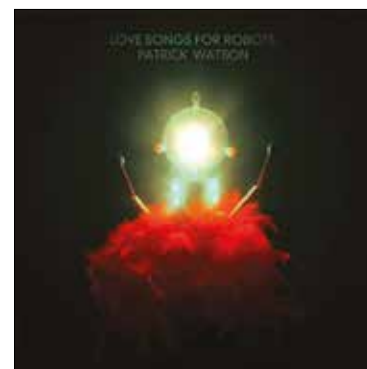
Avec *Sur la terre*, l'auteur-compositeur-interprète nous offre une musique qu'on n'entend plus assez souvent, et qui fait du bien à la francophonie. Les mots, créant histoires et images, racontent le rapport au temps d'un narrateur qui voyage tantôt dans le passé, se remémorant avec nostalgie ses souvenirs («Ariana»), réfléchissant avec recul sur ses actions («Si loin, si proche», «Duparquet»); tantôt dans le futur, contemplant sa fille qui dort («Étoile, étoile»); ou encore en observant le présent, s'interrogeant sur le bonheur réel («Sirènes») et la direction à prendre («Capitaine, capitaine»).

La musique, aussi composée par Flynn, est simple (mais pas simpliste!), juste pour laisser assez de place aux paroles sans se faire oublier. C'est un soutien complet de guitare, de piano, de voix. Et cette voix du chanteur, justement, si douce et puissante à la fois, si profonde, donne des frissons à plusieurs occasions par la sincérité qui en transparait.

Sans fioritures, sans facilités non plus, Pierre Flynn présente un album de onze titres qui sont autant d'hymnes à la langue française et de réflexions sur notre société.

Pierre Flynn, *Sur la terre*, 2015, pop francophone.

Florence Malenfant
florence.malenfant@le-verbe.com



AMOUR ÉLECTRIQUE

Il y a de ces artistes qui ne veulent pas trop s'installer, s'asseoir sur ce qui fonctionne bien. Alors que certains autres profitent des formules gagnantes, Patrick Watson sort de sa zone de confort avec son dernier album, *Love songs for Robots*.

Après une trilogie plus folk (*Close to Paradise*, *Wooden Arms* et *Adventures in Your Own Backyard*), le Montréalais et ses acolytes se plongent, en nous entraînant avec eux, dans un univers plus électro. Troquant cette fois les cordes pour le synthétiseur, Watson explore de nouveaux horizons sonores. Il s'éloigne de l'acoustique légère d'*Adventures...* et des sons plus feutrés de *Wooden Arms*, pour agencer sa voix toujours aussi cristalline et douce à une ambiance plus étrange, intrigante.

Loin d'être rebutante, cette chaussure différente fait belle jambe à la formation! Comme un souffle neuf pour accompagner le thème de l'androïde, lui-même nouveau dans les chansons de Patrick Watson. On parle d'une science-fiction organique, d'amour, de tendresse, des aléas du cerveau, avec une poésie qui ne déçoit pas.

L'arrangement des voix est toujours convaincant, avec tantôt de puissantes chorales («Hearts», «Grace»), tantôt un dialogue plus direct avec Joe Grass, nouveau guitariste du groupe («Alone in this world»), pour accompagner la sonorité si singulière de la voix de Watson.

Love songs for Robots, c'est une nouvelle complexité rythmique et mélodique fortement progressive, mais c'est aussi, pour le bonheur des fans, la douceur toute personnelle de Watson, portée par une guitare, un piano que le chanteur n'abandonne pas.

Patrick Watson, *Love songs for Robots*, 2015, indie-rock.

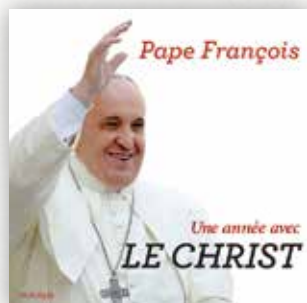
Donner un sens à sa vie



Martin Laflamme
**DIFFÉRENTS,
et pourtant si semblables!**
Préface de Jean Vanier
Le témoignage vibrant d'un
prêtre ayant fait l'expérience
de l'Arche pendant un an. Une
expérience qui l'a transformé.
152 pages – 19,95\$



Denis Veilleux
LA ROSE BLEUE
Une trentaine d'années après
la mort et la résurrection de
Jésus de Nazareth, treize
témoins nous parlent de
ce qu'ils ont vu et entendu,
enracinés dans le terreau
humain qui les concerne.
104 pages – 17,95\$



Pape François
**UNE ANNÉE AVEC
LE CHRIST**
365 jours pour entrer dans la
pensée et la prière du pape
François.
La prière, la Bible, l'Église,
les droits de l'homme, la
pauvreté et la joie. .. De belles
méditations du pape sur le
Christ et l'amour humain.
480 pages – 34,95\$



Yves Guillemette
**PRIÈRES PENDANT
LA MALADIE**
Des psaumes pour
accompagner les personnes
malades et qui peuvent
aussi servir pour la réflexion
personnelle, l'animation de
célébration ou les rencontres
d'accompagnement des
souffrants.
120 pages – 19,95\$



André Beauchamp
LA PORTE ET LE SILENCE
Ce recueil de prières s'articule
autour du problème de la
communication, de la rentrée
en soi et de la sortie vers
l'autre. D'où les thèmes de la
porte et du silence.
120 pages- 19,95\$



Cornélius Boekema
SACRÉ PARCOURS!
Leçon de golf, leçon de vie
Sympathique et instructif,
l'auteur tire des leçons de
vie de la pratique du golf,
qui relève autant de l'activité
physique que de la réflexion
philosophique.
120 pages, 19,95\$

TROUVAILLE

Café Le Simone

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



C'est un café *catho-friendly*. Un «café culturel catholique et un espace de *coworking* associatif» à Lyon, en France.

Il n'est pas demandé aux *coworkers* d'avoir la foi : c'est la pensée sociale de l'Église qui est mise en pratique, notamment à travers des principes de solidarité, de participation, de respect du travail, de juste prix, de subsidiarité.

L'initiative fait partie des Alternatives catholiques, une association qui offre des ateliers de formation (doctrine sociale de l'Église, pensée politique des catholiques) et des sessions (écologie, culture politique et juridique), et dont la devise est : «Tout ce qui est universel est nôtre.»

Le Simone est un lieu de travail qui accueille une communauté d'auto-entrepreneurs, de créateurs d'entreprise et de travailleurs indépendants et qui est basé sur la culture, la convivialité et la création. Dans sa partie café, il recevra les conférences et les

ateliers proposés par les Altercathos, avec un bon café ou un bon vin. Tout ça, à proximité de la Faculté catholique de Lyon.

Pourquoi Le Simone ? En hommage à Simone Weil, intellectuelle chrétienne engagée dans le monde du travail. Il veut répondre à la soif de savoir d'une nouvelle génération de catholiques, qui se sent déshéritée et qui veut se réapproprier son patrimoine culturel.

De quoi nous inspirer, de ce côté-ci de l'Atlantique...

lesalternativescatholiques.fr.
lesimone.fr.

AFFRANCHI

Kizito

Raymond Boutin
raymond.boutin@le-verbe.com

«Au revoir, mes amis, nous sommes en route.» Ce seraient les dernières paroles qu'aurait prononcées le petit saint Kizito. Qui est ce jeune saint ? Il faisait partie du groupe de jeunes Ougandais qui, avec leur responsable Charles Lwanga, ont été mis à mort pour leur foi en juin 1886.

Kizito était un des nombreux jeunes pages au service du roi. C'était un jeune garçon beau, petit pour son âge et qui attisait les désirs homosexuels du roi. Cependant, Kizito comprenait



la menace et les effets morbides de cette situation.

Il se trouvait, d'autre part, qu'il était catéchumène et se préparait au baptême ; il avait bien hâte, mais on en repoussait toujours la date, disant qu'il n'était pas encore prêt.

Le roi Mwanga, quand il sut que quelques-uns de ses pages étaient catholiques, devint furieux et exigea qu'ils renoncent à leur foi, d'autant plus que Charles Lwanga, le responsable des pages, lui adressait des reproches concernant sa pédophilie. Mais, justement, Charles Lwanga était catholique à l'insu du roi. Lorsque ce dernier l'apprit, il décida alors de les faire périr. Pendant la nuit, Charles Lwanga, ayant eu connaissance de la sentence de mort, baptisa les pages. Le jour suivant, le roi les a tous condamnés au bucher.

On raconte qu'alors que les flammes montaient les voix des condamnés s'élevaient au ciel, car ils priaient et s'encourageaient les uns les autres.

Kizito était le plus jeune de ces martyrs. Le timbre représente saint Kizito une palme à la main. Il a été émis par l'Ouganda le 15 octobre 1986 pour commémorer le jour de la canonisation des martyrs.

La fête liturgique de saint Charles Lwanga et de ses compagnons a lieu le 3 juin.

MOTS DITS

Dieu

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

D'où vient *Dieu* ? Grande question philosophique ou fausse question ? Si vous le voulez bien, limitons notre



effort de réflexion à l'étymologie du mot, histoire de rendre ça plus simple.

Le mot français *Dieu* fait son apparition dès le premier texte de la langue française, les *Serments de Strasbourg*, publié en 842. Il traduit le terme latin *Deus*, qui vient lui-même du grec *Zeus*, dont le génitif est *Dios*. Ces mots proviennent d'une même racine indo-européenne, *dei*, «briller», qui forme les mots *deiwo* et *dyew*, signifiant le ciel lumineux. Ils se rapportent donc tous à la lumière.

La diversité des langues nous enseigne autant de façons de voir Dieu. Dans les langues germaniques, les mots pour le désigner proviennent aussi d'une même racine indo-européenne qui signifie «invocation, appel» (*Guþ* en gotique, *Gott* en allemand, *God* en anglais et en néerlandais, *Gud* dans les langues scandinaves, *Guð* en islandais). Tandis que, dans les langues slaves, la racine indo-européenne de Dieu, *bhag*, veut dire «partager, distribuer».

La Bible recèle aussi une multitude d'appellations du mot «Dieu» qui traduisent différemment ses attributs: Père, Créateur, Seigneur, Éternel,

Unique, nom au pluriel, etc. Mais nous retiendrons surtout le nom unique YHWH, nom révélé à Moïse, dont le caractère imprononçable reflète la limite du langage humain pour dire Dieu. Le seul nom de Dieu, qui est d'ailleurs de racine céleste!

JUDAÏQUE

Sabbat, jour hors du temps

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Ce jour-là, on ne cuit rien. On ne transporte rien. On n'achète rien. On ne conduit pas de voiture, on marche. Le papier hygiénique est découpé en morceaux avant le crépuscule du vendredi pour ne pas avoir à le déchirer une fois la nuit tombée. Si aucune minuterie ne règle l'allumage automatique des lumières, un bout de papier collant est apposé sur l'interrupteur au cas où quelqu'un l'éteindrait par mégarde. Ce jour-là, pour les juifs, c'est le jour du sabbat.

La *Mishnah* (une compilation écrite des lois orales juives) en dit: «Il en est des prescriptions concernant le sabbat comme d'une montagne suspendue à un cheveu: l'écriture en dit peu de choses, tandis que les *Halakhot* (prescriptions) qui s'y rapportent sont très nombreuses.»

Bien que la Torah ne donne que trois exemples d'activités interdites le jour du sabbat (le travail des champs, l'allumage du feu et le transport des objets), les prescriptions s'étendent à 39 catégories d'activités qui se déclinent, selon le Talmud de Jérusalem, en 1521 travaux interdits. Ces centaines d'actes prohibés dérivent tous des trois premières prescriptions sabba-

tiques. Par exemple, par extension, produire un feu s'étend à l'utilisation de tout courant électrique.

Pourquoi autant de règles? Pour que l'homme se repose et rende un culte à Dieu. Pour qu'il imite Dieu lorsque, le septième jour, celui-ci ne crée plus rien, ne modifie plus rien, contemple l'œuvre achevée. Pour qu'il accepte la perfection de la création et n'intervienne pas dans la marche des choses, histoire de lui rappeler qu'il n'est pas son propre maître. Pour lui donner un avant-gout du «jour qui sera entièrement Sabbat et repos pour la vie sans fin». Et surtout parce que Dieu le lui a commandé dans le quatrième commandement.

CALEPIN DE VOYAGE

Au son du gong

Gabriel Tousignant
redaction@le-verbe.com

Entre janvier et mai dernier, j'ai parcouru avec mes parents l'Asie du Sud-Est: les îles de Java et de Bali en Indonésie, l'île de Phuket en Thaïlande et la province de Penang en Malaisie,



Œuvre «Mots dits»: La création de l'homme (détail), Michel-Ange. (Wikimedia CC)
Photo «CALEPIN de voyage»: Pascal Huot

un pays officiellement musulman. Même si la religion principale de Bali est l'hindouisme, l'Indonésie dans son ensemble compte 90 % de musulmans. Pourtant, nous avons vécu un cheminement catholique que peu ont la chance de vivre...

Malgré les différences culturelles et religieuses d'un endroit à l'autre, il y a plusieurs ressemblances du côté religieux, notamment du point de vue des dévotions. À Bogor, dans notre famille d'accueil, les hommes interrompaient leur journée cinq fois pour aller prier. En Malaisie et à Bali, on pouvait trouver partout des offrandes taoïstes ou hindoues. Quand mon père, dans sa jeunesse, étudiait en Indonésie, il n'était pas pratiquant. Pourtant, la famille musulmane qui

l'accueillait le réveillait le dimanche pour qu'il aille à la messe !

Saviez-vous que la plus grande cathédrale catholique indonésienne est située en face de la plus grande mosquée du pays ? Les cloches de la cathédrale sonnent souvent en même temps que l'appel à la prière de la mosquée, et ça fait un beau duo.

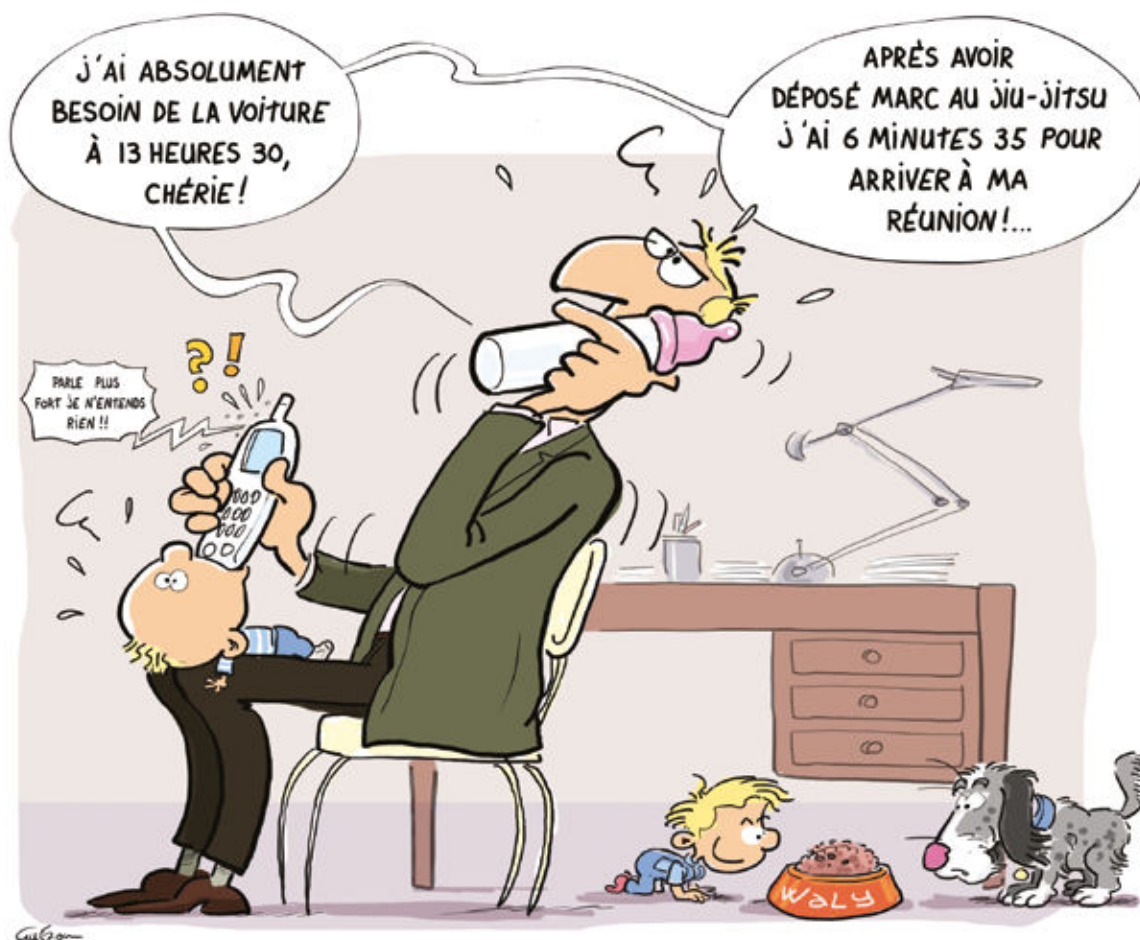
J'ai certainement beaucoup appris des autres religions, mais j'ai aussi approfondi ma propre religion. Première chose à noter : la dévotion des Asiatiques à la Vierge Marie. Les statues de Marie sont couvertes d'offrandes et des fidèles y prient, peu importe l'heure ou le jour. Évidemment, le grand moment des catholiques est la messe. Je ne crois pas avoir déjà

vu des messes aussi grandioses que celles de l'Asie du Sud-Est. L'église était toujours pleine, il y avait toujours plus de monde à l'extérieur de l'église qu'à l'intérieur !

À Bali, toutes les statues étaient couvertes d'un drap violet durant le carême, et d'un drap blanc pour le Vendredi saint. Le son du gong durant la consécration rendait d'autant plus solennel ce moment sacré.

Cette expérience en Asie du Sud-Est a enrichi mon point de vue sur Dieu. J'ai appris des Asiatiques que Dieu est plus important que tout ce que nous pouvons faire dans notre journée, car peu importe leur religion, ils prenaient le temps de prier.

LE COUP DE GUÉZOU



Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Physiquement bellâtre, intellectuellement ambitieux, socialement responsable et moralement innovateur, **Gabriel Bisson** («Portrait de société», p. 20) est marié depuis peu à une jeune critique musicale. Gabriel croit aux choses qu'on peut prouver, mais aussi à certaines choses qu'on peine parfois à rationaliser. Si l'on ajoute à cette description son amour pour le dessin, on comprend mieux ce qui l'a conduit à mettre son talent au service de notre publication.



Jacynthe Bergeron («Réflexion», p. 28 et «Vue de Rome», p. 36) est une artiste multidisciplinaire, une vraie. Musique, sculpture, peinture et... tricot! Après une formation en enseignement des arts, elle a transmis sa passion artistique à des centaines de jeunes dans les écoles de Québec. Elle vit aujourd'hui de son art, qu'elle expose tantôt sur son île (d'Orléans), tantôt dans les pubs de la Vieille Capitale.



Marie-Hélène Bochud («Classe de maîtres», p. 77) est une artiste et

illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



Sylvie Chartrand («La chair et l'os», p. 72) vit et travaille à Montréal. Doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM depuis 2011, elle a bénéficié de nombreuses bourses d'études et de bourses de soutien à la création.



Claudia Tremblay («Boussole», p. 25 et «Essai», p. 40) travaille et demeure à Québec. Elle est détentrice d'un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. En novembre 2013, elle réalisa une résidence de création à l'atelier Imago de Moncton. Elle est membre active de l'atelier Engramme depuis 2010.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie** («Tranche de vie», p. 14) donne vie à ses paysages intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance

et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection.



Artiste-peintre et illustratrice autodidacte, **Élisabeth Guay** («Poésie», p. 76) a su explorer au fil du temps ses talents par diverses expériences artistiques pour faire naître ses propres couleurs. Bien que la plupart de ses créations soient abstraites, elle n'a pas de style prédominant et elle peint surtout ce qu'elle ressent. Au contact de la matière, des couleurs et de la toile, son inspiration guide son travail.



Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et le style original de ses personnages, **Yves Guézou** («Coup de Guézou», p. 97) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles*, *Le Point*, *L'Auto Journal*, Nathan, Hachette,

Bordas...), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et... le spirituel. Il vient nous titiller dans la mise en pratique de notre vie de foi et dans la mise en pratique de nos simples idées jusqu'à nos grandes envolées mystiques.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot** («Monumental», p. 11) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photjournaliste et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.



Gabriel Lapointe («Photo-reportage», p. 50) est photographe et illustrateur. Parallèlement à ses multiples projets artistiques, il a obtenu un certificat en histoire de l'art et en complète un autre en études anciennes à l'Université Laval.

Le Verbe

ABONNEMENT

Optez pour le paiement préautorisé

- Cout réparti sur l'année
- Paiement par carte de crédit
- Réception de la publication en continu
- Adhésion facile et sécuritaire



☐ 5 \$ / mois (paiement préautorisé)

☐ 60 \$ / année (5 numéros)

☐ 100 \$ / année (2 exemplaires par envoi, 5 numéros)

☐ Je souhaite recevoir le 2^e exemplaire chez moi.

☐ Envoyer le 2^e exemplaire à l'adresse suivante :

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

* Taxes incluses si applicable.

* Tout abonnement est payable d'avance et est non remboursable.

DON

La mission de l'OSBL L'Informateur catholique est réalisée par la revue *Le Verbe* et par son site Web portant le même nom :

1. Témoigner de l'espérance qui nous habite, espérance donnée par le Fils.
2. Par un journalisme engagé, laisser parler la Parole tout en indiquant là où elle se fait chair.
3. À temps et à contretemps, donner au monde les raisons de notre foi.

Pour poursuivre notre mission, nous comptons sur les dons des communautés et des laïques comme vous.

• Voici ma contribution ponctuelle :

☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ Autre : _____ \$

• Je désire faire un don **mensuel** par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Je pourrai modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ Autre : _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (25 \$ et plus).

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa

☐ MasterCard

☐ Chèque ou mandat

N° carte de crédit : _____ exp. : _____ Signature : _____

Merci de votre appui !

VOTRE ADRESSE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Le Verbe

voir • penser • croire

L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

À la prison, au monastère, dans la rue

Prêtres de combat

Un dossier plein de pasteurs aux ministères hors norme



Photo: Jeffrey Déragon, L'abbé Claude Paradis, prêtre de rue à Montréal.

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil, Simon Lessard, Antoine Malenfant, Laurent Penot

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Geneviève Bélanger, Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire, Pascal Proulx, Jean-Pierre Tremblay

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant

ÉDITEUR: Judith Renaud

ASSISTANTE À LA RÉDACTION

Sarah-Christine Bourihane

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Robert Charbonneau

GRAPHISTES ET INFOGRAPHISTES

Joëlle Renaud et Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ

publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (abonnements)

Laura Nobili • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié 5 fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Messageries Dynamiques. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité. Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél.: 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



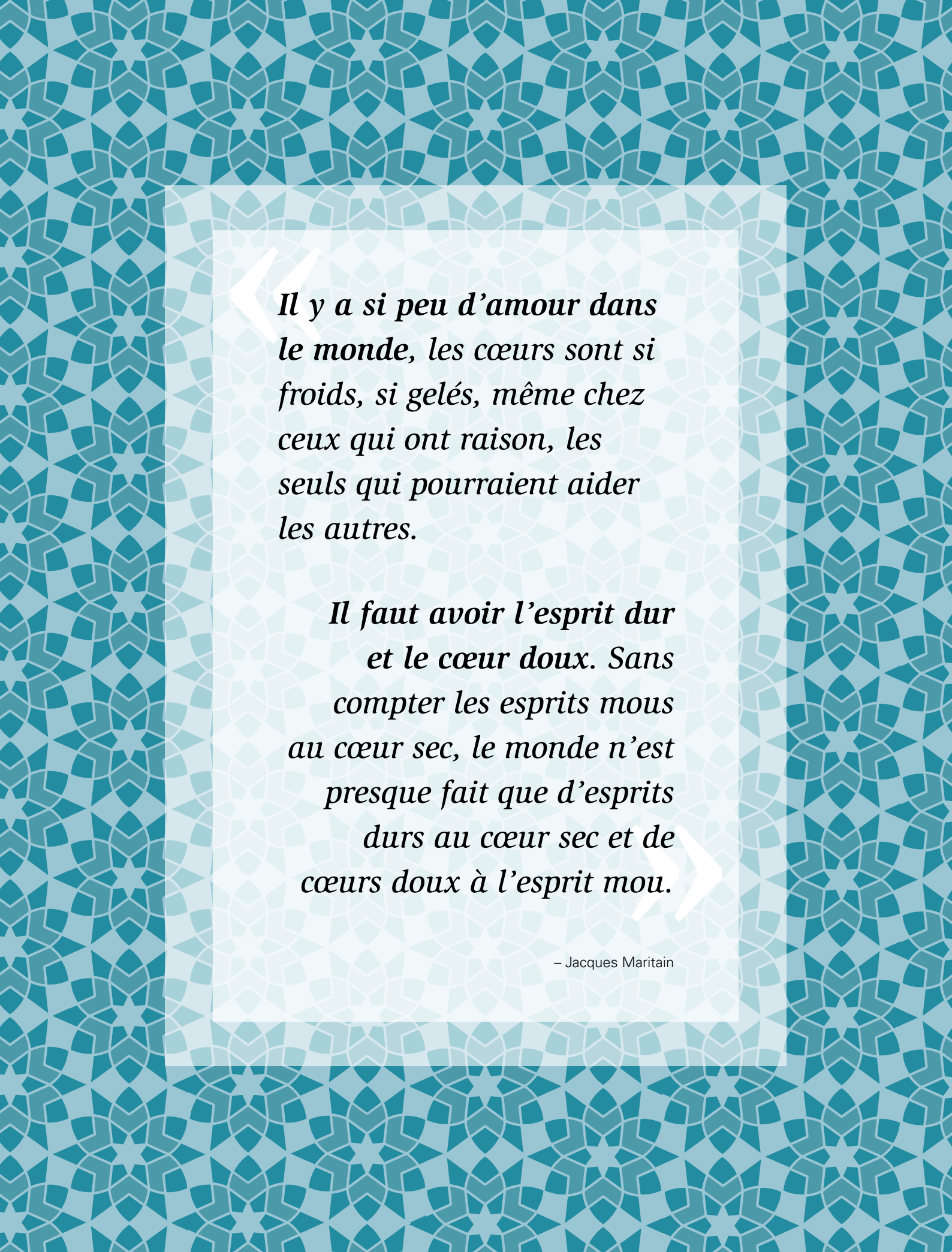
PHOTO PAGE COUVERTURE

Judith Renaud

Modèle: Daniel Bisson

Studio: Berceau maternité

(merci à Geneviève Bélanger, propriétaire)



*Il y a si peu d'amour dans
le monde, les cœurs sont si
froids, si gelés, même chez
ceux qui ont raison, les
seuls qui pourraient aider
les autres.*

*Il faut avoir l'esprit dur
et le cœur doux. Sans
compter les esprits mous
au cœur sec, le monde n'est
presque fait que d'esprits
durs au cœur sec et de
cœurs doux à l'esprit mou.*

– Jacques Maritain

———— SI UN JOUR TU TE SENS ————

FRUSTRÉ,

———— ou si tu es complètement ————

fatigué,

COURS TOUT DE SUITE T'AGENOUILLER DEVANT LA SAINTE

HOSTIE

———— et tu goûteras à la paix. ————

Promis.